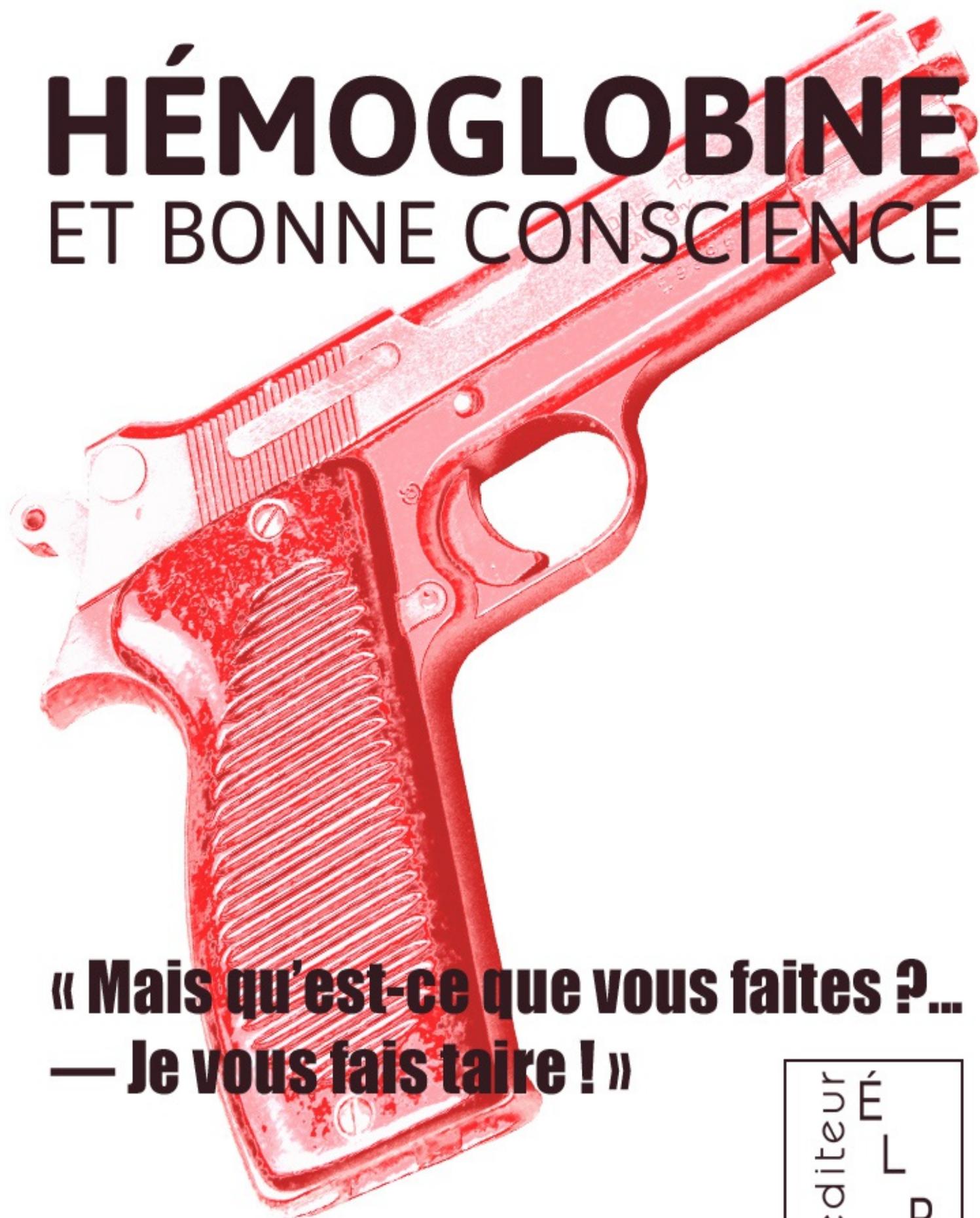


Nicolas Hibon

# HÉMOGLOBINE ET BONNE CONSCIENCE

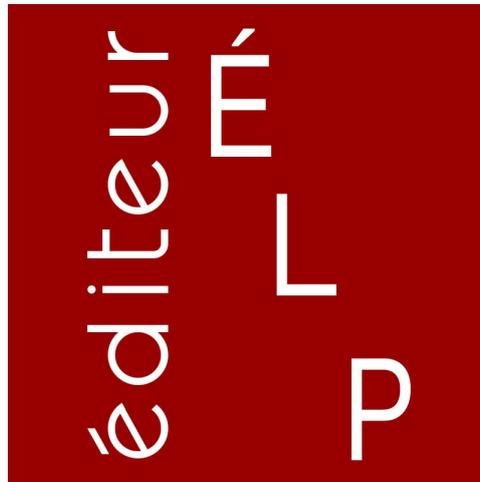


**« Mais qu'est-ce que vous faites ?...  
— Je vous fais taire ! »**

éditeur  
É  
L  
P

**HÉMOGLOBINE ET BONNE  
CONSCIENCE**

**NICOLAS HIBON**



© ÉLP éditeur 2014  
[www.elpediteur.com](http://www.elpediteur.com)  
[elpediteur@yahoo.ca](mailto:elpediteur@yahoo.ca)

ISBN : 978-2-923916-86-6

Image de la couverture :  
David Crochet : *Pistolet automatique MAC 50*  
(CC BY-SA 3.0)

Cet ouvrage d'ÉLP éditeur est pourvu d'un dispositif de protection par filigrane appelé aussi tatouage (*watermark* en anglais) et, par conséquent, n'est pas verrouillé par un DRM (*Digital Right Management*), verrou de protection nécessitant l'ouverture d'un compte Adobe. Cela signifie que vous en êtes **propriétaire** et que vous pouvez en disposer sans limite de temps ou sur autant d'appareils (liseuses, tablettes, smartphones) que vous voulez.

Si toutefois le fichier que vous aviez acheté était verrouillé, comme cela arrive lorsque qu'on se fournit chez certains revendeurs indécents, alors ÉLP éditeur s'engage à vous fournir une version sans DRM, pour peu que vous fournissiez une preuve d'achat à votre propre nom et sur votre propre adresse email. Cette réaction anti-DRM furtifs a été initiée par la maison d'édition numérique L'ivre-Book, et nous la reprenons à notre compte. Vous avez droit à posséder un livre libre.

Cet ouvrage s'avère néanmoins protégé par le droit d'auteur ; en l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un **objet unique** destiné à votre usage personnel et à ne pas le diffuser sur les réseaux sociaux ou les sites d'échange de fichiers. Veuillez prendre note que cet avis ne s'applique pas si vous vous procurez cet ouvrage dans un écosystème fermé comme celui d'Amazon ou iTunes.

ÉLP éditeur est une maison d'édition 100% numérique fondée au printemps 2010. Immatriculée au Québec (Canada), ÉLP a toutefois une vocation transatlantique : ses auteurs comme les membres de son comité éditorial proviennent de toute la Francophonie. Pour toute question ou commentaire concernant cet ouvrage, n'hésitez pas à écrire à : [elpediteur@yahoo.ca](mailto:elpediteur@yahoo.ca)

# **Hémoglobine et bonne conscience**

Si quelqu'un se reconnaît là-dedans,  
il faut tout de suite qu'il arrête de fumer  
ce qu'il trouve par terre,  
ce n'est pas bon pour la tête.

# Chapitre 1

Josiane Muller, née Morel, quelques cinquante-cinq ans plus tôt, possède à ce jour le sourire le plus volumineux de tout Pôle emploi.

La massive sous-directrice de l'agence de Noisy-le-Grand arbore de façon permanente un sourire radieux qui tire inmanquablement les zygomatiques des plus déprimés vers le haut.

Elle n'en a pas conscience d'ailleurs.

C'est devenu chez elle un puissant pare-chocs qui la protège, au quotidien, de questions personnelles dont les réponses seraient douloureuses.

Madame la sous-directrice dispose non seulement d'un sourire réchauffeur d'atmosphère, mais plus impressionnant encore, de la carrure imposante d'un pilier de rugby.

Passée une première impression saisissante arrive celle plus profonde d'une personne solide et particulièrement serviable, dont les convictions d'humanisme et de solidarité ne sont jamais prises en défaut. D'ailleurs, son péché mignon, et ce malgré de nombreuses occupations sociales, c'est l'aide à domicile. Surtout celle des gens qui ne peuvent plus se déplacer et guettent ses visites comme on attend la récréation.

À peine terminée sa journée, et fermée l'agence qu'elle quitte systématiquement la dernière, Madame Muller commence sa tournée.

Première étape quasi systématique, Abdel et ses kebabs. Le snack est à moins de cinq minutes à pied de l'agence, et à dix des Restos fraternels. Les cinq premières sont juste suffisantes à la mise en route du système salivaire de Josiane, alors que les dix suivantes correspondent exactement au temps qu'elle met à avaler le gargantuesque sandwich.

Au milieu, il y a Abdel.

Lui, c'est le copain type. Celui chez qui on va passer un moment entre deux autres pour se ressourcer ou pour blaguer. Pas besoin de grandes phrases vides de sens, juste quelques anecdotes drôles sur le quotidien qui les entoure suffisent à leur plaisir réciproque. Les prévisions météo, une

élection quelconque, voire une inauguration ou une remise de médaille contribuent à l'hilarité du moment.

Aujourd'hui, c'est un chanteur vieillissant qui a fait les frais exclusifs de Josiane et d'Abdel. Mécontente de payer trop d'impôt, l'icône nationale a décidé de quitter son pays pour économiser sur sa retraite.

Le sens original du partage de la rock star leur laisse un drôle de dégoût dans la bouche.

Encore une fois, c'est l'humour qui permet d'en parler.

« En France, plus t'es pauvre et plus t'es patriote. Quand t'es riche, tu fous le camp...

— Tu fous le camp, c'est vrai, mais pas sans ta Légion d'honneur... »

Les deux copains se moquent de la décoration officielle remise au crooner. Pauvre Légion d'honneur qui perd toute valeur tant elle se dilue dans le populisme de bon ton et le racolage tapageur.

Josiane aime bien ces moments où elle exprime à travers une joie de façade les injustices de son quotidien. Abdel est un des rares à partager ces instants. C'est un des rares avec lesquels elle a su échanger sincèrement, qu'elle a pu écouter, et aider aussi.

Lors de l'arrivée de Madame Muller à l'agence de Noisy, il y a maintenant une vingtaine d'années, Abdel a été un des tout premiers dossiers traités par elle.

Une envie débordante avec pour seul obstacle un mur d'indifférence.

Les Kebabs à Noisy-le-Grand, il n'y en avait pas un à l'époque et pas non plus en projet.

Sauf pour Abdel.

En une semaine Josiane lui ficela, façon rôti du dimanche, un dossier où alternait prévisionnel et demande d'aide. Elle fut déterminante pour résoudre le problème insurmontable du futur chef d'entreprise dans sa recherche de financement. Moins d'un mois plus tard et après trois rendez-vous où elle servit de coach au futur patron, les fonds étaient débloqués et le snack en travaux.

C'est aujourd'hui un des incontournables de la restauration rapide de Noisy-le-Grand. Tellement incontournable d'ailleurs que Josiane ne fait quasiment jamais de détour. L'attention et le soutien hors norme de

Madame Muller à Abdel réunit, pratiquement quotidiennement, une tranche de pain garnie de viande grillée et leur amitié.

Preuve de l'estime qu'ils se portent, il n'y a qu'Abdel pour servir Josiane, pas question de laisser ça à un autre employé, aussi compétent soit-il ; c'est leur signe extérieur d'appréciation réciproque.

Ça fait pourtant bien dix ans qu'Abdel ne travaille plus que quelques heures par jour dans son snack.

Il ne lui en a pas fallu plus pour concrétiser sa réussite dans le domaine du sandwich. Rapidement, il a pris un adjoint, que Josiane lui a présenté et encore plus rapidement, s'est agrandi en rachetant le local du vieux cordonnier qui faisait l'angle.

Depuis ce jour, le snack miniature d'Abdel a pris des airs de succursale des plus grandes rues à touristes de l'Est parisien. Il est rempli du matin au soir et fait travailler à plein temps sept personnes. Une réussite sociale incontournable loin des reportages propagandistes d'une actualité en mal de reconnaissance.

Une fois le kebab en main, Josiane salue et reprend sa marche en direction de l'étape suivante.

## Chapitre 2

Pour ceux qui se sont posé la question, il a suffi de l'observer se déplacer pour trouver la réponse : Josiane est née sous le signe du taureau.

Pendant les deux kilomètres qui séparent le snack d'Abdel du local des Restos fraternels, Madame Muller déplace sa carrure imposante comme une bête à concours.

Gare à celui qui ne prend en compte que le sourire qu'elle arbore, même en mastiquant son sandwich. Mieux vaut se présenter de profil lorsqu'on la croise. Bien qu'elle n'ait nulle envie de faire du mal à qui que ce soit, le plaisir du sandwich dilue son attention au grand dam des moins attentifs.

Plusieurs fois, le contact avec un piéton étourdi s'est terminé par le catapultage involontaire de l'imprudent sur un obstacle parfois salissant, mais toujours douloureux. Systématiquement, un flot d'excuses et une poigne intimidante remettaient d'aplomb le polytraumatisé. La gentillesse de Josiane a toujours su instinctivement rassurer le marcheur un instant paniqué par l'ébouriffante percussion.

Tous les soirs de la semaine, en période d'ouverture, Madame Muller vient travailler quelques heures à tenir les comptes et motiver sa petite équipe des Restos fraternels. Elle dirige les volontaires de Noisy-le-Grand d'une main de maître, alliant chaleureusement rigueur et bienveillance. Unanimement reconnue pour son investissement personnel au sein de l'organisation, elle s'est naturellement imposée à tous comme celle dont il fallait suivre l'élan.

Les moindres commerçants sont répertoriés, ceux qui donnent déjà comme ceux qui ne donnent pas encore. D'ailleurs c'est bien simple, s'ils ne donnent pas ce n'est qu'une question de temps, on ne résiste pas facilement à l'imposant sourire de Josiane.

Son dernier coup d'éclat, une camionnette qu'avait offerte un concessionnaire du département. Pas du neuf bien sûr, mais remise en état avant d'être officiellement offerte, elle faisait désormais le bonheur de toute l'équipe qui avait eu droit pour l'occasion à sa photo dans la presse locale.

Elle n'aime pas ça, la reconnaissance, Josiane, mais comme elle n'est pas à un sacrifice prêt, elle laisse faire.

Après tout, si elle peut rendre service...

En décembre, et comme bien souvent quand il fait froid, la petite équipe de bénévoles est particulièrement sollicitée. Pas vraiment que l'on mange plus quand il fait cinq degrés dehors, mais les besoins sont plus impératifs. On doit fournir plus, être ouvert plus tôt, et fermer plus tard aussi.

Alors comme plus personne ne l'attend chez elle, là aussi elle fait la fermeture. Mais contrairement à Pôle emploi, ici elle n'est jamais seule pour descendre le rideau.

La solidarité au sein de sa petite équipe est de première qualité, jamais un absent sans qu'on ne s'inquiète, jamais de bobo sans qu'on ne propose un remède ou un médicament, mais surtout jamais une personne seule.

La misère qu'elle combat au quotidien semble passer sur elle comme le ferait un vent d'automne à peine froid. Comme une première pluie qui ne mérite pas de s'abriter. Elle est forte pour tous, elle est celle qui réchauffe, qui fait sourire et qui motive. Pas un soir sans qu'elle ne remercie ses parents de lui avoir donné des épaules à même d'abriter un chagrin, ou de suffisamment rassurer pour accueillir une confiance. Elle sait instinctivement prendre à part ceux qui craquent devant l'humiliation de la mendicité et les amener dans la réserve le temps d'un café et de quelques mots qui réconfortent.

Mélange de tristesse et de plaisir honteux, son centre des Restos fraternels accueille de plus en plus de monde. Normal, il paraît qu'ils sont les plus sympas de l'arrondissement. Alors, comme l'adresse d'un bon restaurant pas encore surbooké, on se la transmet de miséreux en miséreux.

Ils ont augmenté le nombre des dons de trente-six pour cent l'année dernière, et vu comment se prépare cet hiver, ça ne risque pas de diminuer. D'ailleurs Josiane s'en félicite, non pas parce que la misère augmente, bien sûr, mais plus simplement parce qu'elle peut aider de plus en plus.

Madame Muller enrage contre le ton condescendant des journalistes qui ne connaissent la misère que par les images que d'autres sont allés filmer à leur place. Ça n'existe que dans les journaux télévisés les « nécessiteux » et les « banques alimentaires ». C'est de la misère propre pour ceux qui ne supportent pas, mais certainement pas celle de tous les jours.

« Les gens pauvres ont faim et vivent dans la misère, voilà la vérité ! »

Ses moments de colère, qu'elle contrôle du bout des dents, ne font qu'activer sa répulsion pour le monde politique et ses statistiques où les chiffres et leurs tableaux remplacent les hommes et leurs douleurs.

Elle, elle vit son humanité au quotidien, au contact des gens.

Elle a d'ailleurs su tisser des liens au fil du temps, dont certains sont plus serrés que d'autres. Des histoires ou des morceaux de vies qui l'ont particulièrement fragilisée.

Ce soir, c'est Cécile et Jean qui la saluent en premier. Le couple qu'elle a côtoyé depuis ses premiers jours aux Restos fraternels est depuis longtemps devenu des intimes. Eux ont droit à la bise, et suscitent d'ailleurs quelques jalousies.

Cécile a soixante-dix-sept ans, et un physique fripé qu'une immense sécheresse semblerait avoir racorni au fil du temps. Jean, lui, porte haut, mais tout aussi précairement ses quatre-vingt-trois ans. Il mesure pratiquement deux mètres et semble fléchir sous la charge du temps.

Le couple manque visiblement de tout, sauf d'amour. Ils sont l'un pour l'autre leur seule raison de vivre et lorsque l'un s'en ira, l'autre ne sera certainement pas loin derrière.

En attendant, ils sont là tous les ans, du premier au dernier jour.

Les premières fois qu'elle a eu affaire à eux, envie de bien faire oblige, Josiane s'est appliquée à varier l'alimentation du couple. Elle mettait prioritairement dans leur panier un juste équilibre de fruits à croquer, de légumes verts et de beaux morceaux de viande rouge lorsqu'elle en avait.

Attentive comme elle l'aurait été avec ses parents s'ils avaient été encore là, elle dorlotait le couple d'octogénaires. Ils ne manquaient d'aucune espèce de vitamine ou oligoélément indispensable à la vieillesse de leur corps.

Mais c'était méconnaître la misère et son quotidien qui échappent trop souvent à ceux qui ne la côtoient pas. Un jour où ils étaient arrivés nettement avant l'ouverture, Jean, très mal à l'aise, était venu trouver la toute nouvelle et très motivée Madame Muller.

N'ayant tout d'abord pas compris ce que lui expliquait le vieil homme elle lui fit répéter sa supplique, prête à rendre le moindre des services demandés. Visiblement de plus en plus gêné, Jean renouvela sa demande sans pour autant se faire mieux comprendre. Sans doute trop intimidé pour continuer, le vieil homme allait renoncer lorsque Cécile s'approcha.

Dans un geste qu'elle voulut discret, elle prit une pomme dans un cageot tout proche et sans un mot, la montra à Josiane. Une fois le fruit mis en évidence, la vieille dame entrouvrit la bouche dévoilant une absence totale de dents.

Le couple de retraités, réduit à trois fois rien avant de passer plus tard au « strict » minimum vieillesse, avait définitivement fait une croix sur tout ce qui se mâchait.

La honte qui frappa Madame Muller de plein fouet n'eut d'égale que celle qu'éprouvèrent Cécile et Jean devant ses larmes.

Il lui fallut plusieurs semaines d'effort, mais ce ne fut pas en vain. Après d'innombrables démarches, d'abord officielles, puis rapidement officieuses, Josiane trouva deux consultations gratuites chez un dentiste de Noisy-le-Grand. Dentiste qui trouva lui-même les partenaires nécessaires à la réalisation intégrale, et gratuite, de deux appareils dentaires. Preuve qui démontrait, si besoin était, que la solidarité se trouvait partout, encore fallait-il se sentir concerné.

Depuis ce jour Cécile et Jean ont gagné le droit, et le devoir, de venir lui faire la bise. Ils ne sont désormais plus là uniquement pour chercher de quoi se nourrir. Leur présence a tout de la visite amicale où on passe un moment et profite de la convivialité d'un groupe de copains.

Cécile passe un petit coup de balai que tout le monde lui laisse d'ailleurs, trop content de la rendre utile, alors que Jean, devant une tasse de café chaud, raconte pour les plus assidus, « l'histoire du jour » prélevée dans l'almanach Vermot.

Le cérémonial du café terminé, la petite équipe de bénévoles installe la boutique et se prépare pendant deux heures à recevoir leurs amis.

La température qui règne dans le petit local, mis à disposition par un commerçant de Noisy, ne doit pas dépasser les huit degrés ce soir. Pourtant il semble bien que ce soit suffisant à réchauffer ceux qui viennent y chercher un peu plus que des aliments.

De dix-neuf à vingt et une heures, c'est le défilé des mamans, des enfants, des sales, des parfumés, des jeunes et des vieux. De tous ceux qui attendent après le groupe de bénévoles pour subsister et croire encore un peu en l'humanité.

Deux heures de joie, de chaleur humaine et d'attention.

De soins aussi.

Très rares sont les soirs où il n'y a pas de bobo à soigner ou de paracétamol à donner.

Deux heures intenses de partage et d'humanité, deux heures qui ne durent qu'un instant.

## Chapitre 3

Madame Muller habite une résidence où les immeubles ne ressemblent pas à d'immenses débarras et où même les cages d'escalier ont l'air confortables. Rien à voir avec ce qu'il y a dans les cités voisines.

Heureusement pour elle d'ailleurs, le calme est un luxe enviable en région parisienne.

Dans son incontournable sac à main format tandem, deux boîtes de pâtée pour chats. Marie-Josée et Roudou, félins bâtards dignes des pires chats de gouttière, partagent son intimité.

Des chats qu'on mettrait spontanément dans la catégorie « titi parisien » s'ils avaient un peu plus d'humanité.

Les animaux, à moitié sauvages, ne sont là prioritairement que pour la gamelle et pour pisser.

Même les voisins se plaignent de l'odeur.

Roudoudou, le mâle, est revenu deux fois avec du plomb sous la peau et deux fois il a fallu l'emmener chez le vétérinaire. D'ailleurs le greffier semble bien préférer les blessures des balles aux piqûres du vétérinaire.

Il a une oreille décollée et sa queue, visiblement cassée au bout, s'est ressoudée de travers lui conférant ainsi un profil d'auto tamponneuse.

Marie-Josée, en l'honneur d'une sprinteuse que Josiane supporta un temps, est beaucoup plus câline, mais, sang de félin oblige, sitôt son réservoir d'affection plein, elle se débarrasse du gêneur d'un coup de patte rageur qui surprend encore sa maîtresse.

Complètement émancipé, le couple de vagabonds bénéficie de l'entrebâillement permanent d'une fenêtre pour accéder à leur guise au refuge.

Inversement proportionnel à la bonne humeur que déploie Madame Muller toute la journée, son appartement-tanière est consternant.

Sitôt la porte franchie, le jaune pisseux du papier peint annonce l'odeur que les greffiers ont généreusement répandue sur leur territoire. Sur la gauche une cuisine où le formica prédomine, et où la moindre odeur de

plat mitonné a disparu depuis que celle des chats s'y est incrustée. D'ailleurs les derniers plats cuisinés que ces tristes fourneaux ont vus passer sont ceux d'un traiteur chez qui Josiane se laisse aller dans les grands moments de solitude.

À peine son manteau jeté négligemment sur le dossier d'un fauteuil où ses colocataires se font régulièrement les griffes, et c'est le rituel du micro-ondes.

Puis, inévitablement, moins de dix minutes après un filet de colin sauce catalane ou un petit salé aux lentilles, Josiane pique du nez devant le journal de la nuit. Et tout aussi immanquablement qu'elle s'endort chaque soir dans son fauteuil, c'est Marie-Josée qui la réveille. La chatte, que les ronflements de Josiane doivent ennuyer, montre son mécontentement d'un coup de griffe et ranime en sursaut sa maîtresse assoupie.

« Salle bête va, tu verras demain... »

Trémoussant de la queue, la chatte n'a que faire des menaces. Elle sait que sa maîtresse sera encore là demain, prête une nouvelle fois à prendre un coup de griffe lorsque les caresses feront place aux vrombissements.

Encore étourdie par un début de nuit interrompu en sursaut, Madame Muller sourit devant la dernière étape de ses journées. La salle de bain est peut-être le seul endroit où elle prend du plaisir chez elle. D'ailleurs, la quantité d'énergie qu'elle dépense dans sa toilette est tout à fait digne de celle qu'elle consomme au quotidien.

Shampoing tous les soirs et gant de toilette en crin jusqu'à ce que la peau rosisse et s'embrase sous le jet brûlant. Même acharnement avec sa brosse à dents qui plie et se tord sous l'effort. Puis, au sortir de la douche, vient le quart d'heure épilation où elle alterne cire et pince à épiler en fonction des zones et de leurs sensibilités. Pour finir, la thérapie du récurage où le ponçage de la moindre parcelle de peau morte et de kératine achève le cérémonial purificateur.

La récompense est à la hauteur de ses efforts. Un nappage quasi total de son corps par une crème odorante aux vertus régénératrices apaise les irritations du traitement.

Josiane se débarrasse de la crasse qui la macule et de la misère qui l'envahit.

Josiane étouffe de son quotidien.

Sur la table de chevet, qu'il partage avec un réveil démesuré, l'unique souvenir qui la rattache à sa famille : un cadre doré que traverse, dans le coin supérieur droit, un bandeau noir en signe de deuil. La vieille photo en noir et blanc date d'un autre âge, un couple en tenue de mariés prend la pose sur un parvis d'église.

La photo solennelle impose de fait un regard vide de joie au jeune couple.

Monsieur et Madame Morel, ses parents.

o0o

Six heures, c'est l'entrée en scène de l'imposant réveil qui ne concède rien à la profondeur du sommeil.

Aucune musique ni journal du matin. Du bruit du bruit et encore du bruit.

Une sonnerie d'un autre temps ou le battant métallique qui trône au-dessus de l'appareil vient percuter plusieurs fois par secondes deux demi-sphères d'acier dans un barouf de tous les diables.

Un grand bol de café qu'elle boit sous hypnose devant le journal télévisé et un récurage en profondeur de sa cavité buccale entame systématiquement chacune de ses journées.

Croquettes pour les chats, manteau, et la porte qui claque dans son dos. Josiane ne sera de retour que d'ici une douzaine d'heures, dans le meilleur des cas.

Tous les matins, ou presque, Madame Muller fait quelques courses sur le chemin du bureau.

Du linge chez le teinturier, un chèque dans la boîte EDF, trois croissants pour le café au bureau, le renouvellement de sa carte orange. Le tout bien sûr largement agrémenté de poignées de mains ou de bises à ceux qui sont devenus au fil du temps un peu sa famille par procuration.

Il faut dire qu'elle n'est pas n'importe qui, Madame Muller, à Noisy-le-Grand.

Ceux qui ne la connaissent pas sont rares.

Ça doit être une des seules personnalités de la ville à ne pas pouvoir se promener sans avoir à serrer des mains dans chacune des rues qu'elle

emprunte. Mais c'est normal, elle a dépanné la moitié de la population avec sa gentillesse multiprise.

Le chauffeur ce matin, c'est elle qui lui a trouvé la place dans les bus de la ville. La petite vieille à côté de qui elle s'assoit, c'est encore elle qui lui a dégoté l'aide au logement.

En vingt ans, et avec une telle dose d'énergie et de gentillesse, il aurait été surprenant du contraire.

Sept heures trente, Josiane débranche l'alarme de Pôle emploi, et quelques instants après met la cafetière en route. Elle dispose maintenant d'une petite vingtaine de minutes pour s'occuper d'elle avant l'arrivée des collègues et de la réunion matinale.

Dans son bureau, pendant que le percolateur est seul à se faire entendre, Josiane surfe sur le *net*. C'est un des rares plaisirs qu'elle s'autorise.

Madame Muller n'achète ses vêtements que sur la toile.

Elle trouve que c'est très impudique de se déshabiller dans une cabine où le rideau ne rassure pas et où l'espace qui est vous est alloué nécessite trop souvent des contorsions impossibles.

Sur internet c'est simple, quelques clics et aucune honte à regarder une taille plus grande ou un dessous osé qu'elle n'aurait d'ailleurs même pas remarqué dans un magasin de la ville.

Quand ça ne lui va pas, aucun problème, c'est retour à l'expéditeur. Un emballage discret que le postier vient prendre à Pôle emploi et deux jours plus tard son compte est de nouveau crédité.

Discret système qui lui permet même quelques folies. Rien d'exubérant bien sûr, mais suffisamment excentrique à son goût pour ne pas dépasser le stade du tiroir où elle enfouit ses rêves de dentelles.

« Bonjour Josiane... »

La bise, ou plutôt *les bises*.

Tout le monde défile dans son bureau tasse de café en main pour la cérémonie du bisou matinal. Un mot rapide de chacun sur le petit qui tousse et le grand qui ne fiche rien à l'école, quand ça n'est pas le mari qui a ronflé toute la nuit, et c'est la réunion quotidienne de son équipe avant l'ouverture aux allocataires.

Elle aime bien ces gens qui l'entourent, eux aussi ont leur place dans sa vie.

Eux aussi, à leur manière, partagent sa peine devant des entretiens parfois douloureux qu'ils doivent transformer en chiffres et ranger dans des colonnes. Ils ne sont pas tous aussi sensibles les uns que les autres, bien sûr, mais pour certains la misère qu'ils côtoient au quotidien les use et les blesse à la façon d'un caillou dans une chaussure qu'on remettrait sans cesse.

D'ailleurs, elle s'en rend bien compte, c'est probablement elle qui en souffre le plus, et elle aussi sur qui ça se voit le moins.

Depuis un an, et devant le bien que ça leur fait, chaque vendredi maintenant il y a un psychologue qui vient vider les sacs un peu trop chargés en émotion.

« L'accueil », c'est le poste qui voit passer tous les échantillons de la population, du colérique au tricheur, mais aussi celui qui vient pour apprendre une radiation ou un trop-perçu qu'il devra rembourser. Surtout ne pas se cacher la vérité, elle mènerait dans un monde irréel ou le traitement des dossiers ne serait plus que mathématique.

Si Josiane est capable de remuer les plus importantes lourdeurs administratives pour aider celui ou celle qui saura la motiver, elle est aussi réputée intraitable avec les fraudeurs. D'ailleurs c'est bien simple, le Pôle emploi de Noisy-le-Grand a un des taux de fraude les plus bas de toute la région parisienne.

Madame Muller a gagné ses premiers galons avec sa façon unique de traiter les filous.

Personne parmi les anciens qui travaillent encore à l'agence de Noisy-le-Grand n'oubliera son premier tricheur, lui non plus d'ailleurs...

Devant la régularité avec laquelle l'allocataire fournissait le moindre document permettant d'atteindre systématiquement le plafond de chacune des aides mises à sa disposition, Josiane l'avait convoqué. D'abord méprisant, puis très vite colérique et menaçant, le triste sire avait passé la surmultipliée en tapant du poing sur le bureau.

Madame Muller ne se défaisant jamais de son sourire avait encaissé le coup de poing sur le bureau, mais pas le « grosse pétasse » qui suivit.

Toute l'équipe avait pu témoigner par la suite, rendant grâce aux cloisons légères qui délimitaient succinctement chaque bureau d'alors.

Tous les collègues, que l'altercation avait mis en éveil, surveillaient tête haute la tournure que prenaient les débats. Mais plus Josiane demandait des explications, toujours souriante, et plus le malotru s'énervait allant jusqu'à l'insulte responsable de la suite.

Le « grosse pétasse » asséné bruyamment avait littéralement fait bondir Madame Muller.

Le visage qui pourtant exprimait quelques instants plus tôt un large sourire venait de passer au blanc cadavérique. Deux foulées pour contourner l'obstacle du bureau, qu'elle envisagea un instant d'enjamber, et elle attrapait le col de chemise du goujat.

Tout en l'étrangeant elle se mit à le secouer les pieds dix centimètres au-dessus du sol et le regarda suffoquer, droit dans les yeux. Il ne fit aucun doute qu'elle lui aurait définitivement serré le cou si personne n'était intervenu. N'arrivant pas à faire lâcher prise à sa collaboratrice, et aux vues des rôles que poussait le saucisson agonisant, la directrice de l'époque eut la judicieuse intuition qu'un grand volume d'eau en pleine figure ferait revenir sa subordonnée à un quotidien moins violent. Effectivement, Josiane ruisselante, et enfin ramenée à de meilleurs sentiments, abandonna son traumatisé aux forces de l'attraction terrestre.

La quarantaine de témoins involontaires, poussés par les applaudissements des collègues de travail, approuvèrent et félicitèrent la jeune femme à sa juste mesure.

Elle n'avait eu besoin que de quelques instants pour devenir un modèle et ça faisait maintenant vingt ans que ça durait.

« Aujourd'hui le formulaire AN 03/21. »

La mise en place, par Madame Muller, des réunions quotidiennes n'avait pour but unique que de valoriser le moindre décret du ministère, et tout particulièrement ceux qui aidaient ses allocataires. S'ensuivait alors une rapide remise en mémoire d'une des innombrables procédures propres à aider les demandeurs d'emploi.

Régulièrement elle trouvait un détail qui permettait de mettre en place une procédure de dépannage, autorisant par là même une aide inespérée à un désespéré.

## Chapitre 4

Aujourd'hui, et bien qu'elle s'interdise d'y penser, ce n'est pas un jour comme les autres.

Mais comment oublier quand il s'agit de la mort de ses parents ?

Pour tous ceux qui n'ont pas pu surmonter le drame d'une disparition prématurée, le jour de la commémoration est particulièrement douloureux.

Josiane, ça fait cinquante ans que ça dure, et c'est loin de s'arranger avec le temps.

Pourtant la journée s'est passée comme toutes les autres, les sourires et les conseils affectifs sont toujours aussi généreusement distribués.

Le sourire qu'elle arbore à la façon d'un étendard se marie à la perfection avec les petites chansons qu'elle fredonne. Impossible de comprendre la noirceur des pensées qu'elle étouffe.

Josiane souffre et sourit.

Au fil du temps, elle est devenue un exemple de joie permanente qu'on regarde dans la tempête pour ne pas se faire engloutir.

Si sa journée à Pôle emploi a été la copie conforme de la précédente, ce soir elle ne passera ni chez Abdel ni aux Restos.

Lorsqu'elle est arrivée en région parisienne vingt ans plus tôt, c'était déjà pour fuir, pour échapper à un passé qui la consumait à petit feu. Depuis tout ce temps, elle n'a pas fait beaucoup de progrès dans ce sens. L'évasion, elle a fini par la faire dans sa tête, les kilomètres n'y ont rien changé.

Les premiers temps, toute à sa nouvelle vie, il lui avait pourtant bien semblé avoir cicatrisé. Elle était sortie plusieurs fois avec ses collègues de travail, elle avait même fréquenté un jeune homme pendant un temps, mais la douleur encore présente prenait trop souvent des aspects d'insurmontable tristesse.

Finalement, comme le ferait un animal bénéficiant d'une coquille protectrice, elle s'était refermée. Le prétendant n'avait pas mis longtemps à partir et le « sourire pare-chocs » avait trouvé sa place, définitivement.

Chaque jour anniversaire de la disparition de ses parents, Josiane va au cimetière.

Pas à Forbach où elle est née et où ils reposent, mais à Paris. Pas de cimetière en particulier non plus, n'importe lequel. Celui-là ou un autre de toute façon ça ne changerait rien, c'est juste pour la blessure, pour entretenir la douleur.

Tous les ans, sitôt sa journée finie, elle s'arrête chez un quincailler et s'achète le nécessaire pour son cérémonial. Un sceau d'abord, puis une serpillière et une brosse. Du savon aussi, puis un petit râteau en plastique au cas où il y aurait du gravier et enfin des gants protecteurs.

Il faut dire que les gens n'entretiennent plus les tombes de nos jours.

Dernière étape avant de déverser son chagrin sur le cimetière, des fleurs. Plein de fleurs. Une brassée entière pour l'inconnu qui hébergera sa peine.

Le cérémonial est bien rodé maintenant.

En vingt ans, ça serait dommage.

Première étape, trouver une jolie tombe que le manque d'entretien permet de classer parmi les « pas fréquentées ». Deuxième partie, l'installation de ses ustensiles à même de remettre à neuf celle qui accueillera son chagrin d'un soir. Et enfin, dernière étape, celle qu'elle préfère, découvrir celui ou celle qui repose sous sa dalle de pierre. Elle passe un bon quart d'heure à s'imaginer la vie de celui qui va l'accueillir malgré lui.

S'imaginer sa mort aussi.

C'est d'ailleurs souvent pour ça qu'elle choisit une tombe avec une photo et quelques mots taillés dans la pierre.

« À notre fils unique que la vitesse a emporté ».

Toute la douleur du monde dans cette phrase. Une mort tragique et instantanée à cause d'un accident qu'on devine et la douleur de voir partir celui qu'on a chéri sans pouvoir lui dire au revoir.

Survivre à son enfant, eux aussi...

Josiane pleure de ce qu'elle imagine, de ce dont elle se souvient aussi.

Les douleurs des mamans se ressemblent quand c'est de leurs enfants qu'elles se souviennent.

Doucement, avec application, Josiane arrache les mauvaises herbes et passe le râteau en prenant garde à ce que les gravillons soient bien à plat, que rien ne dépasse de la parcelle.

La faible lumière qui reste du jour suffit en attendant que celle du lampadaire un peu plus loin prenne la relève.

Elle trempe sa serpillière et entame un monologue de mots marmonnés que des hoquets de douleurs hachurent et rendent incompréhensibles. Assise sur la tombe, elle lustre et pleure sous le regard des derniers passants qu'elle ne voit pas.

Josiane s'applique autant qu'elle pleure. De temps en temps, un haussement d'épaules fataliste interrompt le nettoyage qu'elle reprend sitôt après.

« Je peux vous aider, Madame ? »

Elle n'entend pas vraiment qu'on l'apostrophe, mais la répétition calme de la question la dérange et finit après plusieurs reprises par la tirer de son cauchemar.

Une vieille femme au contour flouté par ses larmes et la nuit se tient debout derrière elle et semble même émue du spectacle qu'elle observe.

Josiane ne comprend pas pourquoi on lui parle, pourquoi cette femme lui pose des questions. Tout est tellement loin d'elle, loin de sa douleur. C'est vrai que la tombe qu'elle a choisie n'est pas dans une contre-allée, mais quand même, de quel droit elle se mêle de son chagrin, et pourquoi aujourd'hui ?

La vieille femme lui parle encore, mais Josiane ne l'entend plus, elle est repartie dans sa souffrance. D'un geste machinal, elle a repris sa brosse et continue de pleurer en astiquant un côté de la tombe.

Cette fois c'est une main sur son épaule qui la tire de sa peine. Le visage noyé de pleurs elle se retourne encore une fois sur la femme qui l'interpelle.

« Madame, vous vous trompez de tombe, c'est celle de mon fils que vous êtes en train de nettoyer... »

Elle ne la voit pas et ne semble pas la comprendre non plus. Josiane est juste en colère contre celle qui la dérange sans cesse. « Qu'est-ce qu'elle a dit ? Pas sa tombe ? Pas son fils ?... » Encore une fois tout se mélange, sa

filles décédées et son fils disparu s'enchevêtrent sur la dalle de marbre qu'elle n'arrive plus à voir pour cause de larmes et de nuit.

Elle est ailleurs, trente ans plus tôt...

« Madame, il faut partir, ça n'est pas votre tombe... »

Partir ?

Impossible de faire la part des choses, cette femme qui la pousse à bout et contrarie son chagrin devient insupportable, envahissante et méprisante. Comment peut-on manquer d'autant de respect devant le chagrin d'une femme sur la tombe de son enfant ?

« Madame, je vais aller chercher le gardien, sortez d'ici. »

Et cette main impudique qui la tire par l'épaule devient blessure.

Un geste rageur s'en débarrasse dans un choc sourd et brutal. Un coup de brosse a dû la persuader d'aller ailleurs embêter quelqu'un d'autre. Josiane ne s'est même pas retournée, elle s'est débarrassée d'une gêne qui ne l'empêchera plus de se consacrer tout entière à sa peine.

Impossible de dire combien de temps elle est restée à pleurer dans la pénombre, mais quand elle repart, la sépulture est comme neuve et les larmes n'ont pas tout à fait cessé.

oOo

Il n'y a plus grand monde dans les rues de Noisy, et la nuit est aussi sombre que son chagrin est intense. Josiane, hagarde, hèle un taxi en maraude ; l'intimité de l'habitacle la protégera du regard des autres.

Son visage bouffi de larmes a rebuté un instant le chauffeur, mais le sourire qui perce à travers a fini de le convaincre.

Le regard qui fixe la nuit n'imprimera rien de son trajet retour, elle n'a gardé de sa soirée qu'un vague souvenir de douleur, de gêne et d'incompréhension.

Si la douleur revient tous les ans à la même date, la gêne, plus floue, est toute récente et sans véritable raison.

Elle prendra vie plus tard avec la prise de conscience.

## Chapitre 5

Ce qui émerge en premier ce matin c'est la gêne de l'incompréhension.

L'énorme chagrin de la veille à quelque chose d'inavouable qu'elle refoule instinctivement. Il l'a perturbée au point qu'elle s'est endormie tout habillée.

Ça ne lui est jamais arrivé depuis qu'elle est montée à la capitale. Plus jeune, oui, bien sûr, quand le chauffage faisait défaut elle s'emmitouflait dans une triple épaisseur de pulls et servait de bouillotte aux enfants, mais jamais depuis.

Pourtant il y a pire ce matin, elle est en retard.

L'imposant réveil n'a pas sonné et n'a donc pas fait son office, elle aura probablement oublié de le remonter.

L'œil hagard et la cerne profonde, Josiane, allongée sur le ventre, râle devant l'évidence du retard et grogne en se redressant. Un passage précipité dans la salle de bain et à peine plus qu'un coup d'œil sur la cafetière suffisent à la mettre en route.

Moins de dix minutes après avoir ouvert un œil, Madame Muller claque la porte derrière elle. Pas le moindre regard pour Roudoudou, qui de toute façon n'est pas là ce matin, ni pour Marie-Jo qui reste interdite devant la fuite précipitée de sa maîtresse.

C'est dans le bus que Madame la sous-directrice retrouve enfin ses repères. Un joyeux bonjour du chauffeur qui ne manque pas, à son tour, une réflexion amicale sur l'heure tardive, puis à peine assise, c'est une ancienne collègue de travail qu'elle laisse parler toute seule à l'abri de son sourire pare-buffle.

Plus de café au bureau.

En fait, pas de café...

Personne n'en a fait en son absence.

Eux aussi ont perdu leur repère ce matin. L'incontournable Josiane, celle qui régule malgré elle tout le Pôle emploi de Noisy n'a pas fait l'ouverture aujourd'hui.

À peine la porte de la salle de réunion entrouverte, tout le monde s'est levé et la submerge de questions. Chacun y va de son hypothèse inquiète allant du problème de santé au décès dans la famille.

« Mais non, rien de tout ça. Un simple problème de réveil, pas d'inquiétude ». Une omission dans le remontage du réveil justifie, aux yeux de tous, une soirée tourmentée. « Après tout, rassurez-vous, c'est la première fois en vingt ans. » Un trop grand retard de sommeil accumulé a dû l'ankyloser un peu plus, voilà tout. D'ailleurs les larges sillons sombres qui soulignent ses yeux mettent en évidence, par la même occasion, la véracité de ses dires.

« De la fatigue je vous assure, quoi d'autre à part le manque de café ? »

L'allusion à la cafetière vide porte ses fruits et libère du même coup la pression qui s'accumulait autour d'elle. Le temps d'infuser l'arabica, et d'une incontournable blague pour justifier les sourires naissants et tout le monde retourne au boulot.

Sa journée s'est passée entre une culpabilité qu'elle accepte, et engendre systématiquement chez elle un surcroît de travail, et ce malaise diffus qui l'étouffe depuis hier soir et qui sent le malheur à plein nez.

Josiane refuse de se souvenir, ses blessures la perturbent et la font souffrir...

Une salade engloutie à midi, dont elle serait bien incapable de détailler la composition, et la permanence qu'elle va tenir jusqu'à seize heures atténueront partiellement sa culpabilité quasi malade. Toute la journée, et comme si elle avait eu quelque chose à se faire pardonner, Madame la sous-directrice s'est imposée jusqu'à la plus petite contrainte.

« Salam, Josiane. »

La simili rime amuse toujours Abdel, depuis le temps. Alors puisqu'elle la fait sourire aussi, pourquoi s'en passer ? Mais elle n'a pas traîné devant l'étalage de son ami, son absence aux Restos hier soir n'a rien fait pour arranger son sentiment de culpabilité. Trop pressée pour papoter, elle prend quasiment en passant un sandwich dans la vitrine.

La lassitude n'a plus aucune emprise sur elle quand elle marche, on dirait que rien ne peut l'arrêter. Ce soir c'est encore plus flagrant et même si le sourire est toujours là, les yeux sombres de fatigue la rendent un peu plus dangereuse pour ceux qui la croiseraient de trop près.

Josiane aime se rendre utile, c'est même d'ailleurs sa principale motivation dans la vie. Alors cette journée chargée de fatigue et de contrariété prend des airs de frustration lorsqu'elle arrive au local des Restos. Elle a beau être là une heure avant l'ouverture, tout est déjà prêt. Pas la moindre petite référence ne manque sur l'étalage où ils font la distribution.

L'humiliante impression de ne servir à rien...

Elle a encore une fois dû rassurer et expliquer l'urgence d'un imprévu qui a nécessité son absence pour la soirée de la veille. « Je vais bien, pas de problème de santé. Non non, c'est juré, un rendez-vous inopiné, rien de plus. »

Elle est aimée, c'est sûr, mais ça aussi l'étouffe ce soir.

Elle aurait tellement aimé être utile et avoir ainsi une chance d'effacer le sentiment de culpabilité qui ne l'a pas quittée de la journée. Mais non, encore une fois, comme par un fait exprès, ceux qui l'entourent ont fait attention à elle.

Josiane étouffe.

Un peu plus tard, lorsque la distribution a enfin commencé, Madame Muller est quand même allée vérifier si toutes les entrées ont bien été notées sur le registre, on ne se refait pas, elle a toujours aimé l'ordre et assume parfaitement.

La bonne tenue de la permanence l'a irritée aussi, elle souligne douloureusement encore une fois quelque chose d'inutile dans sa présence. Inconsciemment, certains l'ont même félicitée d'avoir « pris sa soirée d'hier » et n'ont fait malgré eux qu'enfoncer le clou de sa culpabilité.

Puis, poussée par la fatigue qui s'est accumulée, et ce malaise qui ne l'a pas quittée de la journée, elle n'est pas restée jusqu'à la fermeture des Restos. Une petite bise discrète à son adjoint lui a évité le tour de tout le monde et Josiane a pu battre en retraite jusqu'à chez elle.

Elle n'a d'ailleurs pas dû mettre longtemps pour rentrer vu l'énergie qu'elle y a mise et comme le plaisir d'être enfin arrivée est intense.

Josiane n'a eu d'autres aspirations, ce soir, que de retrouver ses chats et si possible d'avoir droit à une caresse sans coup de griffe, mais il n'y a que Marie-Jo pour l'accueillir, Roudoudou doit être de sortie.

Bêtement, elle le sait, son absence la contrarie un peu plus, elle est blessée du manque d'attention que l'animal lui porte. Mais il ne sera pas dit qu'il lui gâchera sa soirée. Josiane refuse la frustration de l'absence et comme toujours trouve la parade dans une pirouette joyeuse.

« Viens, ma mémère, je vais te régaler pour la peine, on va se faire un gueuleton entre filles. »

Avec une heure d'avance et visiblement beaucoup de plaisir, Madame Muller s'est vautrée dans son fauteuil, assiette fumante à la main.

Hormis le plaisir du cassoulet fermier qu'elle a partagé avec son félin miniature, sa première partie de soirée ressemble à toutes les autres, mais pas la suite...

## Chapitre 6

C'est encore un coup de griffe qui l'a réveillée, mais cette fois-ci, la chatte, rassasiée de caresses, rouspète depuis le meuble qu'elle doit emprunter pour sortir sur le balcon. Marie-Jo n'a visiblement pas l'air contente d'après les miaulements qu'elle pousse. Faisant mine de sortir par la fenêtre entrouverte, la chatte est revenue miauler de plus belle en regardant sa maîtresse droit dans les yeux.

« Hé bien, ma fille, qu'est-ce qui t'arrive ? Un problème avec le confit ? »

Lorsqu'elle s'est approchée pour une tentative de caresse, la chatte a soufflé puis a lancé la patte, griffes dehors.

Josiane, éberluée par son comportement n'a pas eu le temps de réagir que l'animal a déjà repassé la fenêtre pour recommencer sa sérénade depuis le balcon.

Les colocataires de Madame Muller sont tellement mal vus par ses voisins qu'elle sent déjà venir les complications. Alors, sans plus se poser de questions, elle ouvre sa porte fenêtre à la volée bien décidée à faire taire les vocalises.

Elle n'ira pas plus loin.

À peine la porte-fenêtre entrouverte Josiane se fige. À ses pieds, Roudoudou est allongé dans son sang.

Le geste qu'elle amorce pour lui porter secours se fige, lui aussi, le temps d'un flash sur la dépouille de l'animal.

Josiane a six ans, et devant la main qu'elle tend pour aider sa mère allongée dans son sang, l'image du chat se superpose. L'atrocité de la situation la glace et la secoue de spasmes. Madame Muller que l'effroi de la mort a terrassée, vomit sa douleur cramponnée au garde-fou. L'énormité du chagrin qui l'envahit rouvre les portes de ses pires souvenirs.

À six ans, ça ne peut pas s'oublier.

À cinquante-cinq, non plus d'ailleurs...

C'est le froid de la nuit qui lui ouvre les yeux.

La conscience, elle, revient lorsqu'elle tourne la tête. Souillée par les vomissures dont elle n'a pas conscience, Josiane maintenant allongée à côté de son chat pleure sa mort et celle des autres. La douleur qui lui vrille la poitrine s'estompe un instant quand elle amorce une caresse.

Dans le geste d'une mère à son enfant, Madame Muller enlace son chat désormais raidi, dans un ultime câlin. L'état du pauvre corps ne la fait plus souffrir, peu importe qu'il la souille d'avantage, la gêne est inconsciente quand la douleur est tout.

Une bonne partie de la nuit s'est passée entre larmes et monologues. Roudoudou, le pelage enfin brillant, mais l'œil vitreux, repose, magnifique, sur une serviette de bain au blanc virginal. Le chat de gouttière n'a jamais été aussi beau, il apparaît, au regard de sa maîtresse, panthère africaine étendue au soleil.

Josiane sombrera, contemplative, devant le corps de l'animal, la fatigue engendrée par les émotions de la journée a été la plus forte.

Lorsqu'elle se réveille enfin, sa tête repose dans un dernier câlin sur le pelage de l'animal froid. De part et d'autre du tableau, les bougies ont fondu sur le linoléum et forment un petit cratère aux contours dégoulinants.

Pas de réveil en catastrophe ce matin malgré l'heure tardive, pas d'affolement non plus, Josiane n'a rien perdu de sa nuit et le chagrin ne l'a pas quittée.

Elle sait déjà qu'elle n'ira pas travailler.

Aujourd'hui, Madame Muller enterre son chat.

Le vieux cimetière de Noisy, malgré son exigüité, cumule l'avantage du calme à celui de la proximité. Il sera parfait pour accueillir secrètement la sépulture du défunt.

Il faudra d'ailleurs qu'elle pense à s'ouvrir un compte chez le quincaillier où elle doit s'arrêter encore une fois. Juste un crochet pour s'équiper d'une mini pelle à plate-bande et d'un râteau à main. Cette fois-ci rien pour le nettoyage, juste de quoi terrasser.

Excepté deux vieux et le gardien qui papotent à l'entrée d'une allée, rien ni personne ne surveille les mouvements dans le cimetière. Il est d'ailleurs fort rare d'y voir ses occupants s'y promener. Sans pourtant savoir

précisément, ni ce qu'elle cherche ni où cela se trouve, Madame Muller ne met pas longtemps à le découvrir.

Un petit terre-plein fraîchement retourné pour l'hiver accueillera la dépouille de son chat.

Josiane ne s'est même pas préoccupée d'une présence éventuelle en creusant son trou et n'a pas non plus jeté de coup d'œil alentour quand elle y dépose le cadavre. Sa peine est trop grande et la douleur trop forte pour penser à autre chose.

Une fois la besogne achevée, Madame Muller a fini par aller s'asseoir sur un banc tout proche et contemple la sépulture de son chat que rien ne distingue plus du reste du terre-plein. Josiane est calme et pour la première fois depuis hier soir, ne pleure plus.

Ses larmes l'ont quittée, mais la colère a pris leur place.

Même si les armes à feu ne sont pas sa spécialité, elle a vite compris en voyant la blessure de son chat. Elle se souvient encore parfaitement des plaies qu'elles font malgré le dégoût qu'elles lui inspirent.

Sa mère en est morte, elle aussi...

Bien qu'elle n'y ait jamais touché depuis son départ pour la capitale, comme un objet sacré qui la révulse et l'hypnotise, elle a quand même gardé le vieux pistolet d'ordonnance de son père. Josiane n'a jamais oublié l'arme, enfouie dans une armoire toute proche, ni comment s'en servir, d'ailleurs...

Le banc qui accueille sa peine abrite aussi les pensées qui s'y mélangent. Difficile de faire la part des choses lorsque les morts se ressemblent.

Le lien se tisse doucement entre les douleurs du présent et celles de ses souvenirs, le canevas prend forme.

Plus aucune de ses pensées ne la rattache au présent. Le petit talus de terre, dont son esprit s'est servi de tremplin, survole des images qui défilent en tous sens.

Rien n'est vraiment net ni précis, c'est de l'ordre de l'odeur plus que de la vision. Un parfum de terre fait revenir celui de son père, puis, plus diffus, celui doux-amer de la moisissure qui imprimait ses vêtements d'enfant. L'après-midi passe. Invisible, engoncée dans une méditation hypnotique, son quotidien ne la concerne plus, elle s'en est détachée.

Le temps n'a plus d'emprise lorsque le chagrin s'attise.

Impossible de dire combien de temps Josiane est restée engluée dans sa mémoire à contempler la sépulture de son chat, mais une certitude demeure pourtant, personne ne l'a oubliée.

C'est d'ailleurs la petite lumière rouge clignotante du répondeur qui la tire de sa torpeur.

Il y a vingt-sept messages sur le répondeur, un record pour un vendredi soir.

Les premiers à avoir appelé sont les collègues de travail qui commencent sérieusement à s'inquiéter après le retard d'hier et l'absence d'aujourd'hui. Les copains des Restos fraternels aussi, un départ précipité et une absence en suivant ont suffi à éveiller leurs craintes. Même la permanence des Disciples de Nazareth a téléphoné. Josiane, qui devait être présente à une réunion de préparation pour la brocante de dimanche, n'est pas venue, alors encore une fois ça inquiète.

Normal, la première fois en vingt ans de présence assidue, ça surprend.

Elle n'a pas le cœur à rappeler ce soir, à mentir non plus d'ailleurs.

Josiane s'est assise lourdement dans son fauteuil et dans un geste réflexe, tend la main vers la télécommande.

Elle allume une télé somnifère dont elle ne voit que la lumière.

La douleur l'anesthésie et la caresse à Marie-Jo n'est plus que mécanique.

Le journal régional, qu'elle regarde ordinairement par habitude, ne lui apporte qu'une vague impression de présence par son monologue, mais ce soir, peut-être à cause du ton pathétique du présentateur, ou peut-être aussi parce qu'il parle d'un cimetière, Josiane tend l'oreille.

« La police affirme qu'aucune sépulture n'a été dégradée dans le cimetière et le gardien va jusqu'à certifier que personne d'inhabituel n'est venu hier. Alors, comment expliquer l'odieux meurtre ? Quelle raison pourrait-on donner pour justifier une telle horreur ? Impossible de répondre. L'assassinat d'une mère sur la tombe de son fils est probablement ce qu'il y a de plus abject dans ce monde que nous souhaitons pourtant civilisé. Le commissaire Sylvestre, chargé de l'enquête, nous a toutefois précisé que la victime avait été frappée à la tête et qu'on l'avait retrouvée à deux pas de la sépulture. On sait aussi qu'elle

venait de finir l'entretien de la tombe de son fils, prouvant par là même l'amour qu'elle lui portait. Précisons d'ailleurs à ce propos que monsieur l'adjoint au maire chargé de la jeunesse et des sports a garanti que la mairie mettrait tout en œuvre pour réunir à jamais les deux êtres qui s'aimaient, au sein d'une même sépulture. »

Le maigre lien qui la liait encore au monde s'est rompu, Josiane vient de changer de dimension. L'affolement qui emballe son esprit la percute et la submerge.

Elle comprend que c'est d'elle qu'ils parlent, que c'est « sa » tombe qu'ils ont filmée. Même le gardien qu'elle n'a fait qu'entr'apercevoir l'avant-veille lui est revenu en mémoire. La scène se dresse, le décor s'anime, mais il lui manque le geste. Josiane fouille dans le chaos de sa mémoire et image par image, retrace péniblement l'historique d'un scénario qui l'effraie.

Doucement le film se met en place entre ombre floutée et lampadaire spasmophile.

Derrière elle, une femme la touche de la main, la voilà qui la tire maintenant. L'insupportable intrusion secoue Josiane d'un long frison, puis le geste fort et lourd d'un bras balancé en arrière qui s'en débarrasse brutalement.

D'un regard absent, elle cherche à détailler ce qu'elle tiendrait encore.

L'horrible vision de l'arme qui saute dans sa main d'enfant se superpose au souvenir plus récent du choc de la brosse. Les deux drames sont trop proches et se confondent, ils attisent la moindre trace de honte et de colère.

Désormais, seuls ses morts l'accompagnent.

Réveillée au petit matin par la sonnerie synthétique du téléphone, Josiane, hagarde, a du mal à émerger de sa nuit dans le fauteuil. Elle y a sombré, rattrapée par la fatigue et la douleur de la nouvelle.

C'est d'ailleurs la première fois qu'elle y dort complètement, normalement Marie-Jo la rappelle à l'ordre. Avec la nuit dernière, où elle s'est couchée tout habillée, ça commence à faire beaucoup, aussi forte soit-elle.

Elle n'a bien sûr pas le temps de se lever avant le bip du répondeur, et d'ailleurs n'essaye même pas. Elle écoute le message en finissant de se réveiller.

La brocante...

Elle l'avait complètement oubliée.

« Ils ont déjà dû faire le tri des objets à vendre, et même sûrement chargé le camion. »

Josiane rappelle et rassure, encore une fois. Elle confirme aussi.

« Oui, je serai bien là demain matin à la première heure, pas de problème, vous pouvez compter sur moi, oui cinq heures trente en bas de chez moi, je sais, une heure pour installer, oui, je connais la musique... »

Rassurer et encore rassurer.

Josiane n'a pas mis les pieds dans sa salle de bain depuis plus de vingt-quatre heures, et ça non plus, ça ne lui était jamais arrivé.

Lorsqu'elle y entre enfin ce matin, c'est avec une rare envie de brosse et de gant de crin.

Sa peau sera l'exutoire de la noirceur qu'elle abrite. L'eau brûlante la rougit et la puissance du récurage la marbre. Madame Muller s'inflige un nettoyage virginal que peu d'extrémistes religieux supporteraient.

Elle est ressortie de la salle bain le corps endolori, mais l'esprit apaisé... Elle s'est allongée sur son lit et ferme les yeux un instant. Elle savoure la cuisante brûlure de sa peau qui la rend vivante et la rassure.

Josiane a fini par répondre à ses messages, puis le samedi s'est déroulé au ralenti, en gestes machinaux dont elle serait bien incapable de se souvenir. Comme son repas qu'elle a pris debout devant la télé éteinte par exemple.

La mort de son chat l'a plus affectée que ce qu'elle voudrait croire. Mais au-delà de sa mort, ce sont les souvenirs déterrés qui lui font du mal. Un instant, devant le tambour de sa machine à laver, Josiane s'arrête les yeux dans le vide.

Marie-Jo a fini par rentrer en fin d'après-midi.

Elle a même poussé son besoin momentané d'affection jusqu'à venir se frotter contre les jambes de sa maîtresse, comme si elle devait se faire pardonner une absence trop longue. La vie reprend son cours, doucement.

Josiane s'est ouvert une bière et a servi une tasse de lait à sa chatte, après tout c'est samedi soir.

Les deux compagnes se délectent de leur gourmandise et de leurs caresses. Si ce n'était la médiocrité du programme télé, Josiane trouverait presque la soirée agréable.

## Chapitre 7

Madame Muller a refait le plein de sommeil.

La nuit s'est passée d'une traite et sans tourment, pas le moindre cauchemar ; ce matin Josiane est reposée.

Pourtant cinq heures ça n'est pas vraiment l'heure qu'elle préfère pour se réveiller, mais elle a donné sa parole, alors pas question d'y manquer. « La parole de l'Homme vaut, ou l'Homme ne vaut rien » comme disait son père.

Les Disciples de Nazareth ce n'est pas comme le reste.

Il y a ici une profonde considération pour l'espèce humaine.

Alors qu'ailleurs on ne fait que donner aux gens dans le besoin, chez eux on les met en valeur, on leur rend leur humanité. Pas facile de considérer quelqu'un à qui on jette négligemment une pièce sans réelle valeur. Ça rend juste la conscience tranquille à moindres frais.

Chez NAZARETH il y a d'abord l'être humain, et après il y a l'aide. C'est ce que Josiane crie haut et fort depuis toujours, « Mériter d'être aidé! »

Elle a tellement argumenté sur le sujet que ses explications ressemblent à une vieille veste usée aux manches. Où est la dignité dans l'aumône ? Qu'est-ce qu'on construit sans échange ?

Josiane milite depuis vingt ans pour aider ceux qui ont besoin d'être aidés, pas d'être assistés.

Il faut qu'elle soit drôlement motivée pour sortir à cette heure-là un dimanche, mais alors par ce temps...

Cinq heures trente, quatre degrés au-dessus de zéro et pour finir de se faire plaisir, une bruine glacée qui entre partout. Pourtant ils sont là, au complet. La voiture, chargée du ramassage des volontaires, arrive au moment où Josiane sort de sa cage d'escalier. La bise dans une voiture où ils sont déjà quatre à se serrer pour se réchauffer et en route pour le videgrenier.

« Le camion est déjà parti ?

— Et déjà arrivé, j’espère... »

C’est Paul qui conduit, soixante-quatre ans et une moustache empruntée à un balai-brosse. Le corps sec et un dynamisme qui n’a rien à envier à Josiane. C’est lui qui est chargé du vide-grenier, et c’est lui aussi qui a fait son équipe pour y participer.

Plusieurs fois par semaine, il patrouille la région avec un autre compagnon pour ramasser ce qui peut être réparé. Là encore, ça fait partie des choses que Josiane aime chez NAZARETH. Le respect des gens, mais aussi celui des choses. Le dépôt de Noisy est un des plus grands de la région et le matériel prétendument bon pour la casse y trouve quasi systématiquement une deuxième vie pour la moitié de son prix initial.

NAZARETH c’est la dignité par la mise en valeur et tant mieux si c’est une valeur issue des restes de notre société de consommation.

C’est sur le parking du stade de foot qu’a lieu traditionnellement la manifestation.

Un grand nombre de familles profite de l’occasion pour venir se débarrasser d’une collection de poupées ou d’un train électrique qu’un jeune ado transformera en ustensile électronique devenu indispensable à son nouveau statut.

Si la mixité des familles rend la manifestation vivante, la rigueur de certaines associations lui donne des airs plus coincés. À droite du stand NAZARETH, une école est venue vendre des tickets de tombola pour préparer un voyage, et les gamins, âgés d’une douzaine d’années, se sont vite liés avec Madame Muller.

Il faut dire que le déchargement du matériel en a impressionné plus d’un.

De l’autre côté de l’allée, une maison de retraite leur fait concurrence, dans le but, là aussi, de procéder au financement d’une sortie en bus jusqu’à une campagne régénératrice.

Si leurs premiers instants ont contrarié maîtresse d’école et retraités, la suite prouvera encore une fois que les mélanges ont plus tendance à compléter qu’à diviser. Dans le courant de la matinée, une délégation de la classe de cinquième élira même domicile dans le stand des retraités. Puis, pour parfaire l’échange culturel, deux chaises en plastique et leurs occupantes iront à leur tour rehausser la moyenne d’âge du stand des cinquièmes.

Quelques ONG sont présentes aussi. Elles ont récupéré tout au long de l'année des livres oubliés que la moisissure a rendus rares et qui profiteront de l'occasion pour se transformer en subside bienveillant.

Les prix sont dérisoires, mais l'objectif n'est clairement pas de s'enrichir. Dans le meilleur des cas, l'argent récolté servira à se faire plaisir, ou sera dépensé le lundi suivant pour payer une facture en retard ou l'inscription d'un enfant à une activité quelconque.

À huit heures tous les protagonistes sont prêts.

Même si les ventes ont commencé au fur et à mesure des installations, le coup de sifflet des agents de la mairie lance officiellement les débats.

Dans le stand NAZARETH, ils ne sont plus que deux avec Josiane, les autres sont allés prendre un café et se reposer dans le camion vidé de ses articles. Josiane, sourire en étendard et joues rougies par le froid, fait le spectacle toute seule. Elle aime bien ça, le contact avec les gens et comme elle aime rendre service, ce matin elle se fait plaisir.

La tourmente qui l'a chahutée ces derniers jours est balayée par le froid matinal et emportée par la foule qui se presse dans les allées. Si Marseille a été sauvée de la peste par le mistral, pour Josiane c'est pareil avec la faible intensité du thermomètre.

Oubliés, les tourments de l'esprit des derniers jours. Il semblerait que le froid anesthésie aussi les plaies de l'âme.

Les micro-ondes, plus délicats et souvent impossibles à réparer, s'arrachent comme des petits pains. Les ristournes que Josiane ne manque jamais de faire quand elle reconnaît la misère ont rendu son stand encore une fois rapidement convoité par ceux qui manquent de moyens.

Paul n'est jamais loin quand la pression monte, l'information concernant la présence d'un stand NAZARETH s'est rapidement propagée et les plus démunis tentent une percée pour profiter d'une opportunité.

La quantité d'objets que Madame la sous-directrice de Pôle emploi est capable de vendre en quelques heures est bien supérieure à ce que ferait n'importe qui d'autre.

Paul sait bien que Josiane n'a pas vraiment besoin d'aide, qu'elle se suffit à elle-même. Non, s'il reste, au lieu d'aller se reposer, c'est qu'il s'amuse de la voir faire. Le sourire qu'elle affiche en permanence est une énigme pour lui, il n'a jamais vraiment compris cette femme et d'ailleurs il

ne cherche plus à le faire. Il s’amuse juste de la voir faire, imperturbable à tout, comme blindée contre les désagréments.

La première fois où il l’a rencontrée, c’était un jour comme aujourd’hui, moins froid peut-être, mais sensiblement la même manifestation. C’était elle qui les aidait à descendre les objets les plus lourds, pas le contraire. Quand ils arrivaient au bord du camion avec le diable pour décharger le matériel, elle attendait en bas pour ceinturer à bras le corps la machine à laver ou le frigo et, sans se départir de son sourire, levait sa charge seule pour la déposer sur le sol.

On en trouve toujours pour le faire une ou deux fois, mais quand il s’agit de décharger tout un camion les gros bras font la pause. Pas Josiane. Il faut la voir transpirer à grosses gouttes, rougir les joues gonflées, mais surtout reprendre son sourire sitôt la charge déposée au sol.

Il ne se lasse pas de la regarder faire, Paul.

Le pied sur le diable qui sert à transporter le matériel acheté jusqu’aux voitures, il la détaille et se remémore les anecdotes les plus cocasses.

Le mois dernier, Josiane a pris un type un peu trop remuant par le bras pour lui parler à l’oreille, ça l’a tout de suite calmé. Elle n’a pas voulu dire ce qu’elle lui a raconté, mais avec la façon dont ses doigts se sont enfoncés dans la manche du type et sa grimace contrariée, il a rapidement compris et reposé l’objet qui ne lui était pas destiné.

Elle est gentille, Madame Muller, mais faut pas pousser.

o0o

À treize heures c’est fini, on reballe.

Ça fait sept heures que Josiane se vide l’esprit de ses tourments.

Heureusement qu’il y en a moins à charger qu’à décharger. Il ne reste d’ailleurs plus grand-chose, deux canapés et deux machines à laver pour le plus encombrant, et dans les cartons il n’y a plus que de la quincaillerie, c’est ce qui part le moins.

« Non non, vraiment, merci, mais pas aujourd’hui, trop de repassage en retard... »

Ça aurait été une girafe à repeindre, c’était pareil, n’importe quelle excuse était bonne à prendre. Le repas avec les copains ça sera pour une autre fois, la tête n’y est plus. Ses tourments qui se sont pourtant anesthésiés dans le froid du matin refont parler d’eux avec la fatigue.

C'est pourtant traditionnel de casser une croûte ensemble après le boulot, mais là ça n'est franchement pas le moment. D'ailleurs Paul a bien compris, il n'insiste pas, juste il regrette. La bise encore une fois, « et, oui, on s'appelle, et, oui, à bientôt ».

Elle s'est adossée à la porte d'entrée une fois celle-ci refermée derrière elle.

Juste le temps d'un soupir que la petite lumière clignotante du répondeur lui fait signe du coin de l'œil. Si hier elle s'est couchée sans écouter ses messages c'était exceptionnel, la fatigue était telle qu'elle n'aurait de toute façon pas pu faire attention à quoi que ce soit.

Le petit clignotant rouge a quelque chose d'une alarme silencieuse et frustrante.

Mais pour Madame Muller, la détresse des autres c'est aussi la sienne...

« BIIIP ».

« Josiane, c'est Cécile, venez vite s'il vous plaît, c'est Jean, il ne va pas bien. »

Cécile et Jean...

Un instant le vieux couple se matérialise devant elle.

La voie du répondeur est nouée par l'émotion.

Cécile n'aurait jamais appelé pour rien, c'est même exceptionnel qu'elle l'ait fait.

L'histoire de l'appareil dentaire les a profondément liés et la joie qu'ils ont à se retrouver chaque soir aux Restos fraternels n'est pas feinte. Josiane a toujours un moment pour le couple qu'elle croise occasionnellement dans les rues de la ville où Jean aime encore marcher. Pourtant là, entre fatigue et mal-être, elle hésiterait presque.

Mais pas longtemps, l'instant d'après Josiane a de nouveau franchi sa porte d'entrée. Elle a claqué derrière elle sans que Josiane ait vraiment pris conscience de son acte. À pied, en temps normal c'est un bon quart d'heure, aujourd'hui ce sera moins de dix minutes.

Elle a même couru par moment tellement elle a senti de détresse dans la voix de son amie. La peur la pousse.

Cécile n'aurait jamais appelé pour rien...

Pas de doute sur l'itinéraire, elle sait parfaitement où habite le couple, c'est elle qui leur a trouvé leur logement.

Quelques jours après l'histoire de l'appareil dentaire, ils s'étaient retrouvés au Pôle emploi pour une mise au point.

C'était d'ailleurs là que Madame la sous-directrice avait fait ses premiers pas dans la misère de tous les jours, la vraie, pas celle en couleur qui passe au journal de vingt heures.

Le vieux couple partageait avec le rebut alcoolisé des environs un squat sur la colline de Noisy, encore arborée en ce temps-là. La « chambre » ou Josiane s'était aventurée afin de vérifier les dires du vieux couple, l'avait encore une fois fait cruellement souffrir. L'électricité avait été coupée depuis longtemps, mais l'eau, elle, ne manquait pas.

Du moins, pas tant qu'il pleuvait...

Depuis le blindage s'était épaissi, au moins en apparence.

L'hyper sensibilité de Madame Muller s'imprégnait à la façon d'un buvard, et probablement pour cause de souvenir douloureux, des peines et des tourments de ceux qu'elle soutenait. Seule différence avec le commun des mortels, une personnalité hors du commun.

Madame la sous-directrice, encore simple agent de l'ANPE de l'époque, avait pour la première fois rué dans les brancards, mais quelle ruade ! Le maire de l'époque avait commencé par s'offusquer du manque de discernement d'un agent de l'État et du spectacle qu'elle avait donné en pleine réunion de travail, puis s'était subitement radouci devant la menace d'une lettre ouverte sur le sujet.

Deux semaines plus tard, et encore une fois grâce en partie à la générosité d'un particulier, Cécile et Jean emménageaient enfin dans un logement décent.

Ils habitent maintenant dans une des dernières petites rues du vieux Noisy, c'est là qu'ils avaient travaillé toute leur vie, et c'est là qu'ils avaient voulu la finir.

Leur librairie, longtemps « vivotante », avait fini par fermer lors de la réhabilitation du quartier et le couple, locataire des murs, s'était retrouvé à la rue lorsqu'ils avaient été expulsés.

Depuis, et jusqu'à ce qu'ils fassent connaissance avec Madame Muller, tout n'avait été que survie.

L'escalier, commun aux appartements du vieux bâtiment, doit être le dernier en bois de la ville et l'odeur envoûtante qu'il a dû diffuser lorsqu'il était neuf est désormais remplacée par un lourd effluve de chou et de friture. Les télévisions, que Madame Muller entend ronronner en gravissant les étages, ont remplacé les billes et les parties de cache-cache des enfants. Même les vélos ont perdu leurs passionnés au profit des connexions haut débit.

La vie est là pourtant, mais enfermée derrière un écran de verre.

## Chapitre 8

Les trois coups qu'elle donne à la seule porte du palier restent sans réponse.

Après une courte hésitation silencieuse Josiane recommence et menace de fracturer le faible obstacle de bois tant son angoisse la pousse. Dix minutes de trajet c'est bien assez pour envisager le pire, le ressasser aussi.

Enfin, le parquet grince. À l'intérieur elle devine un pas léger qui se déplace, puis le bruit caractéristique d'un verrou que l'on tire.

Pas besoin d'explication quand la porte s'ouvre au ralenti sur Cécile.

Le visage de la vieille femme a la blancheur de la mort. Le masque qui la couvre n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. D'ailleurs elle n'en a pas. Cécile, visage livide, fait demi-tour devant son amie qu'elle semble ne pas voir et qui se décompose.

Les pieds de Jean dépassent d'un lit qui semble ridiculement petit.

Le vieil homme immobile, dont la bouche est restée entrouverte, est mort.

À ses côtés, assise sur la chaise pliante qui tient tout juste entre le mur et le lit, Cécile a repris sa contemplation immobile. La présence de Josiane a dû imperceptiblement la sortir de son K.O. Sur le visage de la vieille dame, une larme qu'elle ne doit même pas sentir couler trace un sillon jusqu'à son menton.

Le regard qu'elles échangent après un instant de silence réveille la douleur de la mort et, les larmes péniblement retenues jusque-là s'écoulent en hoquet silencieux.

Les souvenirs que le chagrin réveille effacent le présent.

Un instant Josiane est devenue Cécile et le flot de tristesse qu'elle déchiffre sur le visage de la vieille dame devient le sien.

Malgré la violence de la mort qui a terrassé ses parents, ils sont tous les deux sur le même lit pour la veillée. Les terribles blessures qui ont emporté sa mère ont pu être cachées par ses plus beaux habits, mais la balle qui a

tué son père a laissé des traces. Le visage n'a pu être que partiellement maquillé et malgré les efforts de tous, la blessure est restée bien visible.

Le drap blanc qui accueille ses parents a la pureté d'un suaire et fait oublier la violence de la mort.

Rien de violent dans l'état de Jean, juste la terrible réalité qui noie une vieille femme dans les tourments de son chagrin.

« Cécile, quand est-ce arrivé ? »

La question est sans importance, mais Josiane s'y accroche pour ne pas sombrer à son tour.

Sa présence a permis la prise de conscience et la douleur en profite pour s'étendre. Les spasmes de Cécile la secouent, l'horreur de la terrible réalité s'enfonce un peu plus à chaque regard, à chaque mouvement.

Josiane a pris les mains de son amie dans les siennes, leur tremblement lui fait peur.

Les larmes qui inondent désormais le visage de Cécile y ont collé des mèches blanches et lui donne un aspect de folle. Comme deux êtres qui partageraient une même âme, Josiane et Cécile partagent une même blessure. Celle d'une mort qu'on refuse et que seuls les plus forts peuvent surmonter.

« Je ne veux pas le laisser, je ne veux pas... »

Cécile hoquète sous l'énormité de la douleur qu'elle subit et refuse.

Le regard de détresse qu'elle lance à Josiane les précipite dans les bras l'une de l'autre.

La confusion est totale et la violence des mots a saturé Josiane d'une terreur qui remonte à son enfance. Elle aussi à l'époque a refusé la réalité quand elle l'a comprise.

Alors, comme pour protéger la vieille dame, pour lui transmettre tout l'amour dont elle a besoin, Josiane la serre dans ses bras. La puissance du câlin qu'elles partagent au pied du lit les soude dans un chaos de désespoir que rien n'atténue.

Josiane pleure la misère de son amie qu'elle serre sur son cœur, le temps n'a plus d'emprise, tout n'est plus que douleur.

Le fougueux câlin qui les a unies a calmé Cécile, elle semble retrouver la sérénité dans un dernier hoquet.

Impossible de savoir combien de temps elles sont restées dans les bras l'une de l'autre, il y a juste un moment où Josiane prend conscience qu'elle est seule à pleurer.

Dans ses bras qu'elle écarte, la poupée de chiffon n'a plus de vie. La tête de Cécile bascule sur le côté alors que son corps inerte ne répond plus.

Elle ne comprend pas, Josiane, ou plutôt elle refuse de comprendre.

Dans un geste machinal, elle chasse les mèches blanches que les larmes ont collées sur son visage et dépose son amie sur le lit.

Cécile, bouche grande ouverte et faciès définitivement immobile, semble encore chercher de l'air. La gifle qui vient de lui percuter la joue l'aurait certainement réveillée si elle dormait, mais son absence est plus définitive. Josiane a attrapé le col de sa chemise et dans un geste de désespoir la secoue, refusant ce qu'elle n'ose deviner.

Les morts qu'elle accumule depuis le début de la semaine ont saturé sa capacité à accueillir la douleur, le trop-plein déborde et Josiane s'effondre.

L'horreur de l'évidence a fait disjoncter la conscience.

oOo

Il fait nuit lorsqu'elle se réveille enfin et la faible lumière qui filtre à travers les fenêtres aurait largement dû suffire à se souvenir, si seulement elle avait pu. Mais non, cette fois-ci, la souffrance de tous a saturé ses dispositions naturelles, le réservoir rempli d'émotion déborde. Plus la moindre place pour une quelconque prise en considération des tourments qui l'entourent.

La vie reprend son cours, mais ça n'est plus la sienne.

Cécile semble aller mieux maintenant qu'elle dort à côté de Jean, d'ailleurs elle n'a pas osé les réveiller avant de partir. D'un geste réflexe, elle chasse un pli de son chemisier et retouche sa coiffure.

Madame Muller prend congé de ses hôtes.

C'est agréable de reprendre goût à la vie. La petite promenade qu'elle fait à travers la vieille ville lui a vivifié l'esprit, elle a retrouvé une sérénité qui lui manquait ces derniers temps, trop de travail sans doute.

Le havre de paix de son appartement apporte un sentiment de plénitude qui faisait défaut à son renouveau.

« Et alors Marie-Jo, Roudoudou est encore en train de traîner, il n'a pas faim ? »

Un mur d'inconscience s'est dressé entre son quotidien et ses blessures.

Les oublier c'est aussi en guérir.

Une fois rentrée, la chatte est venue pour sa dose de caresse. Elle se frotte contre sa maîtresse qui la prend dans ses bras pour une gratouille festive. Le félin ronronne, heureux semble-t-il d'avoir retrouvé sa maîtresse. Jamais la chatte n'a été autant gâtée, deux belles gamelles de boulettes au bœuf, c'est la fête chez Madame Muller.

La canette que Josiane s'ouvre en se préparant un plateau télé la ravit, c'est énorme le bien que peut faire une première gorgée de bière. Ce soir ce sera saumon fumé, blanc de poulet mayonnaise, rillettes, et fromage. Pour le dessert elle a mis une boîte de crème dessert chocolat au frigo, avec des petits gâteaux secs, c'est son péché mignon.

Maintenant qu'elle a décidé de se faire plaisir, pas de pitié.

Magnifique soirée où le western a su l'enchanter et qu'elle a, pour une fois, pu suivre jusqu'à la fin sans coup de griffe.

D'ailleurs la nuit a été à la hauteur de la soirée, Josiane s'est tellement bien reposée que lorsqu'elle ouvre un œil, le réveil n'a pas encore sonné. Pas de stress ce matin, pas d'angoisse non plus, juste une joyeuse sensation de renouveau.

## Chapitre 9

Ce matin Josiane a décidé de se faire une petite beauté. Après tout, les week-ends agréables sont assez rares pour être soulignés. Dans la salle de bain, elle passe quelques instants à surligner ses yeux de noir et sa bouche de rouge. Elle n'est plus habituée à avoir les lèvres nappées de fard, depuis le temps, mais après quelques grimaces, l'euphorique réveil fera pencher la balance en faveur d'un rouge vif.

Elle se trouverait même presque jolie aujourd'hui.

Et la métamorphose est visible de tous les familiers. Le jeune chauffeur du bus, qu'elle salue poliment chaque matin, la regarde avec une insistance peu coutumière. Les couleurs printanières que Madame Muller arbore en ce mois de décembre n'ont pas encore fini de faire parler d'elles.

Sept heures, c'est donc encore plus tôt que d'habitude qu'elle fait l'ouverture. Café, les trois croissants achetés en route à la boulangerie habituelle et, dans la foulée, ordinateur pour une séance d'achat compulsif.

Josiane est prête pour une journée comme elle les aime, de l'énergie à revendre et une bonne humeur que rien ne pourra assombrir. C'est une journée où elle fera des étincelles et où tout sera permis, une journée à bonne nouvelle, quoi.

« Bonjour Josi, et alors, qu'est-ce que tu nous as fait vendredi ?... »

La femme qui vient d'entrer dans le bureau de Josiane n'est autre que la directrice du Pôle emploi de Noisy, Madame Françoise Pellegrin. Elle cumule l'avantage de la hiérarchie à celui de plus vieille copine. Une copine comme Josiane les aime, une copine qui soutient en toute occasion la poutre maîtresse de son agence, malgré les excès dont elle est capable. Elles ont commencé quasiment en même temps à l'ANPE, mais le jusqu'au-boutisme de l'une a donné l'avantage à l'autre, lui permettant d'atteindre il y a quelques années le poste de directrice qu'elle occupe actuellement.

Josiane a relevé la tête de son écran et sourit radieuse à Françoise qu'elle tutoie quand elles sont seules.

« Regarde ça, tu crois que c'est raisonnable ?

— Houlà, limite limite, si tu veux mon avis. »

La culotte en dentelle qui s'affiche sur l'écran de l'ordinateur est de celle que Josiane ne s'autorise que dans de rares occasions, et pas vraiment dans le style de Françoise.

Devant le manque d'empressement de Josiane à répondre à sa question, celle-ci reprend son interrogatoire.

« Pourquoi tu n'es pas venue vendredi ?

— Fatigue, ménage, repassage, et envie de flemmarder surtout, tu veux que je pose un jour ?

— Ça n'est pas ça, tu le sais bien. Tu as des soucis en ce moment ? Tu veux qu'on en parle ?

— Tu ne crois pas que tu exagères non ? Un retard et une absence en vingt ans, tu n'en fais pas autant d'habitude pour n'importe qui d'autre...

— C'est justement parce que tu n'es pas n'importe qui d'autre que ça m'inquiète.

— Alors, désinquiète-toi, ce matin je suis en pleine forme, j'ai profité de mon week-end comme ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Tu veux un café ? »

Café, oui bien sûr. Mais Françoise n'en a pas fini avec son amie.

« Tu te maquilles maintenant ?

— Ça te plaît ?

— Disons que c'est original, ça change, quoi. Je ne sais pas ce que tu as fait ce week-end, et ça ne me regarde pas, mais si c'est croustillant tu as intérêt à ne rien me cacher. »

Il a fallu que Madame Muller justifie sa bonne humeur pendant au moins une heure, un comble... Quand elle est arrivée en retard jeudi dernier tout le monde s'était inquiété, mais là qu'elle est en avance, en forme, et maquillée, c'est tout un cinéma.

C'est à vous dégoûter d'être de bonne humeur.

Et puis une fois les inquiétudes apaisées, la routine a repris son cours.

Avec une différence notable toutefois, cette semaine Josiane est à l'accueil.

C'est elle qui a instauré ça.

Quel que soit le niveau du personnel de l'agence, il doit garder le contact avec la réalité et l'affronter comme tout le monde. Ça évite, comme elle le dit si bien, de confondre numéro de dossier avec nom de famille.

Alors, aussi bien Madame la directrice que sa dynamique adjointe, ou que n'importe quel autre membre du personnel du Pôle emploi de Noisy, ils prennent à tour de rôle leur permanence.

Cette semaine c'est la sienne, et ça tombe bien, elle adore ça.

Une colonne de marbre qu'harmonise un large sourire accueille et filtre les allocataires. Madame Muller, inébranlable, résiste aux intempéries que son poste induit avec un stoïcisme exemplaire que bon nombre jalourent.

Il n'y a d'ailleurs pas qu'elle qui aime cette période où elle est au contact des allocataires. Les agents qui partagent l'accueil en même temps apprécient eux aussi particulièrement. Il ne se passe pas une journée sans qu'elle ne fasse une démonstration de ses capacités à gérer les énervés, les malpolis ou n'importe quels autres asociaux. L'imposante structure physique suffit souvent à instaurer un dialogue qui n'aurait pu être envisagé avec des collègues d'un autre format.

Rarement Madame Muller est obligée de faire le tour du guichet pour s'expliquer.

Elle commence en général par un signe discret à l'agent de sécurité pour le rassurer et s'équipe ensuite d'un sourire figé que rien ne saurait effacer. La suite dépend de son humeur, de l'état de l'allocataire, de la raison de l'énervement, des insultes aussi ; en fait Josiane marche à l'instinct.

La première altercation de la journée c'est une jeune femme d'une trentaine d'années en jogging et basket qui en fera les frais pour la plus grande joie des collègues.

« Madame, je vous ai déjà expliqué plusieurs fois que je ne pouvais pas vous donner les raisons de votre radiation ici, il faut prendre un ticket et attendre votre tour, s'il vous plaît. »

La malchanceuse n'a pas choisi la bonne semaine pour extérioriser sa frustration et menacer la « grosse pouffiasse » d'une gifle. La charmante intention amuse un peu plus Josiane qui sait déjà parfaitement que la jeune femme n'ira pas au bout de ses menaces. Madame la sous-directrice, munie d'un large sourire coloré, a fait posément le tour du guichet et sans un mot s'est plantée, le nez à deux centimètres de l'excitée.

« Si je peux me permettre un dernier conseil avant qu'il ne soit trop tard, ce serait de revenir quand vous serez calmée... »

Le calme de la voix et le regard façon Charles Bronson dans *Il était une fois dans l'Ouest*, ramène la jeune femme à la raison et laisse par la même occasion le temps à son esprit pour reprendre le contrôle de ses nerfs.

Les excuses bredouillées marquent la fin de l'intempérie et sonnent la reprise toujours souriante du travail pour ceux qui en ont un. La prestation de Madame Muller n'a pas duré une minute, mais pendant ce temps tout le hall d'accueil s'est arrêté de respirer.

Alors qu'un bon nombre de spectateurs attendait un dénouement plus sanglant, collègues et habitués sourient en se souvenant de scènes cultes, et envisagent d'autres fins plus excentriques à l'altercation.

Il faut dire que malgré le nombre d'allocataires, une bonne partie d'entre eux la connaissent et la saluent. Certains ont même fait les frais de sa rigueur et se sont rangés définitivement dans le camp des « patients polis », alors que d'autres semblent associer le hall d'accueil à un café-théâtre à la mode où il faudrait attendre sur place une représentation improvisée.

Régulièrement, pendant la pause de midi, Josiane partage un paquet de chips ou un paquet de petits gâteaux avec un habitué. Sans aucune sorte de gêne, elle vient s'asseoir lorsque le temps le permet à côté de quelqu'un qu'elle apprécie et discute comme une copine de tout et de n'importe quoi.

La permanence entre midi et treize heures est un des moments qu'elle préfère dans son travail. Il y a moins de monde qui fait la queue, tout au plus une petite dizaine de personnes, et le temps qu'on passe avec chacun est plus complet.

Ce midi elle s'est contentée d'un vigoureux coup de poing sur le plateau de l'accueil pour remettre à sa place un hurluberlu qui s'imaginait pouvoir l'impressionner avec un vocabulaire mal adapté. La grossièreté est une des choses avec lesquelles elle ne plaisante pas. Le choc sur le plateau, renforcé depuis longtemps, surprend systématiquement l'excité qui n'envisageait pas une telle réaction d'un fonctionnaire.

Encore sous le coup de la détonation, l'allocataire est ouvert aux conseils de Madame Muller qu'il considère avec plus d'attention, voire plus de respect.

Les journées passent toujours plus vite à l'accueil que derrière son bureau. Comme celles où elle rend visite aux « dossiers délicats », comme on dit au siège.

C'est Françoise qui lui fait prendre conscience de l'heure.

« Tu passes me voir quand vous avez fermé ? »

Seize heures donc.

Le temps de finir avec les derniers et Josiane frappe à la porte du bureau de Madame Pellegrin.

« Assieds-toi, il faut au moins ça...

— Ne me dis pas qu'on est revenu au plein emploi...

— Mieux que ça, c'est toi qui vas prendre la direction de la nouvelle annexe. »

Josiane marque un temps.

La nouvelle annexe de Noisy vient d'être réceptionnée et attend son inauguration avec un parterre d'officiels. Son nouveau directeur aussi d'ailleurs.

Tout le monde est au courant, mais personne n'a pensé à quelqu'un de la maison, encore moins à Josiane qui s'est mis trop de monde à dos parmi ceux qui décident.

« Ne me dis pas que tu te lances dans une nouvelle sorte d'humour ?

— Que nenni chère amie, tu es officiellement nommée directrice et mutée dans les locaux de notre nouvelle annexe. La preuve. »

Effectivement, le courrier que lui tend Françoise et qu'elle déchiffre attentivement confirme ses dires. Pour une surprise c'en est une de taille. Personne n'a fait la moindre allusion à l'éventuelle promotion de Madame Muller, pas même Madame Pellegrin.

« On a la confirmation depuis ce matin. Tu ne le sais peut-être pas, mais tu as quelques admirateurs à la Kommandantur.

— C'est à toi que je dois ça ?

— Disons que j'ai soumis l'idée au bon moment, après c'est comme pour tout dans la boutique, les bonnes relations et voilà le travail.

— Je ne sais pas quoi dire, je ne suis même pas sûre que ça me fasse plaisir...

— Hé ben, je vais attendre un peu pour les remerciements, par contre demain tu paies le champagne, on fête ça entre nous. À moins que tu aies décidé de refuser le poste ?

— Non bien sûr, enfin je ne crois pas, mais je ne m’y attendais pas du tout. Il faut que je m’y fasse. Tu sais quand a lieu l’inauguration ?

— Vendredi vingt-deux décembre, obligatoirement avant la fin de l’année pour les budgets de l’année prochaine. Fais-toi belle, il paraît qu’on aura un ministre.

— Tout ce qu’il faut pour me motiver... »

Elle est quand même un peu sonnée quand elle sort du bureau, courrier de promotion en main. Josiane le parcourt du regard dans les couloirs désertés à cette heure-là.

Directrice... Et de la nouvelle annexe encore... Pas une relève à l’autre bout de la France.

Avec les inimitiés qu’elle s’est faites au long de sa carrière elle aurait pu s’attendre à Saint Pierre et Miquelon ou aux Kerguelen, mais là c’est la promotion que tout le monde attend, elle a du faire plus que pousser, Françoise, pour lui obtenir ce poste. Le champagne sera de qualité demain, ça fait longtemps qu’elles n’ont pas eu quelque chose à arroser.

Deux petites heures de boulot que Josiane avait en retard et en route pour une visite à Abdel, ça fait au moins trois jours qu’ils n’ont pas papoté. Alors ce soir elle accepte la chaise qu’il lui offre et reste manger son sandwich avec lui.

« Quelles nouvelles Madame Muller, depuis le temps ?

— Madame la directrice s’il te plaît...

— Voyez-vous ça, ils ont fini par reconnaître tes mérites ?

— Faut pas exagérer quand même, disons que mes relations ont des relations, ça aide. »

La sincérité de sa copine l’amuse, elle n’a jamais fait de détour pour dire ce qu’elle avait à dire, mais la spontanéité avec laquelle elle le fait surprend encore le patron du snack.

« Tu as vu la télé dernièrement ? La bourse a encore dégringolé, j’espère que tu n’as pas trop perdu...

— J'ai tout retiré la semaine dernière pour payer mes pots-de-vin, tu crois que ça se trouve comme ça une place de directrice toi ? Et puis si je suis ruinée, je viendrais travailler chez toi, tu dois sûrement avoir une place pour une jolie fille comme moi ? »

Décidément l'humour de Josiane lui manquait, il n'y a qu'elle pour le faire rire comme ça, Abdel. Même les employés se sont convertis à son humour, il faut voir comme elle est dorlotée sur son tabouret. Josiane refuse un loukoum qu'on lui tend, mais succombe devant le thé à la menthe qui arrive comme par enchantement à la dernière bouchée du casse-croûte.

Elle est restée pratiquement une demie heure ce soir, un record. Ça fait du bien de ne rien avoir à penser, de ne rien contrôler. Juste le plaisir du moment, de la boutade, la joie simple d'être maternée aussi.

Quand elle arrive enfin devant le local des Restos fraternels, c'est la bousculade des grands jours.

« La voilà ! »

À l'évidence, ses absences des derniers jours ont inquiété ici aussi.

Étrangement cet empressement la dérange, cette vague d'attention l'étouffe. Se justifier, encore une fois, rendre des comptes. Ça l'opprime, la compresse. Qu'est-ce que ce serait s'ils ne l'aimaient pas ?

Un bon nombre, parmi ceux qui sont venus remplir leurs sacs, lui demande des nouvelles, mais elle ne le voit pas comme ça Josiane, elle a trop soutenu les autres pour accepter qu'on l'épaule. Alors encore une fois, elle laisse passer l'orage de gentillesse qui ruisselle inutilement sur sa carapace.

Elle remercie, sourire de circonstance aux lèvres, et supporte, stoïque, les petites tapes affectives qu'elle a si souvent distribuées. Elle aussi finit par prendre des nouvelles, elle aussi s'inquiète, mais le cœur n'y est pas ce soir, l'attention démesurée qu'on lui porte aurait tendance, à son tour, à lui porter sur les nerfs.

Encore une fois rien à dire sur la tenue des comptes, Cyril, ancien militaire de carrière et bras droit de Madame Muller aux Restos fraternels de Noisy souffre du même besoin de méticulosité que sa responsable directe, et néanmoins copine.

Longtemps confronté aux rigueurs de son métier, Cyril a gardé la sage habitude, dit-il, de boire du vin à chaque repas.

Petit déjeuner compris.

Si pour la boisson tout n'est pas parfait, pour la tenue du centre et des comptes en son absence, il n'y a rien à dire, d'ailleurs elle ne dit rien, c'est lui qui l'apostrophe.

« Ça fait deux jours qu'on n'a pas vu Cécile et Jean, tu as des nouvelles ? »

Un coup de massue vient de la sortir de sa torpeur.

Cécile et Jean...

Le vide se fait dans l'esprit de Madame Muller et efface les souvenirs qui reprenaient forme. Elle hésite un instant, mais finalement secoue la tête.

« Non, pas depuis quelques jours, vous avez reçu des fromages ? »

Peu importe la réponse, peu importe aussi les gens qui l'entourent, son corps est là, toujours drapé dans un radieux sourire, mais son esprit s'est mis en veille. Subsiste de sa présence dans le local le strict minimum de conscience qui distribuera encore quelques minutes des phrases toutes faites et des signes de contentement automatiques.

Ce soir encore elle ne restera pas, de nouveau quelque chose la gêne.

Le trajet de retour n'a pas réussi à effacer complètement le pénible malaise et petit à petit la nausée qui lui ceinturait la gorge a fait place à un vide où toute douleur est absente, toute compassion aussi.

## Chapitre 10

La nuit s'est faite d'une traite et encore une fois la tourmente qu'elle a refoulée est restée tapie dans l'ombre de sa mémoire.

Réveil joyeux et chemisier de couleur lui donnent de nouveau la petite touche printanière qu'elle se plaît de plus en plus à porter. Si le noir qu'elle s'est appliquée à mettre autour des yeux est le même qu'hier, le rouge des lèvres a quelque chose de plus épais, de plus marqué, un peu comme si elle voulait inconsciemment s'assurer de son sourire.

Le traditionnel passage chez le boulanger donnera le ton de la journée. Comme un baromètre mesure la pression atmosphérique, la patronne donne une indication, souvent pertinente, sur l'intensité des prochaines heures.

« Madame Muller, vous ne devinerez jamais ce qui nous arrive... »

Pas le temps d'envisager une éventuelle proposition que la commerçante enfarinée donne la réponse.

« Robert en a cinq ! »

Bien que l'encombrant malentendu prête à confusion, Josiane comprend la finalité de l'anecdote. Robert, qui cumule la charge de mari à celle de boulanger, est habituellement nettement moins doué pour les pronostics du PMU qu'il n'est passionné par les courses de chevaux. L'exceptionnelle justesse de la prévision équestre explique, et pardonne de fait, l'euphorique aparté.

« Non, non, vraiment pas merci. Vous l'arroserez sans moi, sept heures c'est un peu tôt pour du champagne, et puis vous me rappelez que moi aussi j'ai quelque chose à arroser ce soir. »

La nouvelle de la promotion est revenue en un instant.

Le vide d'hier soir a englouti un bon nombre de souvenirs dont les moins pesants refont surface.

Café, croissants, et Internet.

Ce matin, Madame Muller va faire livrer en express un carton de champagne à Madame sa directrice, il y a des choses avec lesquelles on ne

plaisante pas. Ce n'est pas qu'elle aime particulièrement le champagne Josiane, personnellement elle préférerait même l'aspect artisanal d'un Crémant, mais Madame Pellegrin voue un véritable culte au champagne, alors ce sera champagne.

Une matinée de travail comme elle les aime fait passer la première partie de la journée à la vitesse d'une chanson d'amour.

Sans le moindre scrupule, mais épaulée d'un sourire à rendre jaloux une cerise, elle fait passer un vieux monsieur devant tout le monde en expliquant à voix haute que : « Mais oui tout le monde est d'accord, mais oui il y a encore des gens polis et que non ça ne s'appelle pas doubler ». Même si certains grincent un peu, c'est vrai qu'ils restent polis et courtois, après tout c'est elle l'autorité.

Madame Muller, sans aucune honte, profite de son sourire et de son statut pour raccourcir le temps d'attente de certains, comme cette maman qui calme péniblement un bébé dans sa poussette. Lequel, bébé, restera à ses côtés le temps que maman finisse son entretien.

Avec Josiane c'est décontraction assurée et efficacité garantie, rien à voir avec l'accueil froid et sérieux qu'on retrouve trop souvent quand les noms de famille sont remplacés par des numéros.

« Josi, on mange ensemble ce midi ? »

Il semble bien que Françoise ait reçu le colis et si elle a pris la peine de l'appeler sur le poste de l'accueil c'est pour la remercier.

« Peux pas, tu as oublié que je suis de permanence ? »

— Fais-toi remplacer, pour une fois, tu pourrais faire une exception quand même.

— Pas possible, Madame la directrice, vous imaginez bien qu'avec les responsabilités qui m'incombent je me dois corps et âme à nos allocataires...

— Houlà ! ce que tu es casse-pieds, ce soir alors ?

— Très bien, Madame la directrice, je passe tout à l'heure dans votre bureau, Madame la directrice...

— Madame la directrice toi-même ! »

Ça l'amuse de la faire bisquer, elles s'aiment beaucoup, mais leurs vies et leur travail, bien que très proches, les occupent trop pour qu'elles

puissent se voir à leur guise.

La vie de Françoise est celle d'une femme qui doit se partager entre trois enfants, un époux et des amants occasionnels. Quant à Josiane, elle bénéficie de l'exclusivité des anecdotes et prend plaisir à suivre les péripéties vaudevillesques de sa copine. Elle s'en délecte d'avance en imaginant la soirée, la truculence de ses histoires est digne d'un Feydeau du meilleur cru.

Pas de prolongation, ce soir. Madame Muller, étrangement seule, ferme derrière le dernier allocataire et remet de l'ordre quelques instants avant de monter à son rendez-vous.

Pas étonnant qu'elle ait fermé toute seule, tout le personnel de l'agence est là, il y en a même dans le couloir dont certains tiennent maladroitement une flûte en plastique vide à la main.

C'est l'euphorie des grands soirs, l'allégresse des jours de victoire dans le bureau de Madame Pellegrin et la caisse de champagne n'a pas duré beaucoup plus longtemps que son discours.

La gentillesse que Josiane a toujours su généreusement parsemer autour d'elle a soudé la quasi-totalité de ses collègues au plaisir de sa promotion. À travers elle, c'est son tempérament qui est reconnu, encouragé même.

Tout le monde y va de son anecdote commémorative, de son souvenir personnel avec la star du moment, avec celle qui les a tous épaulés un jour ou l'autre.

Inversement proportionnels au niveau du champagne dans les bouteilles, les rires et les éclats de voix ne tardent pas à rejoindre la petite fête. Il faut sa force de caractère pour endurer les toasts avec autant de stoïcisme. Pas que l'alcool la dérange, elle l'a toujours bien supporté, mais plutôt à cause du malaise que l'attention de tous lui procure.

À l'instar de la vulgarité ou de l'agressivité, Josiane supporte mal d'être dorlotée. C'est un peu comme si l'aide qu'elle a toujours portée aux autres avait été prélevée sur elle et avait généré une faille dans sa carapace.

Les douceurs qu'elle distribue pourtant si naturellement deviennent un puissant répulsif lorsqu'elles lui sont adressées.

oOo

Françoise a gardé à l'abri des regards une bouteille qui rafraîchit sur le rebord de la fenêtre, juste pour elles. À peine la dernière bise claquée au

dernier collègue, Josiane s'est écroulée dans un des deux fauteuils de l'autre côté du bureau et a retiré ses chaussures en soupirant.

« On aurait dû crucifier l'inventeur des talons pour femme. Je les supporte de moins en moins. »

Françoise a fait sauter le dernier bouchon et les sert.

« Tenez Madame la directrice, une petite coupe avec une copine de promotion. »

Le lamentable bruit des flûtes en plastique qui s'entrechoque les a gardées à distance l'une de l'autre, elles trinquent par télépathie dans un léger mouvement de la flûte en kit.

« Où on va manger ?

— Aucune idée, c'est pas moi qui paye.

— Chez Abdel ?...

— Il fait des blinis, maintenant ? »

Ça l'amuse toujours cet humour, alors avec quelques flûtes de champagne dans le nez...

Elles ne sont pas pressées, il est à peine dix-neuf heures et ce soir c'est quartier libre, elles ont la nuit pour elles.

« Ça fait longtemps que tu ne m'as pas raconté une histoire d'amour...

— Parce que ça fait longtemps qu'il n'y en a pas eu. Je suis dans le creux de la vague ma pauvre vieille, et puis ça deviendra de plus en plus difficile, tu sais. Je devrais peut-être me mettre à boire, ça me redonnerait les ailes que mes cinquante ans ont déplumées. »

Elle a un petit passage à vide, Madame Pellegrin.

« On ne peut pas dire que tu as la ménopause joyeuse ce soir... »

À l'évidence, le visage de Françoise n'est plus aussi enjoué, si elle cachait quelque chose de douloureux elle ne ferait pas autrement... Après avoir marqué une pause et consciencieusement vidé sa flûte d'un trait, elle soupire longuement puis regarde Josiane dans les yeux.

« Jean me quitte.

— ...

— Il a trouvé une jeunette avec laquelle il veut refaire sa vie, elle a vingt-neuf ans.

— Aïe...

— Comme tu dis. En plus, je ne peux décemment rien lui reprocher, on ne peut pas dire que j'ai été un modèle d'intégrité de ce côté-là.

— Tu veux qu'on remette notre sortie ?

— Au contraire, ça me fera du bien d'en parler et puis ça me permettra d'essayer ma nouvelle doctrine à propos de mes ailes déplumées. »

Le faible sourire qu'elle arrive malgré tout à afficher ne cache pas l'humidité d'un œil rougissant où se mêlent émotion et tristesse. Impossible de savoir si son époux est au courant de ses incartades. Il n'a fait que lui annoncer la nouvelle avec un commentaire énigmatique où il était question de connaître leurs responsabilités réciproques et où il refusait de vieillir sans profiter un peu tant qu'il en était encore temps.

Pas de colère, pas de rancœur, juste plus envie.

Elle n'a pas le tempérament à baisser les bras, Françoise, pas non plus celui à se morfondre. La blessure est fraîche et la douleur encore vive, mais la présence d'une amie de cette taille à tout ce qu'il faut pour venir à bout du cafard qui tente de profiter des abus de champagne.

Quelques semaines plus tôt elles auraient déjà commencé à pouffer ou glousser comme des ados. C'est vrai que ses histoires d'amour interdites ont longtemps fait les beaux jours de leurs confidences. C'en était même à se demander si ce n'était pas le but ultime de ces passades.

Les péripéties qu'entraînaient les incartades de Françoise rendaient leurs repas du lendemain drôles à se rouler par terre. Entre les excuses à trouver pour ses retards et les justificatifs pour ses absences, elle construisait à chaque fois un scénario de pièce de théâtre.

Jean avait dû se lasser avant elle.

Ils n'avaient jamais vraiment formé un couple très proche, voire intime, et leur distance rendait les parenthèses de Françoise plus simples, moins formelles. Mais ce soir, la peine que la réalité imprime dans son esprit lui serre le cœur.

Pour une femme qui aime plaire, lorsque l'autre s'en va le vide est plus profond.

La bouteille de bulles n'a pas tenu longtemps, une demi heure tout au plus. C'est bien suffisant pour qu'elles se retrouvent toutes les deux dans une forme éblouissante où se mêlent souvenir devenu pénible et auto-dérision.

Elles ont même franchement bien ri quand Josiane a garé la voiture de Françoise sur le trottoir. La secousse qui les a tirées de leur léthargie éthylique lors du franchissement de la bordure les a amusées un bon moment.

« Tu as bien fait de te limiter à la marche avant, s'il avait fallu faire un créneau on y serait encore... »

Effectivement le véhicule n'est pas dans une position réglementaire, mais pour l'essentiel il est sur une place de parking.

## Chapitre 11

La petite pluie glacée qui a mouillé l'asphalte en début de soirée a cessé de tomber et les ramène à une réalité moins chaleureuse. À peine leur table assignée, Françoise s'est isolée le temps d'une remise aux normes de son maquillage.

Le fard à paupières n'arrive plus à cacher les larmes d'alcool qu'elle a dû verser une fois seule et bien évidemment Josiane s'en est rendu compte.

Comme le ferait un couple qui se déclare, Josiane a pris la main de son amie. La solitude qu'elles partagent dans le restaurant quasi désert autorise une sincérité qui n'avait été qu'effleurée jusque-là.

Josiane, dont de profonds stigmates ont balaféré l'âme, supporte mal ces confidences qu'elle encaisse comme des coups. Si la plaie de son amie vient juste de s'ouvrir, les siennes ne se sont toujours pas refermées, depuis le temps, et l'alcool les rend plus sensibles encore.

Bien sûr qu'il n'aurait jamais dû la jeter comme une vieille chaussette, une passade d'un jour n'a rien à voir avec sa fuite, car c'est bien de ça qu'il s'agit, d'une fuite. Il s'est servi d'elle comme on se sert d'un appareil électroménager dont on se débarrasserait une fois la mode changée. Elle comprend ça parfaitement, Josiane ; elle, elle a perdu un enfant, alors les séparations douloureuses elle connaît.

« Je ne savais pas que tu avais perdu un enfant... »

Josiane, que la douleur de son amie est en train de détruire, intérieurement n'a pu retenir une révélation qu'elle regrette déjà. Entrecoupée de silence, Josiane explique avec des mots simples l'atrocité de son mariage. « Un mari qui n'arrêtait de boire qu'une fois endormi et que la frustration d'une carrière médiocre rendait agressif à la maison. »

D'ailleurs aucun de ses collègues du commissariat n'avait déposé dans ce sens au procès. Les seuls qui avaient témoigné pour elle c'étaient ses voisins.

La famille Muller partageait le dernier palier d'un immeuble de trois étages avec une famille de Portugais, Madame et monsieur Perreira, « Elle s'en souvient encore.

— Non, plus tard s'il vous plaît. »

Le serveur a vite compris que ça n'était pas le moment de prendre la commande. Françoise, dans un geste discret de la main lui a demandé une bouteille de champagne. Non seulement c'est plus adapté aux confidences qu'une côte de bœuf, mais elles ont à parler, et là encore c'est le champagne qui l'emporte.

Un soir où Josiane finissait de gravir l'escalier, avec sa fille de deux ans dans un bras et un sac à provisions dans l'autre, monsieur Muller n'avait rien trouvé de mieux pour l'accueillir que de ponctuer ses insultes par une énorme gifle.

« Je me suis réveillée deux jours plus tard à l'hôpital pour apprendre simultanément que je souffrais de plusieurs fractures et qu'elles m'empêcheraient d'aller à l'enterrement de ma fille...

« Mon mari a été muté en attendant le jugement et a emmené notre fils aîné avec lui. Vingt et un ans sans nouvelles, ni de l'un ni de l'autre... »

Josiane marque des temps dans l'histoire qu'elle déroule.

Il faut au moins ça pour supporter les mots qui sortent de sa bouche. Les seules informations qui lui sont parvenues l'ont été par le compte rendu du juge où il était précisé que l'aspect accidentel du décès ne faisait aucun doute et que toutes poursuites étaient par conséquent abandonnées.

Seule la force de son caractère a permis jusqu'à aujourd'hui d'endiguer une partie des souvenirs qui l'ont torturé.

Ce soir, encore une fois, c'est la peine des autres qui la met en danger.

Elles n'ont rien mangé malgré les allées et venues du serveur, par contre elles ont bu. Deux fois Françoise l'a renvoyé avec le seau à champagne vide et la mission de le remplir.

Aucune d'elles ne pleure plus depuis longtemps, elles sont juste noyées dans le champagne et la douleur qui les unit. Si Françoise a commencé à se fâcher après les hommes et leur bêtise, Josiane qui a tendance à tout intérioriser s'est contentée dans un premier temps de sourire comme elle le fait en chaque occasion.

Pourtant maintenant qu'elle s'est ouverte à son amie, celle-ci la regarde étrangement. Le respect que Françoise éprouve devant l'héroïsme de sa terrible situation l'a réduite au silence et à l'écoute une bonne partie de la

soirée. Derrière le roc qu'elle admirait, elle découvre une montagne qui la fascine, un Himalaya d'humilité.

« S'il vous plaît ?... »

Le garçon a cette fois les mains vides et, pour une fois, l'air désolé.

« Nous allons fermer, il est minuit... »

Le regard qu'elles posent sur le serveur à quelque chose d'engourdi, elles lui donnent l'impression de sortir d'un profond rêve où les images qu'elles partagent ne peuvent être comprises que d'elles seules. Le jeune homme, mal à l'aise, dépose sur la table une addition que Josiane ramasse dans un mouvement réflexe.

oOo

Le froid qui les saisit réveille les sens que la douce quiétude du restaurant avait endormis. Il fait une température de fin d'année et la discussion chargée d'émotion qui les a tenues loin de leur quotidien les a momentanément mises à l'abri de la désagréable réalité. Elles restent un instant en porte-à-faux ne sachant trop comment reprendre la conversation, le froid les engourdit et limite la réflexion au minimum. Puis, doucement, l'urgence de la situation prend le dessus, Françoise dont le nez rouge n'a plus que partiellement à voir avec l'alcool demande inquiète.

« Tu veux aller où ? »

Aller où ?

Josiane n'a plus du tout envie de continuer la soirée.

La douloureuse révélation qu'elle a faite malgré elle à son amie l'a mortifiée. Pire que ça, maintenant que le froid l'a réveillée, le remord d'avoir révélé cet aspect de sa vie la révolte, même s'il n'est que partiellement vrai.

En vingt et un ans, elle n'a jamais levé le moindre centimètre carré du voile noir de sa jeunesse, et par moment il lui semblait même avoir réussi à tout oublier.

Josiane s'en veut terriblement de sa faiblesse.

« Me coucher. N'oublies pas que j'ai des responsabilités bientôt, mon image, tu comprends ?... »

Françoise n'insiste pas, elle aussi a trop bu et prendre sa voiture dans cet état n'est pas véritablement ce qu'elle a fait de plus responsable

dernièrement.

« Monte, je te dépose.

— Je vais marcher, ça me fera du bien et puis je ne suis plus très loin. »

Françoise insiste, mais c'est peine perdue.

Elle n'est pas née celle qui fera changer Josiane d'avis quand elle s'arc-boute. Grosse bise chargée d'amitié et Madame Muller emmène d'un bon pas promener sa contrariété grandissante.

Elle n'a pas attendu que Françoise monte en voiture pour partir, Josiane a senti l'impérieux besoin de solitude pour calmer sa colère.

Domage qu'il n'y ait personne dans les rues à cette heure-là. La voir se déplacer en ruminant sa contrariété a quelque chose du lâcher de taureau dans les rues d'une ville du Sud-Ouest.

C'est tout juste si le courroux qui l'habite ne lui fait pas souffler sa rage par les naseaux.

L'alcool a attisé sa colère et probablement aussi faussé son estimation de la distance qui la sépare de chez elle. Maintenant qu'elle s'est mise en route, elle s'en rend compte, elle en a au bas mot pour trois quarts d'heure à rentrer et une bonne partie de la ville à traverser.

Comme si une âme charitable lui avait rappelé son impérieux besoin de souffrance rédemptrice, Josiane accélère encore le pas et halète maintenant franchement. Il n'y a plus de place pour le froid autour d'elle, plus de nuit non plus. Les relents nauséabonds de ses peines lui remontent jusqu'aux narines et la chargent un peu plus de rage à chaque foulée.

L'enfilade des rues de Noisy s'enchaîne sans réelle conscience, elle s'est enfermée dans sa colère et bouillonne malgré le froid qui fige tout autour d'elle.

Elle n'entend pas la musique du bistrot qu'elle dépasse comme une locomotive en pleine montagne.

Elle n'entend pas non plus les deux chiens qui lui jappent sur les talons un peu plus loin.

Ce qui la tire de la brume rouge qui l'abrite, c'est la douleur de la morsure.

Un des deux chiens lui a attrapé la cheville et tente une seconde fois de la mordre alors que l'autre quadrupède lui tourne autour.

Il n'aura que le temps d'essayer.

Le volumineux sac à main de Josiane, qu'elle tient façon batte de baseball, vient de percuter le corniaud en pleine tête, et le bruit de l'impact a couvert un sinistre craquement. Une fois le canidé retombé sur le dos deux mètres plus loin, un terrible hurlement remplit la rue piétonne. La mâchoire inférieure à l'équerre, la bête n'a pas demandé son reste.

Josiane, toujours haletante, s'étourdit de l'afflux d'adrénaline qui a envahi sa raison, la douleur qui élance dans sa jambe reste diffuse, mais malgré tout perceptible. Elle regarde l'animal détalé, la masse d'armes prête pour repousser un assaut qui ne viendra pas.

« Qu'est-ce que t'as fait à mon chien sale pute ? »

Malgré l'abrutissement de la surprise, elle a parfaitement compris l'insulte et assimile instantanément l'air agressif du type qui vient d'émerger du tas de carton tout proche. La fureur qu'elle a réussi à canaliser un instant sur le fauve vient de changer de cible.

« Tu vas... »

Pas le temps de finir sa phrase.

L'homme s'est mis à portée de sac à main.

L'énorme « Klouk » qui le fauche en pleine tête lui projette le visage en arrière, mais garde un instant le corps en équilibre précaire.

Pas longtemps toutefois.

Le terrible swing de Josiane le percute en pleine tempe et cette fois-ci le projette tête la première contre une façade toute proche. Le combat n'a pas duré plus d'une dizaine de secondes. Josiane, toujours le souffle court, soulève son sac éventré par le formidable impact. Un instant perdue par l'enchaînement des événements, Madame Muller renoue petit à petit avec la réalité.

Du tas de carton d'où est sorti son agresseur, un râle se fait entendre. La voix est éraillée et pâteuse, mais le ton agressif ne fait pas de doute.

« Mais bordel ! c'est quoi cette merde ! »

La lumière qui s'allume au premier étage, et qui accompagne l'insulte du rez-de-chaussée, lui a suffisamment rendu conscience pour qu'elle ne reste pas à attendre la suite des événements. La menace qui fuse derrière elle ne la concerne déjà plus, elle a tourné les talons.

« Je vous préviens, je vais appeler les flics ! »

Le surréalisme de la bagarre a rendu les détails indistincts et ses raisons trop floues pour qu'elles impriment sa mémoire. Josiane grogne toute seule, enlisée dans sa colère. Là où n'importe qui d'autre serait en état de choc, chez Madame Muller ça ne se passe pas comme ça. La rage qu'a engendrée l'altercation n'a fait qu'attiser la honte de ses révélations.

La porte de son appartement contre laquelle elle s'adosse un instant n'apporte rien à sa sérénité. C'est maintenant la souillure de la morsure qui la rabaisse un peu plus et souligne la faiblesse qui la révulse.

La douleur du gant de crin sur la plaie de la cheville ramène enfin un semblant de conscience. La lésion n'a pas beaucoup saigné, mais le bleu qui en délimite le tour est suffisamment large pour être douloureux.

Sa blessure, c'est un aveu de faiblesse qui ne fait que rajouter à sa contrariété.

Pas question pour Madame Muller de confesser la moindre défaillance. Elle est celle dont on a besoin, certainement pas celle qu'on assiste. Impossible.

Le jet de la douche n'a fait que rougir la morsure. Quant au gant rugueux qu'elle manie avec une rare violence il lui entame la peau pour sa plus grande joie. Les petits bouts de derme qui roulent en courts boudins blanchâtres sous son vigoureux récurage lui tirent des râles ou se mélangent la joie du réconfort et la douleur de sa faiblesse.

L'étrange satisfaction qu'elle a trouvée dans le traitement radical de sa blessure l'a rassurée, calmée aussi. Son corps, rougi par le jet brûlant de la douche, a fini par se détendre allongé sur le lit.

Un instant Josiane garde les yeux ouverts sur de vagues souvenirs qu'une houle de tristesse finit par emporter avec la fatigue.

La nuit sera courte, mais la rédemption salvatrice.

## Chapitre 12

« Bonjour la compagnie. »

Françoise est à peine en retard, mais suffisamment toutefois pour que tout le monde se retourne sur son entrée. Le maquillage n'a pas fait de miracle.

Elle qui met un point d'honneur à s'installer la première dans la salle de réunion, ce matin c'est raté. Josiane, elle, est la première, maquillée et coiffée comme pour la parade.

Rapide tour de table et survol des problèmes du jour. En moins d'un quart d'heure la réunion est terminée et la journée lancée.

« Bien rentrée ?

— Ça m'a fait du bien de marcher avant de me coucher, et toi ?

— Bien rentrée, mais mal dormi, on a un peu bu non ?

— Si peu... »

Josiane ne s'est pas étalée, ce matin c'est fini la rigolade. Avec cette douleur à la cheville ça ne va pas être facile au guichet toute la journée.

Pourtant le problème n'est pas venu des chaussures comme elle s'y attendait, c'est d'ailleurs plus une gêne qu'une douleur.

Rapidement elle comprend qu'elle a fait une erreur en mettant des chaussettes, la blessure qui suinte colle au nylon et la tiraille à chaque foulée. Rien d'irritant pour le moment, mais la journée n'est pas finie.

C'est à partir de midi que le frottement commence à véritablement la déranger.

Prétextant un besoin pressant, Madame Muller s'est quand même absentée quelques instants. Debout dans les W.C. elle retire ses socquettes et nettoie le semblant de croûte qui commence à se former en séchant tant bien que mal.

Malgré toutes ses précautions, le pantalon protecteur de regard et annihilateur de questions a interpellé, mais personne n'a fait la moindre réflexion. Quand on a le profil de Josiane, la moindre remarque vestimentaire peut être assimilée à une moquerie.

À une heure, la pause repas s'est faite, comme toujours quand elle culpabilise, d'une traite et sans relève. Pas question de laisser supposer la moindre faiblesse.

Pourtant aujourd'hui elle s'assoit volontiers quelques instants.

Mais non, ce serait renier sa douleur, la refuser.

D'ailleurs ça ne lui viendrait pas à l'idée de refuser de souffrir, au contraire.

Alors, pour montrer l'exemple à sa jambe endolorie, Josiane la met à contribution.

Au moindre moment de repos, elle se déhanche du côté de la gêne pour bien se prouver que rien ne l'atteint.

Cette volonté de ne rien céder face à la douleur la rend plus forte, elle ne la sent plus, ou alors si peu.

Elle n'a pas traîné ce soir, Madame Pellegrin, à quinze heures elle a prétexté un rendez-vous extérieur pour rentrer chez elle. Avant de partir elle passe saluer son amie qui distribue sourires et plaisanteries à tout le monde sans que rien de ce qui la tourmente ne transpire.

« Je ne sais pas comment tu fais, mais moi je suis claquée. Si on me demande tu diras que je suis en rendez-vous extérieur, OK ? »

Clin d'œil complice et libérateur de bonne conscience, Josiane entérine la fuite de Françoise. Elle fera la permanence jusqu'à la fermeture, ça lui fait même du bien cette obligation de dernière minute, comme si sa contrariété devenait source de plaisir.

Il fait nuit lorsque Madame la directrice adjointe ferme derrière elle.

Bien qu'elle refuse de l'admettre, sa journée l'a épuisée. À part le café au réveil et un paquet de chips à midi, elle n'a rien mangé. Il vaudrait mieux qu'Abdel soit ouvert ce soir, sinon elle risque de tomber inanimée sur le trottoir. La foulée qui rythme sa progression n'a pas perdu en énergie malgré le handicap qui pourrait la ralentir. Le pas est vigoureux et le talon attaque toujours aussi fort le sol dans un bruit mat qui sonne grave.

« Voyez-vous ça, Madame Muller en pantalon ! »

Elle sourit devant la remarque que seul Abdel a osé faire.

Sa gentillesse naturelle lui permet d'aborder l'aspect vestimentaire de Josiane sans le moindre sous-entendu. Elle l'a trop souvent taquiné sur son

éternelle tunique du pays pour envisager une rebuffade qui de toute façon ne lui traverse même pas l'esprit.

« Tu peux rire autant que tu veux, mais surtout que ça ne ralentisse pas le sandwich, je suis morte de faim. »

Encore une fois elle a accepté le tabouret qu'on lui présente à chacune de ses venues, et probablement par solidarité avec le sandwich, elle ne refusera pas la pâtisserie qu'on lui tend, c'est une tuerie. La corne de gazelle a disparu en une bouchée, ou à peine plus. Elle hésite un instant puis finalement, après un coup d'œil sur l'état d'avancement du sandwich, en accepte une autre à la grande joie du patron.

« À la bonne heure, ça me fait bien plaisir. Tu aimes ? »

Pas simple de répondre avec une corne de gazelle dans la bouche, mais d'après la tête qu'elle fait, effectivement il semble bien que ça lui plaise. Le sandwich encore chaud qu'on lui tend a déclenché une telle quantité de salive qu'elle semble mâcher par anticipation.

Ils se sont tous arrêtés pour admirer le spectacle.

Madame la sous-directrice du Pôle emploi de Noisy fait des bouchées de Kebab de la taille d'un godet de pelle mécanique. Malgré l'attention particulière qu'ils portent à son bonheur culinaire, et aux tailles hors-norme des portions qui font son casse-croûte, il n'a pas duré trois minutes.

« Tant que je te verrai avec cet appétit-là, je serai content », jubile Abdel.

Le rapport à la nourriture a toujours rassuré les hommes ; si le manque est synonyme de défaillance, l'excès est lié à une bonne santé évidente. Peu importe ces considérations pour Josiane, la faim qui la taraudait il y a un instant vient de se taire, du moins jusqu'à ce qu'elle soit chez elle. Pour l'heure, elle vient de parer au plus pressé. Maintenant, direction la permanence des Restos fraternels.

Un thé à la menthe brûlant et une petite blague à tous, puis Josiane salue.

Normalement les lumières qui illuminent les rues sur son trajet ne la concernent pas.

Les dix minutes de marche qui la séparent des Restos sont une parenthèse divine dans sa journée. Le ventre plein et la bouche encore agacée par les épices du plantureux casse-croûte ont su la détendre.

Le pas s'est même ralenti un instant.

Il ne lui en faudrait pas beaucoup plus pour qu'elle s'arrête et prenne le temps de regarder les vitrines qui éclairent les enfants éblouis. Les animations de Noël n'ont jamais trouvé de place chez elle depuis qu'elle est seule et maintenant que sa peine est à fleur de peau, il ne manquerait pas grand-chose pour qu'une larme trouve son chemin jusqu'à son sourire.

Un instant déroutée par le bien-être de son ventre enfin rassasié, elle marque un temps devant les souvenirs qui reviennent et baisse la tête, accablée. Lentement d'abord, puis plus vite, Madame Muller reprend son chemin au plus loin des vitrines et fuit les lumières de joie que tout le monde recherche.

Ils sont une bonne cinquantaine devant la permanence des Restos quand elle arrive.

Bien que l'adresse attire de plus en plus de monde, c'est rare d'en voir autant à discuter dehors, surtout avec le froid qu'il fait.

Visiblement la raison qui les a tous regroupés sur le trottoir n'est pas en adéquation avec les fêtes toutes proches.

« Viens Josiane, j'ai quelque chose à te dire. »

Cyril a l'air grave du militaire qui vient de sonner la retraite.

D'une main passée sous le bras de Josiane il l'entraîne jusqu'à leur petit bureau. L'intimité du réduit sera plus à même de recueillir la triste confidence.

« C'est Cécile et Jean, on les a retrouvés morts chez eux... »

La violence de la nouvelle la laisse K.O. un instant. Le visage blême, Josiane pose une main sur le dossier de la chaise et finit par s'y asseoir.

Ils n'ont rien dit de plus, elle est groggy par la nouvelle que son esprit a occulté le temps d'un week-end.

Juste ce qu'il faut à Cyril pour lui verser un verre d'alcool qu'elle boit machinalement.

Le whisky la brûle, mais la conscience reste incertaine, c'est à peine si elle se rend compte de ce qu'elle boit.

« C'est quelqu'un de la mairie qui est venu nous prévenir. Les enfants des voisins sont entrés dans l'appartement hier soir. Cécile devait descendre pour donner un cours de Français au petit, mais comme elle ne

venait pas il est monté voir. La porte était ouverte, pas d'effraction et pas de violence d'après la police. Il paraît qu'il y aura quand même une autopsie... »

Il parle tout seul Cyril, il a toujours aimé parler.

Josiane n'est plus là, elle se remémore les derniers instants avec le couple, l'accueil qu'ils lui ont fait lors de sa visite dimanche dernier, leur gentillesse... Mais, plus diffus, une gêne honteuse s'immisce dans son souvenir. La violence des images qui se superposent la mure dans un K.O. glacé.

C'est d'ailleurs ce même silence qui finit par la ramener au présent.

À côté d'elle, Cyril a posé une main chaleureuse sur son épaule, il la console du regard. C'est du moins l'impression qu'il lui donne à travers les larmes.

« Il paraît qu'ils étaient tous les deux allongés sur le lit. Ils sont partis ensemble d'après la police, je pense que c'est ce qu'ils souhaitaient, tu ne crois pas ? »

Encore une fois elle ne peut rien exprimer, la douleur qu'elle emprisonne lui noue les muscles et limite sa réflexion au minimum. L'évidence qu'elle a refusée a construit dans son esprit un album de photos interdites qu'elle n'ose regarder. Quelques souvenirs passent, entremêlés les uns aux autres, puis tout s'arrête et disparaît sur le visage grimaçant de Cécile.

L'image a tout du film d'horreur.

Josiane s'enfonce un peu plus profondément dans la prise de conscience de ses actes et la douleur du souvenir gagne en intensité.

Péniblement elle revient à la réalité secouée par Cyril qui s'inquiète.

« Josiane, ça va ? »

Les hoquets de pleurs qui la secouent ne s'arrêtent plus. Le visage bouffi par le chagrin et l'effroi de ce qu'elle devine, elle regarde sans le reconnaître le visage de son adjoint qui la fixe.

« Tiens. »

Si le verre de whisky qu'il lui met dans la main a tout de la panacée pour l'ancien adjudant, pour Josiane ça n'est rien d'autre que quelque chose à boire.

La quantité d'alcool qu'elle ingurgite la fait réagir cette fois, les couleurs reviennent et la légère toux qui la prend semble lui redonner la vue.

« On sait quand ils sont morts ? »

— Non, la police doit faire une autopsie... »

Elle n'a rien rajouté. Pendant un long moment elle est restée enfermée sur elle-même, perdue dans ses réflexions. Cyril qui l'a laissée un instant est allé rassurer les autres, expliquer le chagrin, la peine. « Il faut la laisser se remettre tranquillement, digérer la nouvelle. »

La solitude du petit bureau n'a fait que rendre le silence encore plus lourd. Lorsqu'elle sort enfin, les discussions s'arrêtent et les visages se tournent.

Le mutisme de tous semble l'accuser d'un acte où elle serait fautive, de quelque chose qu'elle ne peut avouer. Ce qui n'est pour eux qu'un chagrin commun n'est rien d'autre aux yeux de Josiane que le regard accusateur d'un tribunal.

Elle ne supporte plus l'attention des autres, ça la rend malade.

Ces regards qui la déshabillent et la fragilisent davantage lui soulèvent le cœur. Elle n'a que le temps de se tourner pour se vider l'estomac devant tout le monde, le spasme la congestionne encore et la plie en deux.

Le soutien qui s'amasse autour d'elle et la honte de son haut-le-cœur ne font que rajouter à son malaise. D'une main elle fait signe à tout le monde de se tenir à distance, mais c'est mal connaître la miséricorde dont ils sont capables.

Chacun s'empresse, un mouchoir en papier, un chiffon, un verre d'eau et même un verre de whisky enfoncent le clou de sa souffrance ; leur aide la rend malade, mais ils ne le voient pas.

Toute cette douleur est presque belle. Elle rassure ceux qui la contemplent, mais elle fragilise Josiane qui se tient le ventre entre deux crampes. Les larmes qui lui brouillent la vue n'ont plus rien à voir avec la tristesse de la nouvelle, la rage prend doucement le dessus, sa colère gonfle pour affronter leur compassion. Plus question de supporter ces visages confits de gentillesse et de bonnes intentions. Ils la détruisent.

Fuir, quitter ces flots de bienveillance et de commisération qui vont la perdre.

Josiane lâche le mur sur lequel elle prenait appui et dans un même élan bouscule ceux qui se trouvent devant elle. Rien ne la freine, rien ne l'arrête plus, elle s'est mise en route et n'entend plus ceux qui l'interpellent.

Dans un geste rageur, elle efface du revers de la manche les restes de vomis qui souillent sa joue puis chasse les larmes qui l'aveuglent, de ses pouces repliés.

Cyril a bien essayé de la suivre un instant, on ne laisse pas quelqu'un seul avec un chagrin pareil, mais la condition physique de l'ancien adjudant ne peut rivaliser avec l'énergie de Josiane. Un dernier appel pour la retenir et le voilà qui renonce. Les cent mètres de marche forcée ont eu raison de sa sensibilité.

Josiane s'en veut de sa faiblesse, d'être fragile. Elle en veut au monde aussi pour l'attention et la gentillesse qu'on lui porte.

La triste nouvelle du décès de Cécile et Jean est loin, déjà effacée. Non, la seule chose qui lui reste présente à l'esprit maintenant, c'est l'insupportable gentillesse du monde qui l'entoure.

Cette horrible attention dont elle est l'objet.

## Chapitre 13

Encore une fois elle n'a pas été consciente de son retour.

Elle reprend simplement contact avec la réalité quand elle s'adosse enfin à la porte de son appartement qui claque derrière elle.

La pression s'échappe dans un soupir qu'elle ne contrôle pas.

Josiane a bien remarqué l'état lamentable de son sac à main ce matin, mais l'état de fatigue dans lequel elle s'est trouvée au réveil n'a rien fait pour lui éclaircir la mémoire. C'est lorsqu'elle accroche le remplaçant au portemanteau qu'elle se souvient de la déchirure de l'ancien.

Envahi par une incroyable confusion, l'esprit de Josiane ne dévoile que partiellement les images qu'elle recherche. Le bruit du sac éventré qui se répand par terre, mais rien de certain. Une image de choc aussi, la tête d'une inconnue propulsée par l'énorme impact chevauche celles plus confuses de Cécile, d'une vieille femme dans un cimetière, et se fige sur le regard de son père qui la détaille halluciné.

Les douleurs se suivent et s'accumulent...

La confusion subite qui a anesthésié sa réflexion l'a poussée jusqu'au fauteuil où elle s'échoue à la façon d'une épave poussée par le ressac.

Bref retour au quotidien de son havre de paix lorsque Marie-Jo vient chercher sa dose de caresses. La chatte ronronne, toute au plaisir des gratouilles annoncées.

Sans prendre conscience de son geste, probablement trop souvent répété depuis le fauteuil, Josiane allume la télé.

Elle n'aurait pas dû, la première image la projette de nouveau dans l'horreur.

Monsieur le commissaire répond à un journaliste.

Si le lieu ne rappelle rien à première vue à Madame Muller, le policier est le même qui s'occupait du meurtre dans le cimetière. La douleur d'un autre souvenir qu'elle rejette l'électrise et le temps se fige.

Sur les genoux de sa maîtresse, la chatte tente une fugue, les caresses ne lui conviennent plus, mais pas question de s'échapper dans un moment

pareil.

Madame Muller a besoin de compagnie, aussi distante soit-elle.

« C'est la plainte d'un résident qui nous a alertés. Nous nous sommes déplacés pour un tapage nocturne, le décès n'a été constaté qu'à notre arrivée.

— Est-ce que vous avez arrêté un suspect monsieur le commissaire ?

— Nos services sont actuellement en train d'interroger les différents témoins et nous avons bon espoir de donner rapidement une suite positive à cette enquête.

— Il paraît qu'un homme aurait tabassé à mort le SDF avant de prendre la fuite, pouvez-vous confirmer cette version ?

— Impossible de confirmer quoi que ce soit à ce stade de l'enquête. Nous ne négligeons aucune piste, mais vous devez bien savoir qu'à cette heure-là de la nuit les témoins ne courent pas les rues. »

Décidément la chatte est désagréable ce soir. Josiane, perdue dans le reportage, n'a qu'une vague conscience des griffures que l'animal est en train de lui infliger sur le bras. Les miaulements ne l'atteignent plus, elle est tout entière à l'interview.

« Monsieur le commissaire, encore une question s'il vous plaît. L'affaire de la vieille dame frappée à mort dans un cimetière de l'arrondissement n'a toujours pas avancé, pensez-vous qu'il puisse s'agir de la même personne, ou d'un groupe d'extrémistes ?

— Encore une fois je vous répète que nous suivons plusieurs pistes, mais celle des extrémistes n'est pas à l'ordre du jour. Aucune revendication n'a été formulée, aucun signe d'appartenance à une idéologie religieuse ou politique n'a été trouvé.

— C'est pourtant la deuxième mort violente dans le quartier en moins d'une semaine, pas de liens entre les deux meurtres, vous êtes sur ? »

La douleur des souvenirs de Josiane la fige dans une horreur glacée qui l'hypnotise. Les morts s'amoncellent, et la confusion la mine. De sa main libre elle caresse machinalement Marie-Jo qui semble bien s'être définitivement calmée.

« Monsieur le commissaire, quels sont les résultats de l'autopsie concernant le couple de retraités retrouvés morts à leur domicile ?

— Nous n'avons toujours pas de résultat, mais à première vue il n'y a aucune corrélation entre ces quatre morts si c'est ce que vous sous-entendez. »

Tout s'est pétrifié autour d'elle, elle existe à peine.

Puis, péniblement, comme au ralenti, Josiane fait le rapprochement entre les images de la télé et celle plus floue que sa mémoire a bien voulu restituer. Mais, même si son faible état de conscience a permis un instant de faire le lien, la douleur du souvenir l'a aussitôt effacé.

C'est une drôle d'impression qui la ramène à son quotidien, une impression de froid dérangeant.

Ça ne vient pourtant pas d'elle.

Prise d'une effroyable angoisse, Josiane lève les mains du corps dans l'attente d'une fuite dont la chatte est bien incapable, la mort l'en empêche.

Deux larmes d'effrois roulent jusqu'à sa bouche entrouverte qu'un spasme nerveux agite. Une main tremblante renoue le contact avec le corps immobile.

À la recherche d'un signe qu'elle n'ose comprendre, Josiane passe en revue le pelage de l'animal. C'est lorsque la main passe sur le dos du félin qu'elle comprend. Les saillies qu'ont faites les os en cassant sous la pression de ses terribles caresses finissent de la renseigner sur la mort de Marie-Jo.

Il n'a pas fallu plus d'une seconde pour que l'atroce découverte ne lui fasse plus peur, elle vient de découvrir l'état de son bras. De profondes griffures ont labouré l'avant-bras de Madame Muller et le sang qui s'en est échappé a même formé une croûte sur le pelage qu'elle n'ose plus toucher.

Révuée par la souillure des plaies, Josiane grimace de dégoût.

À l'instar de la blessure sur sa cheville, ou des nausées aux Restos fraternels, c'est encore une fois un aveu de faiblesse, une terrible défaillance de sa force morale et physique qui se révèle.

La chatte qu'elle a si longtemps protégée et nourrie a rompu l'intégrité de son corps. Comme le chien de la nuit dernière, comme la petite vieille dans le cimetière, comme tous les autres...

Hors de question de pleurer l'animal, qu'elle repousse avec mépris sur le sol, ni aucun de ceux qui l'ont envahie et dont elle s'est débarrassés.

Spectacle bizarre que celui du corps rigidifié par la mort, jeté sans plus de façon dans la poubelle de la cuisine. Elle doit retrouver son intégrité, mais surtout ne plus faire confiance à ceux qu'elle a toujours aidés, et aimés ; le charme est définitivement rompu.

C'est de ses faiblesses que les blessures arrivent.

Comme un compteur électrique soumis à une tension trop puissante, Madame Muller a disjoncté.

## Chapitre 14

Si les plaies ont fini de saigner sous l'eau brûlante de la douche, les douleurs qu'elles ont engendrées ont été un supplice nécessaire à son bien-être. L'avant-bras a quasiment doublé de volume quand elle se réveille.

La douleur du corps a empiré, mais celle de l'âme va mieux, elle ne fera plus marche arrière désormais. La chatte qui l'a tellement déçue ne la blessera plus, ni elle ni personne d'autre.

C'est fini de se laisser aller !

Encore une fois Josiane n'a pas beaucoup dormi, mais le tonus que lui ont apporté ses bonnes résolutions suffira largement à en remonter à tous.

Elle a passé une bonne demi-heure à se bander l'avant-bras au réveil, les plaies n'ont pas l'air d'être infectées, mais Josiane les a tellement frottées qu'elles ont suinté toute la nuit.

Le bandage, qu'elle a volontairement serré pour ne rien oublier de ses faiblesses d'antan, a difficilement laissé passer la manche du chemisier ce matin. Mais c'est un mal nécessaire, plus question de se soumettre à une blessure, surtout celle d'une amie. D'une ex-amie.

« Trois croissants ?

— Et une grosse brioche, ce matin je mangerais un cheval. »

Sourire crispé de la boulangère qui ne comprend pas l'humour de Madame Muller. L'allusion au tiercé gagnant de son mari n'a pas soulevé le moindre zygomatique. Non seulement elle manque d'humour, mais aussi de ce qu'il faudrait pour le comprendre.

Étonnant comme les gens peuvent être bêtes quand on les regarde différemment.

Josiane est encore une fois la première arrivée. Serrure, alarme, cafetière et ordinateur. Malgré l'apparente répétition des gestes, ce matin n'est pas le même que les précédents, elle n'a rien oublié de ses décisions de la nuit.

Première victime, sa carte bleue.

Le site de vente en ligne n'est pas de ceux qu'elle utilise d'ordinaire. C'est en surfant d'un site à l'autre qu'elle l'a découvert, il y a quelques

mois déjà. Elle n'y était plus retournée, gênée par la particularité des produits mis en vente. Même ce matin elle ne va pas n'importe où dans le catalogue.

Inconsciemment, elle a caché dans sa mémoire une gamme d'articles qui semble mieux à même de lui convenir aujourd'hui. Le choix est vaste et bien tentant, mais si certains lui plaisent déjà, elle doit d'abord se renseigner sur la discrétion des envois.

Ça ne serait pas compris qu'elle se fasse livrer un large bracelet de cuir noir clouté au travail.

Le site propose un grand nombre d'ustensiles dévolus à la souffrance, dont certains sont totalement déplacés.

Maintenant elle sait ce qu'il lui faut pour ne plus jamais oublier que la douleur vient de ceux qu'on aide.

À sept heures trente c'est Françoise qui passe la tête par la porte du bureau de Josiane. Elle est pressée, et ne prend pas le temps de s'arrêter.

« Fais-toi remplacer aujourd'hui, on file au siège pour signer ta promotion et préparer l'inauguration de ton nouveau royaume. J'ai eu le message hier soir, mais j'ai complètement oublié de te prévenir. On part dans une demi-heure. »

Typique de Madame Pellegrin, la précipitation du dernier moment. Jamais le temps de prendre le temps, impulsive pour tout, le travail, les sentiments, une tornade qui ne s'arrête que lorsqu'elle dort. Josiane, sans se formaliser d'avantage, se penche sur son ordinateur qu'elle a quitté des yeux un instant et finit de confirmer sa commande, l'envoi sera rapide et discret, ils ont déjà répondu.

Le trajet en voiture, où le monologue de Françoise l'endort, a fini par l'apaiser.

Josiane a démarré sa journée avec de nouvelles résolutions en tête et l'imprévu de sa réunion ne l'a pas contrariée. Contrairement à ce qu'elle aurait pu penser, la réception des allocataires commence à la déranger, tous ces gens qui ont baissé les bras et se contentent du minimum, la mettent mal à l'aise.

Elle a subitement l'impression d'avancer seule, de tirer vers l'avant ceux qui la freinent.

La petite réunion informelle de sa nomination, qui précède celle plus sérieuse de l'inauguration de la nouvelle annexe, la met en avant et réunit la crème du gratin du siège. Décidément, les honneurs ne seront jamais sa tasse de thé.

C'est un comble, Madame Muller préside une réunion pour laquelle elle n'a rien préparé et où il sera question du poste le plus en vue de l'année, le sien.

Il en faut plus pour la démonter, elle s'est levée tout sourire et a expliqué rapidement sa vision d'une organisation où l'information est comprise de tous et où le suivi des allocataires est plus personnalisé.

Tout le monde connaît ses convictions humanistes, mais pour une fois Josiane semble avoir mis de l'eau dans son champagne, elle a même fait un aparté inattendu sur les radiations et les fraudes qui ont bien failli trouver une approbation surprise parmi la nomenclature du ministère.

La réunion ne s'est arrêtée que le temps d'un plateau-repas à la cantine.

Ils se sont remis au travail en suivant, alternant dossiers comptables et liste du personnel. Josiane a insisté, et le mot est faible, pour s'entourer de ceux qu'elle estime le plus à même de correspondre à sa vision du travail. Il a aussi fallu qu'elle se fâche devant le manque de moyens mis à sa disposition, puis elle a finalement retrouvé son calme devant la réouverture du budget de fonctionnement.

Pas toujours facile de se faire comprendre, mais sa réputation aide beaucoup. Elle n'est pas commode, voire sans concession et quand elle se bloque c'est soit le clash soit une victoire. Aujourd'hui, ce serait plutôt les victoires qui s'enchaînent.

Comme quoi tout arrive quand on regarde la vie du bon côté.

o0o

L'après-midi l'a épuisée, mais la lancinante douleur de son avant-bras lui a apporté le soutien nécessaire à sa victoire. Il est seize heures quand ils lèvent la séance. La journée a été tendue, mais malgré tout positive, ce qui reste une chose rare. Encore un passage à la permanence pour relever les messages et elle aura gagné la douche brûlante que son corps réclame.

Françoise n'a pas traîné sur le retour, elle essaye de sauver son couple et trouve le temps chaque jour de faire un peu de cuisine, du rangement, de se rendre indispensable en quelque sorte. Mais la situation n'a pas évolué d'après elle et le départ de son mari reste d'actualité.

Les problèmes de son amie la laissent froide, Josiane ne se sent plus concernée par ses lamentations, c'est tout juste si elle l'écoute. Malgré l'affection qu'elle lui porte, elle se découvre aujourd'hui une vision réaliste des turpitudes de son amie.

Françoise a elle-même décidé de ses excès et n'a pas l'air de comprendre que son mari s'en soit lassé. Elle s'imagine pouvoir le récupérer à coup de petits plats et d'une présence restée trop longtemps défaillante.

D'après Françoise, si son mari est encore là c'est à cause des enfants, il veut qu'ils se fassent doucement à l'idée de la séparation parentale. Madame Pellegrin enrage qu'ils ne lui fassent aucun reproche, d'ailleurs ce qui lui a fait le plus de mal c'est qu'ils ont unanimement décidé d'aller habiter avec leur père. Un comble d'après elle.

Pourtant si quelqu'un est bien placé pour savoir le fin mot de ce petit drame, c'est Josiane. Elle a couvert une grande quantité des frasques de sa collègue et aujourd'hui elle s'en voudrait presque. Elle en voudrait même silencieusement à son amie de l'avoir entraînée dans ses débauches.

Le goût amer qui remonte dans la bouche de Josiane a quelque chose d'une défiance toute nouvelle qu'elle porte à l'encontre de ceux qui trébuchent et elle sent venir une nausée devant les jérémiades continues de sa voisine.

La bise en double file devant le bureau pour y déposer en coup de vent une Josiane qui soupire d'aise une fois libérée.

Madame Muller, contrairement à sa directrice, n'a pas fini sa journée, la conscience professionnelle dont elle a toujours fait preuve l'empêche de rentrer chez elle sans s'assurer de la bonne marche de son travail.

Le bâtiment est désert à cette heure, à deux petites semaines de Noël personne ne traîne, c'est une période où l'on n'est bien qu'en famille, pour ceux qui en ont une.

Effectivement Josiane a bien fait de passer, sa boîte mail déborde et les post-it collés sur son écran attestent d'un grand nombre de messages téléphoniques. Alors comme elle sait si bien le faire, elle jongle. D'une main elle pioche les numéros à rappeler et de l'autre elle ouvre ses courriels.

Le même numéro de téléphone revient plusieurs fois et l'absence de détails complémentaires sur le petit papier n'empêche pas un visage de

graduellement s'y associer dans l'esprit de Josiane.

La femme qui lui revient en mémoire est passée chaque jour depuis lundi et depuis lundi c'est Josiane qui s'en est occupée. Une sinistre histoire de résiliation sur fond de violence conjugale dont elle se serait bien passée.

La main sur le téléphone elle s'arrête un instant, si elle l'appelle elle en a pour une demi-heure à la calmer et à lui répéter que son dossier n'a pas encore été régularisé, mais quand on s'appelle Josiane Muller on ne se refait pas.

Le calme de la voix qui lui répond ne correspond pas à celle de la personne qu'elle a aidée ces derniers jours. Il y a quelque chose de désespéré qui ferait presque peur, dans le ton de la voix. Comme si la femme qui lui répondait s'effaçait doucement, elle ne semble même pas se reconnaître lorsque Josiane l'interroge.

« Restez chez vous, j'arrive ! »

C'est sorti tout seul...

Elle se ficherait des claques d'avoir dit ça.

Son incontournable besoin de porter secours aux autres a repris le dessus un instant, un instant de trop. Les résolutions qu'elle s'était engagée à tenir viennent encore une fois de s'envoler devant l'appel de détresse. Ça n'arrangera pas la colère qu'elle sent déjà monter. Comment a-t-elle pu être assez bête pour dire ça ?

Avant de partir, il lui reste un dernier clic à faire pour apprendre enfin une bonne nouvelle, la commande de ce matin a été validée et déjà postée, avec un peu de chance elle l'aura dans vingt-quatre heures.

Elle a bien failli se tromper en sortant de Pôle emploi, c'est l'habitude sans doute, ou la faim qui l'a égarée un instant. « Cité myosotis », quel nom pour une barre HLM !

La nuit est déjà bien là et la température à peine à zéro fait tomber une neige fondue qui a vidé les rues de ses piétons, ou presque, il n'est pas dix-neuf heures après tout.

Escalier C. Sixième étage sans ascenseur, évidemment.

Encore une bonne raison de s'en vouloir. En fait de LUI en vouloir à elle, après tout c'est elle qui l'oblige à une visite aussi tard. Deuxième étage. C'est encore elle qui est venue râler lundi à cause d'un formulaire

qu'elle n'avait pas rempli. Troisième, et ça sent le chou. C'est encore elle qui est retournée hystérique à l'accueil mardi matin. Quatrième, un roquet aboie derrière une porte. C'est toujours elle qui est venue en larmes hier. Cinquième et de la musique africaine fait vibrer une porte. Et c'est elle encore une fois qui l'a harcelée toute la journée avec ses messages.

Sixième, enfin.

Le souffle est court et la colère gronde, elle est montée en puissance au fur et à mesure des étages. Personne ne répond au coup de sonnette, mais la porte n'est pas fermée.

« Il y a quelqu'un ? »

Josiane pousse doucement le battant et passe la tête dans le vestibule.

« Il y a quelqu'un ? »

Il semble bien que oui pourtant, mais rien de précis, une sorte de frottement, un gargouillis tout au plus. Alors Madame Muller s'enhardit et passe la porte, mais pas besoin d'aller très loin pour comprendre. Par contre, heureusement que c'est elle qui découvre la scène, d'autres n'auraient pas pu.

Une jambe dépasse de la porte du salon et ne manque pas d'attirer le regard de Josiane qui se rapproche. Au premier plan le corps d'un homme allongé sur la moquette, dont la tête repose sur une auréole de sang coagulé.

À peine le temps d'enregistrer la scène qu'un ordre tout proche lui fait lever la tête.

« Restez où vous êtes, ne bougez pas ! »

L'horreur de la vision vient d'anéantir Josiane. La femme qui la menace est en équilibre sur un tabouret et est visiblement en train de finir de se passer une corde au tour du cou.

Josiane pâlit devant l'horreur de la scène.

L'atrocité du spectacle l'agresse et la fait même reculer de quelques pas.

Sous le choc de la découverte, elle a perdu pied, elle semble battre en retraite un instant. Puis, comme une réaction allergique, sa faiblesse lui fait honte, l'humilie aussi.

Il n'en faut pas plus à Josiane pour que la colère contre-attaque. Le visage, visiblement si inquiet quelques instants plus tôt, a radicalement

changé en l'espace d'une seconde. La femme en équilibre précaire a dû le remarquer, elle bafouille quelques mots incompréhensibles devant la peur que Madame Muller lui renvoie, puis menace devant son approche.

« Ne bougez pas, c'est à cause de lui tout ça, restez où vous êtes, je vais le faire, je vous préviens, je vais le faire ! »

Josiane n'a rien entendu bien sûr. Elle n'entend jamais rien quand elle est dans cet état.

Le courage qui jusqu'à présent semblait faire la force de l'équilibriste, à l'air de lui manquer à présent, elle fond en larmes. Les deux mains sur la corde qui ceinture son cou, elle se crispe sous les hoquets, ses pleurs naissants ressemblent à une prise de conscience *in extremis*.

Pas pour Josiane, plus question d'accepter ce chantage à la détresse, elle s'en veut déjà tellement d'être venue. Après s'être arrêtée un instant devant les pleurs, Madame Muller se rapproche, mauvaise, jusqu'à la femme qu'elle regarde dans les yeux, en équilibre sur son tabouret.

« Hé bien, allez-y, qu'est-ce que vous attendez ? Un peu de courage une fois dans votre vie ! »

On lui a pourtant laissé une chance d'assumer ses actes, de prendre enfin une décision d'adulte. Mais non, elle a encore une fois besoin qu'on lui montre. Hé bien, soit ! Josiane, elle, elle sait prendre les décisions qui s'imposent, alors quand c'est pour se débarrasser d'un de ces parasites pleurnichards qui essayent de lui faire du mal par tous les moyens, pas de problème.

La femme qui joue les équilibristes au milieu de son salon a compris ce qui se passait dans la tête de Madame Muller, c'est écrit sur son visage. La détermination de sa visiteuse lui fait peur et maintenant qu'elle pleure elle ne veut plus en finir, elle veut vivre. D'une main tendue elle implore, elle supplie, elle essaye même d'enlever la corde qui la menace, mais c'est trop tard, Josiane aussi a compris qu'elle risquait de définitivement reculer.

Le *penalty* qui propulse le tabouret dans la baie vitrée a fendu celle-ci tant le contact a été rude. La femme qui désormais se balance n'a pas eu le temps du moindre cri ni du moindre mot, elle ne peut plus rien faire d'autre que gigoter, congestionnée.

Une main, restée coincée entre la corde et le cou, lui donne un air désarticulé et ralentit l'étouffement. Josiane s'inquiète, il ne manquerait plus que cette bonne à rien rate son coup, c'est le cas de le dire.

Après s'être écartée pour ne pas prendre un coup de pied, Josiane revient à la charge.

Elle ceinture la femme qui gargouille et contrairement à ce qu'on pourrait attendre devant un tel cas de figure, pèse de tout son poids sur le corps pour en accentuer l'étranglement.

La corde n'a pas cassé, mais la nuque s'est désarticulée sous l'imposante contrainte.

L'intervention s'est avérée judicieuse, elle a non seulement abrégé ses souffrances, mais par son geste Josiane vient définitivement de refuser de souffrir pour les autres.

Un léger râle, qu'elle devine plus qu'elle ne l'entend, attire son attention.

Derrière elle, le mort qu'elle avait occulté semble reprendre vie. D'ailleurs il n'est pas mort puisqu'il la regarde et tente même de lui parler. La main qui se détache du corps immobile a quelque chose d'accusateur qui ne plaît pas du tout à Madame Muller.

Encore un qui menace, qui cherche à faire du mal, et bien soit, aux grands maux les grands remèdes. D'un geste qui se voudrait négligé, Josiane ramasse le tabouret qu'elle a envoyé valdinguer et avec un « Han » de bûcheron le fracasse sur le crâne du blessé.

Tabouret un, boîte crânienne zéro.

Elle s'est même frotté les mains une fois débarrassées des pieds du tabouret disloqué, un peu comme si elle avait terminé une tâche ennuyeuse, « une bonne chose de faite » en quelque sorte. Ça l'étonne un instant, mais c'est pourtant l'évidence, s'être affranchie de ces deux poisons lui a rendu le sourire. Il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'elle sifflote une chanson guillerette en claquant la porte de l'appartement derrière elle.

Dans la cage d'escalier, elle n'a croisé qu'une ado maquillée comme un perroquet et habillée avec ses plumes, la jeunesse a toujours eu le chic pour lui rester inaccessible.

Pas de passage chez Abdel ce soir, c'est trop tard, non, ce soir elle va se prendre une pizza et une grande bière pour arroser toutes ces bonnes résolutions, et puis tiens, s'il en reste encore à cette heure-là, elle se prendra quelques éclairs au chocolat à la boulangerie.

Madame Muller n'a jamais fait les choses à moitié.

## Chapitre 15

La soirée serait parfaite si les chats étaient là.

Ça fait quelques jours qu'elle ne les a pas vus alors qu'elle leur a pourtant donné à manger tous les soirs. Elle a d'ailleurs même posé une part de pizza sur chacun des petits tas de croquettes qui débordent de leurs gamelles.

Les chats ne sont pas réputés pour leur attachement, elle ne se formalise pas, ils reviendront.

Josiane n'a même pas répondu aux messages qui doivent remplir sa boîte vocale, de toute façon elle sait déjà ce qu'ils disent, ou plutôt ce qu'ils demandent.

Comme si elle avait l'habitude d'aller mal...

La nuit l'a reposée et la soirée qu'elle a passée a profondément rechargé les accus vidés pendant l'éprouvante réunion d'hier. Ce matin, à l'arrêt de bus, elle pense à son dernier jour à l'accueil, elle est bien consciente qu'à la réception les allocataires ne lui procurent plus le plaisir qu'elle en tirait jusque-là.

Le monde qui l'entoure lui pèse de plus en plus, l'envahit.

Par contre, ce week-end, ce sera aide à domicile. Là on y rencontre des gens agréables, toujours contents d'avoir du monde qui leur rend visite.

Étrangement, on ne vient que rarement rendre visite à ceux qui ne peuvent plus se déplacer. C'est pourquoi l'accueil qu'ils réservent à leurs rares visiteurs est des plus agréables.

Josiane et quelques autres ont pris l'habitude une fois par mois d'aller faire un peu de ménage, quelques courses ou tout simplement de tenir compagnie une heure ou deux. C'est un moment de joie profonde qu'elle aborde avec toujours autant de plaisir.

« Alors Madame la directrice, bien dormi ? »

Françoise a passé la tête par la porte du bureau entrouverte et surprend Josiane qui d'un clic descend sa page internet dans la barre d'outils. Si les

sous-vêtements osés trouvaient un écho positif chez son amie, il est peu probable que ce site-ci lui corresponde...

« Très ! Quelques courbatures à la langue, mais ça faisait longtemps que je n'avais pas léché autant de bottes dans la même journée. »

Allusion évidente à leur dernière réunion.

« Tu vas t'y habituer, tu as fait du café ? »

Évidemment qu'elle a fait du café, c'est devenu irréfléchi à la longue. Un peu comme son travail à l'accueil, et même si elle en fait toujours plus que ce qu'on est en droit d'attendre, elle a nettement baissé la cadence, son minimum syndical en quelque sorte.

C'est le facteur qui lui a apporté sa seule véritable joie de la journée. Un paquet discret qu'elle s'est empressée d'aller déposer dans son bureau où il a attendu la pause de midi pour révéler son contenu.

Elle en saliverait presque si elle ne venait pas de terminer un plantureux sandwich. Le large bracelet de cuir noir est plus grand que ce qu'elle imaginait, mais ce serait plutôt une bonne surprise. La surface extérieure reste douce malgré les pointes effilées qui revêtent l'intérieur.

Madame Muller résiste péniblement à l'envie de l'essayer, c'est un peu son cadeau de Noël. Plus que quelques heures à attendre, le vendredi personne ne traîne et Josiane dispose des bureaux plus tôt que d'habitude.

Effectivement, il est à peine seize heures cinq lorsque les bureaux sont désertés.

Josiane s'est assise religieusement et prend son temps pour retrousser la manche que son bandage a légèrement gonflée. C'est la blessure qui la souille qu'elle veut effacer avec son cadeau.

L'eau oxygénée, qu'elle s'applique avec précaution, réhabilite le membre endommagé et fait place nette à son nouveau jouet.

C'est au moment de serrer les sangles que le plaisir de la douleur se fait ressentir. Elle y va par petit coup, cran par cran. Chaque fois qu'une étape est franchie, une rangée d'aiguillons s'enfonce, et c'est un peu plus de bien-être qui s'installe.

Les quatre lanières qui assurent une fermeture homogène le long du bracelet resteront à moitié, au moins pour ce soir. La douleur des petites pointes qui se sont plantées dans sa peau est bien assez intense comme ça. Elle admire son bras gainé de noir dans la lumière du bureau, elle s'amuse

à se faire souffrir en prenant des objets, en déplaçant une chaise, elle se sent vivante.

Elle existe puisqu'elle a mal.

o0o

C'est Abdel qui sert ce soir, il a repris le travail pour quelques jours et remplace un employé parti en vacances. À chaque fois qu'il est aux fourneaux c'est la bousculade des grands soirs devant son snack, il harangue la foule et fait rire les badauds. Josiane, qui se fait discrète dans la file d'attente, l'observe un instant et rigole du spectacle, mais juste un instant.

Dans la promiscuité de la queue, un coude vient lui heurter l'avant-bras.

Saisissante douleur qui lui arrache un léger cri, mais la réveille aussi. La décharge qui élance dans son bras a ramené en mémoire ses résolutions et son refus de se laisser attendrir, de devenir trop faible.

Le jeune homme qui a réussi malgré lui à faire grincer Madame Muller s'est excusé, et remercie quand elle lui laisse sa place dans la file.

En marchant tête baissée, mains dans les poches, elle repense à sa blessure, au bien qu'elle lui a fait. Encore une fois la douleur lui a permis de ne pas se laisser attendrir, de fuir devant ce bonheur à la petite semaine.

Abdel est bien gentil, mais justement c'est là que ça blesse.

o0o

« Allez me chercher Le Talek ! »

Ce n'est pourtant pas le mauvais bougre le commissaire Sylvestre, toujours près de ses hommes, il est probablement le plus paternaliste des commissaires de France. Mais il faut admettre que depuis une semaine il est sur des braises.

Il aime bien sa tranquillité lui, il est de la vieille école, de celle qui prend le temps de comprendre, de celle qui se servait de son cerveau et pas de fichiers informatisés.

Pourtant il se voyait bien finir sa carrière en roue libre dans la ville où il est né. Mais avec la soufflante que vient de lui passer le préfet il risque plutôt de finir à Saint Pierre et Miquelon.

Lui, il aurait préféré des voitures incendiées, vider un squat ou pourquoi pas une attaque de fourgon, mais là ça change tout. Il n'en a pas fait

souvent des enquêtes sur des meurtres, alors une demi-douzaine et en si peu de temps...

« Vous m'avez appelé commissaire ?

— Ça fait une heure, allez me chercher votre équipe, réunion dans mon bureau. »

Autant le commissaire est grand et bien en chair, autant Le Talek est petit et sec.

Le premier a la démarche du légionnaire un quatorze juillet sur les Champs-Élysées, cent vingt kilos obligeant, alors que l'autre, ça serait plutôt du style à se déplacer comme une musaraigne, de petits pas répétés et rapides qui donnent l'impression qu'il est en train de fouiner partout.

C'est d'ailleurs assez son comportement à l'inspecteur principal Le Talek. Il aime bien comprendre, il recoupe, il vérifie, alors que son patron, lui, il fonctionnerait plutôt à l'instinct, au flair.

À part le résultat de la police scientifique qui vient d'arriver, les progrès de l'enquête sont quasi nuls. Lui, il lui faut du temps pour que sa méthode fonctionne, alors il est dans ses petits souliers l'inspecteur principal. Le temps, c'est justement de ça qu'ils manquent le plus : le préfet veut des résultats d'ici la semaine prochaine.

Monsieur le commissaire est resté debout et enfonce les mains dans ses poches en signe de profonde contrariété. Si le personnel du commissariat de Noisy est généralement détendu, ce matin c'est loin d'être le cas. Ils ont tous compris qu'il valait mieux éviter de se faire remarquer.

Ce n'est pas souvent qu'on voit le patron remonté comme ça.

« Le Talek, un résumé du rapport du médecin légiste pour tout le monde s'il te plaît. »

L'interpellé se lève et prend les feuilles sur le bureau du commissaire puis résume ce qu'il sait déjà puisque c'est lui qui a ouvert l'enveloppe à la première heure ce matin.

« Les traces ADN, trouvées sur les objets répandus sur le trottoir, révèlent que leur détentrice est une femme et c'est la seule véritable surprise. Le coup mortel a été porté de droite à gauche par un objet lourd et particulièrement violemment. On suppose que c'est un sac puisque le labo a trouvé des particules de tissu dans la plaie du mort et sur les débris de dents encore accrochées à sa bouche. »

Le silence qui suit laisse juste le temps à Le Talek de se rasseoir avant que le commissaire ne reprenne la parole.

« J'ai demandé au labo de recouper les ADN retrouvés sur la petite vieille étouffée et celle-là, ils viennent de m'appeler, et c'est positif. On cherche la même personne. »

Une main s'est levée et attire les regards sur son propriétaire.

« Un tueur en série commissaire ?

— Je m'attendais à une connerie comme ça, vous regardez trop la télé. La petite vieille étouffée chez elle sans aucune trace de lutte, et le SDF assommé en pleine nuit par une femme seule, ça ressemble à un tueur en série d'après vous ? Je vais vous dire comment je la sens l'affaire. L'assassin connaissait la petite vieille et vu la différence des heures de la mort entre elle et son mari, je penserai même qu'elle est venue au chevet du mourant. Il y a quelque chose de familial dans cette réunion. Côté SDF, vu le casier judiciaire du bonhomme et l'état dans lequel on a retrouvé son chien, j'imaginerai volontiers un coup de sac à main pour se défendre. Mais d'après la force du coup, ça doit être une championne de catch ou un truc comme ça. Oui, Le Talek, je vous écoute ?

— Et la petite vieille dans le cimetière, ça pourrait être la même personne, non, le choc lui avait pratiquement éclaté le dessus du crâne. »

Ça lui fait plaisir au commissaire de voir que c'est son inspecteur principal qui fait le lien, lui l'a fait depuis hier.

« Il semble bien, mais dans ce cas-là pas de traces ADN, donc impossible d'affirmer quoi que ce soit. L'histoire du meurtre sur la tombe aussi ça a quelque chose de familial, mais je n'y crois pas. Si c'était une vengeance familiale il y aurait de l'argent derrière, un héritage ou quelque chose du genre, mais là rien, pas d'héritage ni d'assurance vie, juste un fils mort dans un accident de moto et une mère assassinée sur sa tombe en la nettoyant... »

Sans marquer le moindre changement dans son attitude, monsieur le commissaire s'interrompt et sort son portable de la poche de sa veste. Il s'est contenté d'un « Oui » rapide et se limite à de vagues grognements pour inciter son interlocuteur à poursuivre.

« Et où ? »

Un coup d'œil sur Le Talek lui permet de se sentir un instant en phase avec quelqu'un qui devrait le comprendre. Puis l'instant d'après, le

claquement de l'appareil marque la fin du monologue téléphonique.

« Le Talek, vous prenez un homme et vous allez Cité des Myosotis, on vient de retrouver deux cadavres, la fête continue. Le labo est déjà prévenu. Les autres, je veux qu'on épluche complètement les relations des victimes. Leurs familles, leurs voisins, les amis, les ennemis, tous ceux qui les ont approchés au cours de leur vie, faites-moi aussi un bilan financier de chacune des victimes. Je veux tout connaître d'eux dans les moindres détails. S'il vous faut du monde, vous le demandez, c'est votre seule occupation jusqu'à nouvel ordre. Au boulot. »

## Chapitre 16

Josiane est rentrée directement, elle ne se sent pas l'envie d'aller aux Restos ce soir, d'ailleurs elle la sent de moins en moins bien, sa réunion quotidienne de désespérés. Ils ne sont pas à proprement parler responsables de leur abandon, mais elle ne les supporte plus. Elle n'a plus envie d'éponger le malheur des autres, et ce soir, alors que son bras la rappelle à l'ordre, encore moins.

Les chats ne sont toujours pas rentrés et les croquettes qu'elle continue d'entasser machinalement recouvrent maintenant complètement les petites écuelles de ses animaux de compagnie. Les deux parts de pizza qu'elle leur a laissées hier se sont même racornies et ne dépassent plus que partiellement des petits monticules.

D'ailleurs, l'odeur qui se dégage de la cuisine s'en ressent.

Josiane n'a plus vraiment conscience de son quotidien. Elle se détache du monde comme une affiche sous l'effet du vent.

C'est encore une fois la salle de bain qui va lui servir de sanctuaire.

Elle s'enferme, malgré sa solitude, et même le petit vasistas qui est pourtant censé libérer l'espace du trop-plein de buée, reste clos le temps de ses ablutions. Josiane s'est assise sur le bord de la baignoire, nue, ou presque.

Elle n'a gardé que le bracelet qui la torture, comme un trophée mérité dont elle aurait le plus grand mal à se séparer. On devine que la douleur doit être saisissante, aux grimaces qu'elle fait lorsqu'elle se décide enfin à détendre les lanières de cuir. L'obligation de resserrer la lanière pour défaire la boucle de métal lui crispe les mâchoires et motive un peu plus son plaisir.

Les plaies qu'ont faites les griffures sont gonflées et semblent tout de suite sales à côté des petites entailles bien nettes laissées par les pointes de métal dans sa peau.

Les clous, rangés en lignes parallèles, ont fait un véritable quadrillage sur son avant-bras qu'elle regarde, souriante. Les petites gouttes de sang qui bullent sur les blessures fraîchement libérées de leurs pointes meurtrières, rajoutent à la beauté du spectacle.

Seules les trois estafilades qui sont à l'origine de la douleur, viennent perturber l'harmonie des plaies, elles font une tache qui gêne, qui salit, un mauvais souvenir au milieu d'un joli rêve.

Plus vieilles de trois jours, elles sont aussi nettement moins jolies à regarder. Si l'infection n'est pas déclarée, elle ne doit pas être loin vu la couleur que ces plaies prennent.

Un instant Josiane hésite et regarde son autre bras vierge de toute déchirure. C'est là qu'il faudra le mettre demain, l'espace est net et devrait laisser une blessure plus belle, plus propre.

oOo

Le samedi matin à Noisy-le-Grand, il y a le cérémonial du marché, aujourd'hui c'est courses et cuisine. Les deux couples de personnes âgées que Madame Muller doit visiter comptent sur elle.

Alors elle s'équipe et se fait fort pour ne plus succomber à la faiblesse des autres. Le large bracelet de cuir qu'elle a nettoyé avant d'aller se coucher a trouvé avec délectation une nouvelle place sur son autre bras. La joie qu'elle a tirée du moment où les petites pointes de fer ont pénétré ses chairs a ancré simultanément dans son esprit un repère qui l'a rassurée.

Elle sera forte.

Le cabas dans la main, Josiane serait presque joyeuse ce matin. C'est un moment agréable, le marché. Les odeurs, les couleurs, et aussi, malheureusement, les gens.

Difficile de ne pas s'arrêter à chaque fois qu'on la salue, quasiment à chaque stand on prend de ses nouvelles. La répétition du « Bonjourcommentallezvous » où toute réponse reste évasive, l'envahit et semble encore une fois révéler le peu d'intérêt qu'on lui porte sincèrement. Les autres la saoulent et la rendent méfiante. C'est peut-être d'ailleurs pour ça qu'elle a eu du mal à finir sa semaine à l'accueil, les sollicitations de tous la poussent dans ses retranchements, l'acculent contre un mur ou elle s'arc-boute. Inconsciemment, peut-être, elle sait qu'elle ne les supportera plus longtemps.

Pourtant le sourire est toujours là et camoufle uniformément des sentiments que personne ne devine.

Le cabas n'a pas mis longtemps à se remplir, une heure tout au plus. Une heure quand même à serrer les dents pour ne pas être désagréable

avec ceux qui lui sourient, mielleux, toujours prêt à une gentillesse de convention.

Étrange cette journée où tout le monde l'énerve, elle avait pourtant si bien commencé.

Josiane, qu'une accalmie laisse pensive, médite un instant sur son changement d'attitude, sur sa nouvelle intolérance.

Mais pas longtemps...

Comme si quelqu'un la surveillait et souhaitait la rappeler à l'ordre, une bousculade la replonge dans une douloureuse réalité. Le sac de provisions qui vient de lui heurter le bras a réveillé la douleur bienfaisante et salvatrice de ses blessures. « Pas de mal » bien sûr « ce n'est rien », et pourtant le sang qui lui tape dans la tête est bien le signe d'une vraie douleur.

Si le bandage a remplacé le bracelet du côté gauche, le droit quant à lui vient d'étreindre la joie de souffrir.

« Bonjour Madame Muller. »

Pas simple de garder le sourire, d'autant qu'à cet instant-là elle n'en a franchement pas envie. Celle qui l'apostrophe et la prend par le bras pour une bise amicale n'est autre que Françoise.

Elle aussi est adepte du marché, et malheureusement pour Josiane, adepte aussi des accolades et autres attouchements permanents pour attirer l'attention. La main qui l'a prise par le bras lui a là aussi injecté une décharge de douleur. Deux fois de suite c'est bien suffisant pour se rappeler le besoin de distance qu'elle s'impose.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

— On fait le marché en famille ce matin, j'ai réussi à emmener tout le monde pour une promenade en ville. »

Le murmure qu'elle glisse à l'oreille de Josiane pendant la bise est souligné d'une pression de la main sur le bras, encore une fois. Devant l'afflux de douleur qui l'assaille depuis quelques secondes les mâchoires se crispent et les molaires grincent.

« On a refait l'amour cette nuit... »

Effectivement, la nouvelle est de taille, le couple à deux doigts de la séparation semble renouer un lien qui enchante son amie, mais blesse un

peu plus l'avant-bras de Josiane.

Derrière, comme tenu à distance, Alain, son mari, et leur dernière qu'elle salue de son plus beau sourire. Le couple a l'air bien, vu d'ici, mais si Françoise ne lui lâche pas le bras rapidement, c'est elle qui va finir par se sentir mal.

— Et toi, tu n'as pas l'air bien, qu'est-ce que tu as ?

— Une petite grippe, j'allais justement chez le pharmacien, je vous laisse en famille, on se voit lundi ?

— Oui, bien sûr, tu n'inaugures tes nouveaux bureaux que dans une semaine, n'oublies pas que tu es encore à ma botte jusqu'à Noël. »

Petit sourire complice et bise à la famille, Josiane s'est pratiquement enfuie devant son envahissante amie.

Ses petites histoires minables l'irritent, elles flétrissent un peu plus l'image que Josiane se fait du couple et de la famille. Elle regrette tellement de s'être ouverte, un soir de cafard, le partage du secret a cassé quelque chose dont Françoise n'a pas la moindre idée, perdue dans sa médiocrité.

o0o

Les deux cabas ne sont pas lourds, mais les trottoirs sont encombrés. Le samedi matin c'est jour d'affluence dans le vieux Noisy. Josiane embraye et slalome entre piétons, cyclistes et crottes de chien qui parsèment le pavé, façon acné juvénile.

Les meurtrissures infligées malgré elle par son amie lui élancent dans tout le corps. C'est un véritable chemin de croix qu'elle subit et l'idée même du Christ et de sa couronne d'épines lui procure un soutien inattendu auquel elle se raccroche dans la bagarre qu'elle se livre.

À plusieurs reprises Josiane s'est fait bousculer. Les chocs l'éblouissent et la douleur lui couvre la peau de chair de poule. La crispation de ses mâchoires est même douloureuse à la longue, mais elle retient le plus petit râle. Avoir mal ne lui fait pas peur, elle le souhaite même, mais l'admettre est impensable, pas question de se plaindre, elle a choisi sa douleur et ne la quittera plus.

Le petit pavillon jumelé a des airs de cabane abandonnée.

La rue a été refaite dans sa première moitié, et l'ampleur du travail qui reste à faire semble avoir découragé les ouvriers qui ont cessé toutes

rénovations sans raison apparente. Les machines se sont arrêtées à quelques mètres de sa destination finale et ont disparu, comme découragées par l'ampleur de la tâche qu'il reste pourtant à faire dans la rue.

Même le petit portillon, que Josiane est obligée de lever pour le faire pivoter, a des airs de désolation. La rouille et la charnière manquante sont le reflet de l'abandon du quartier par ceux qui ont été relogés. Ce qui n'est pas le cas du couple à qui elle rend visite.

Lui est un petit monsieur toujours voûté et désormais immobile de quatre-vingt-quatre ans. Si Marcel ne peut plus bouger, et passe le reste de ce qu'on pourrait appeler sa vie, dans un fauteuil de cuir marron, sa femme qu'une arthrite immobilise, limite ses déplacements au strict minimum.

Ils partagent leurs journées entre une télévision hypnotique pour lui et de rares déplacements pour elle. La déformation des articulations d'Élisabeth rend chacun de ses mouvements pénible et contracte son visage d'une grimace devenue quasi permanente.

Aussi, lorsque Josiane arrive avec de quoi faire « LE » repas cuisiné de la semaine, elle apporte la vie, la jeunesse et le bonheur des nouvelles de la rue qu'ils n'ont plus.

« Bonjour tout le monde ! »

L'odeur d'ammoniac que la vieille urine a répandue jusque dans l'entrée pique le nez et stoppe net Madame Muller à peine la porte franchie.

Pourtant elle s'y attendait, la dernière fois, comme toutes les autres d'ailleurs, c'était pareil. La plus grande partie du temps passé en leur présence s'est limitée à nettoyer la flaque sous le fauteuil en cuir et faire le plus gros d'un nettoyage plus que nécessaire.

Cette fois-ci Josiane ne s'est pas laissée prendre, malgré le froid elle ouvre en grand les deux fenêtres du salon. Même si ça fait râler Élisabeth, cette fois-ci c'est insupportable, il faudra qu'ils fassent avec. Sans même essayer de convaincre la vieille dame, Madame Muller retourne dans la cuisine où l'odeur est plus supportable et met en route sa poule au pot, elle la compartimentera en plusieurs boîtes plastiques une fois la cuisson terminée, pour permettre quelques repas au long de la semaine.

Ça n'est pas elle qui est venue le week-end dernier, mais le travail a été bien fait. Les volontaires passent à tour de rôle et certaines ont plus de convictions que d'autres, il y en a qui refusent simplement certaines

adresses, le travail à y faire est trop ingrat et pour certains traumatisant. Pas une fois Josiane n'a baissé les bras, mais cette fois-ci l'odeur de la maison lui a levé le cœur et si elle s'est réfugiée dans la cuisine c'est aussi pour se rapprocher de l'évier.

Le cœur au bord des lèvres, Josiane s'est mise à la cuisine. Elle est seule comme toujours, il y a bien longtemps qu'Élisabeth ne se lève plus pour l'aider et lui faire la conversation, encore plus pour Marcel qui semble être de plus en plus absent. D'ailleurs c'est bien simple, elle le soupçonne de ne plus aller se coucher dans son lit. Aujourd'hui il n'a même pas fait semblant de répondre au bonjour de Josiane. Elle y repense et s'en inquiète un instant, mais l'odeur qui fait le siège du salon ne l'aide pas à y retourner de sitôt, il faut attendre que l'air frais ait rendu l'endroit accessible.

Pas besoin de compagnie pour faire sa poule au pot, elle sait où se trouvent tous les ustensiles de cuisine, et elle met en route le bouillon. Elle apporte tout à chaque fois, jusqu'au sel et au laurier qu'elle n'est pas sûre de retrouver d'un passage sur l'autre. Même s'il ne fait pas de doute que le plat sera apprécié par le couple, ça n'est pas dans sa nature de bâcler, de faire mal.

La bouteille de muscadet qui a contribué à faire son bouillon a fini pour moitié dans un grand verre qu'elle a vidé cul sec deux fois de suite. C'est le minimum pour se redonner le coup de fouet nécessaire à la suite. Le temps que la poule cuise, il va falloir se mettre au nettoyage.

« Alors Élisabeth, quelles nouvelles, vous avez regardé les informations ?

— Houlà, oui... »

Il faut parler fort, la vieille femme est à moitié sourde.

« Et alors, racontez-moi un peu, moi je la regarde jamais la télé chez moi.

— Que des atrocités, des morts partout, dites, vous allez me changer les piles de la télécommande hein ? Elle ne marche plus, et on ne peut plus changer de chaîne maintenant.

— Bien sûr que je vous changerai les piles et vous n'avez même pas vu le joli bouquet que je vous ai apporté, ça fait longtemps que vous n'avez pas vu de fleurs dans la maison, non ?

— Même dans le jardin, avec les travaux ils ont fait tellement de poussière que rien n'a poussé cet été. Mais vous savez, je ne sais pas si je

pourrai les arroser, je ne peux plus rien porter maintenant.

— Vous allez au moins porter les plats que je vous cuisine jusqu’au micro-ondes, vous vous souvenez comment il marche ? »

Bien sûr qu’elle s’en souvient, ça n’est pas la mémoire qui fait défaut, c’est les articulations.

« Je vous ai apporté les petits gâteaux que vous m’avez demandés pour Marcel. Je ne l’entends pas, il n’est pas devenu sourd au moins...

— Pensez-vous, il dort comme un bébé, d’ailleurs il ne fait plus que ça. »

La serpillière que Josiane passe par terre trace des marques entre les fauteuils.

Élisabeth a posé péniblement ses jambes sur le tabouret devant elle, mais Marcel n’a pas bougé, plongé dans un sommeil que rien ne semble pouvoir déranger.

Même quand le balai le bouscule, le visage reste fermé. Mais lorsque la deuxième fois elle le fait intentionnellement, le manque de réaction inquiète Josiane, le coup n’a pas été fort, mais aurait certainement réveillé n’importe qui.

Madame Muller se penche sur le vieil homme qui s’est enfoncé dans son fauteuil les yeux clos et d’une main incertaine vient remuer le bras du dormeur.

On peut dormir aussi profondément qu’on veut, on n’est jamais aussi froid que ça.

C’est le grand plongeon dans l’horreur pour Josiane, une énorme gifle d’émotion la déconnecte de la réalité. Les crampes d’estomac qu’elle a eu du mal à calmer un instant obtiennent finalement leur revanche.

Elle n’a eu que le temps de se détourner avant de vomir sur la petite table où repose quelques magazines poussiéreux.

Le corps et l’esprit se bousculent.

Ses tripes s’insurgent contre l’atrocité de la situation et son esprit s’efface devant l’horreur de la découverte. Le vieil homme incapable de communiquer s’est éteint à côté de sa femme sans que celle-ci s’en rende compte, ou l’accepte. Elle a même probablement refusé de valider la mort

de son époux et s'est contentée, inconsciente, d'attendre que quelqu'un d'autre le fasse à sa place.

Et ce quelqu'un, c'est Josiane, pas de chance...

Si la mort de Marcel semble, extérieurement du moins, laisser Élisabeth impassible, c'est loin d'être le cas pour Josiane. La soudaineté de la découverte l'a effrayée et l'association de l'odeur dans la maison avec l'état du corps l'a instantanément révoltée. Les crampes qui l'ont jetée à genou par terre sont douloureuses et les larmes d'horreur qui se sont tracé un chemin le long de ses joues rencontrent, à la commissure de ses lèvres, la bile qu'elle expulse douloureusement à chaque haut-le-cœur.

Seule l'atroce réalité semble avoir gardé une emprise sur l'esprit de Madame Muller qui n'arrive pas à se relever. Elle est à genoux aux pieds du mort et cette seule réalité l'empêche de revenir à une position plus humaine.

« Vous me changerez les piles, hein ? N'oubliez pas, vous me l'avez promis. »

L'hallucinante remarque perturbe un peu plus Josiane.

Elle tente tant bien que mal de reprendre le rythme d'une réalité qui n'a pourtant pas l'air de vouloir se laisser rattraper. Madame Muller tourne la tête vers la vieille dame et d'un coup d'œil semble jauger la fiabilité de son esprit. Elle a pourtant bien l'air consciente, le regard est clair, mais la raison ne l'est décidément plus.

« Il dort bien, vous ne trouvez pas ? On dirait un vrai bébé... »

Étrangement, la dégradation psychologique d'Élisabeth apporte suffisamment de courage à Josiane pour qu'elle puisse prendre appui sur la petite table et enfin retrouver une position plus adaptée. La douleur de son bras quand elle se redresse lui rappelle une réalité qui l'avait fuie quelques instants plus tôt.

La douleur n'est pas la seule d'ailleurs.

Un mince filet de sang sort de sa manche et coule le long de son petit doigt pour goutter sur le linoléum. Déboussolée par la découverte de son sang qui s'égoutte par terre, Josiane fait demi-tour et sans prendre garde à la vieille dame qui la suit du regard, se dirige vers la salle de bain.

Son sang qui coule, c'est encore une fois la preuve de sa faiblesse, de sa fragilité.

Elle a chancelé dans le petit couloir et titube maintenant en entrant dans la salle de bain. Le futoir de la petite pièce est innommable, mais Josiane s'en fout. Le robinet grippé toussote une eau trouble qui la freine dans son élan. Elle hésite à se rincer le visage devant la couleur du liquide, mais l'eau s'est éclaircie en se réchauffant et finalement permet au liquide de la ressourcer.

Madame Muller a retroussé la manche de son chemisier et devant l'évidence des blessures que cache son large bracelet de cuir, décide de l'enlever pour arrêter l'épanchement des plaies.

Elle a dû vraiment bien se cogner pour que les pointes aient autant entaillé la peau de son bras. Chacun des petits trous, si réguliers et nets ce matin, ont tous glissé d'un centimètre et laissent désormais un alignement de pointillés sanguinolent tout autour de son avant-bras. Les plaies ne font pas plus d'un centimètre, mais la multiplicité de celles-ci rend la quantité de sang qui s'écoule impressionnante.

Le lavabo en faïence, originellement blanc, puis noirâtre à cause du temps et de l'absence d'entretien, est maintenant devenu rouge puis rosé à l'endroit où l'eau évacue l'hémoglobine. L'eau chaude sur les plaies arrache malgré elle un râle qui ne fait que rajouter de l'exaspération à sa culpabilité.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? »

Josiane fait volte-face pour affronter Élisabeth qu'elle n'attendait pas.

La nappe de colère et de honte qu'a provoquée l'intempestive arrivée lui brouille la vue et l'empêche de discerner le visage de la vieille femme. Celle-ci a réussi à se déplacer jusqu'à la salle de bain et se tient debout dans l'encadrement de la porte qui ne ferme plus depuis longtemps déjà.

« Mais qu'est-ce que c'est ? »

Le fusible qui protégeait encore la conscience de Madame Muller vient de lâcher, elle ne supporte plus de se dévoiler ainsi, de révéler sa faiblesse à qui que ce soit. La douleur de son bras vient de se transformer en rage incontrôlable, en une furieuse envie de se débarrasser de celle qui l'humilie.

Il n'a pas fallu plus d'une seconde pour que la vieille dame centralise toute la colère de Josiane. D'ailleurs celle-ci n'a même pas pris conscience de ses deux terribles mains autour du cou d'Élisabeth. Sa répulsion à dévoiler ses faiblesses efface toutes références normales à ce qui l'entoure.

Impossible d'accepter qu'un être aussi faible puisse autant l'humilier.

La force qu'elle a mise dans l'étranglement d'Élisabeth a tellement contracté ses muscles, que toutes les petites plaies qui commençaient à se refermer sous l'action de l'eau chaude viennent de se rouvrir abondamment.

Sans même prendre garde au corps sans vie de la vieille dame qui pend lamentablement entre ses mains, Josiane contemple un instant le sang qui ruisselle de son avant-bras.

Elle n'a pas non plus conscience du corps qui s'écroule quand elle ouvre enfin les mains.

La maison où elle venait si facilement il y a encore quelques jours l'écœure maintenant au plus haut point. La mort du vieil homme, ainsi que l'odeur de charogne qui y règne, la révulse et efface de fait tout ce qui aurait pu entretenir sa mémoire.

Pour Madame Muller, Élisabeth n'a jamais existé, Marcel non plus d'ailleurs.

oOo

À peine le temps de ramasser ses cabas dans l'entrée et Josiane a repris sa marche forcée jusqu'au 237 de la rue François Mitterrand. Elle n'a gardé à l'esprit que le besoin de ses courses, un peu comme un fil rouge qui guiderait ses pas. Si elle a pensé aux provisions, elle a aussi oublié d'éteindre sous le bouillon de la poule et de ramasser son bracelet sur le bord du lavabo, et pour cause, la douleur qui lui enflamme le bras est suffisamment présente pour qu'elle n'envisage pas l'absence du douloureux bijou.

Sa tête tourne et la foulée semble vaciller un instant, mais le choc contre une voiture en stationnement la réveille et lui arrache un cri de douleur que la peur du regard des autres noie dans sa gorge.

Le choc n'a fait que la mortifier un peu plus, et entretenir la rage qui bouillonne.

Après l'incommensurable honte qu'elle a subie dans la salle de bain quelques instants plus tôt, la douleur du rugueux contact a su lui rappeler ses résolutions.

La première partie de sa marche a tout eu de la fuite, mais la deuxième a des airs de charge de troupeau colérique. Josiane rumine une rage que

l'humiliation consolide.

Si la rue François Mitterrand a la lâcheté de commencer par un léger dénivelé négatif, la partie piétonne qui la suit, et de surcroît la plus longue, débute elle par un faux plat et se termine par une côte que les enfants du quartier dévalent à l'aide de tout ce qui se déplace sur des roulettes.

Bien que la descente soit source de joie pour les gosses, c'est loin d'être le cas pour Madame Muller qui, elle, la remonte.

Elle n'a pourtant pas baissé la cadence, le pas est toujours aussi décidé, et même un peu plus encore. Il faut dire que la douleur de son bras a su attiser la rancœur qu'elle garde de sa première visite. Madame Muller ne s'est pas calmée, bien au contraire.

Crescendo, à l'unisson de son rythme cardiaque, Madame Muller monte dans les tours.

Le petit quart d'heure de marche a largement eu le temps de l'amener au paroxysme de sa rage.

Personne ne fait attention à cette silhouette qui ne lève même pas la tête pour s'excuser quand elle bouscule maladroitement un piéton. Le pas est trop rapide pour chercher un regard, et pour les rares qui ont eu le temps d'apercevoir un visage, il n'est pas de ceux qui facilitent le dialogue, loin de là.

Petit escalier en bois et palier, puis encore escalier et encore palier. Antoine et Amélie ont la malchance d'habiter au troisième étage. Jusqu'au deuxième, Madame Muller aurait peut-être encore pu se contrôler, mais là quelque chose vient de céder.

Sa conscience probablement.

## Chapitre 17

« Le Talek, rapport pour tout le monde ! »

Visiblement, monsieur le commissaire n'a pas passé le week-end de ses rêves.

La barbe a poussé dru et ne manque pas d'accompagner deux superbes cernes qui ne feraient certainement pas tache dans la dernière collection Rayban.

C'est ce qui peut arriver de pire au commissaire Sylvestre de travailler le week-end, la retraite se rapproche, mais reste encore dans le domaine du rêve diffus. Les deux sacro-saints derniers jours de la semaine sont la bouée de sauvetage qui lui permet de respirer entre deux vagues. Alors avoir passé tout son dimanche à suivre l'équipe scientifique ça lui a fichu le bourdon des grands jours.

Ça a commencé par un coup de fil quelques minutes avant qu'il ne sorte pour aller chercher religieusement ses croissants dominicaux, comme par hasard.

« Commissaire, c'est Blanchard, vous êtes chez vous ? J'ai du nouveau qui va pas vous plaire ?... »

— Bien joué Blanchard, vous avez bien fait de choisir la police. Si je décroche mon téléphone fixe, c'est pas sûr que je sois chez moi. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je préfère vous montrer, c'est plus parlant. Je peux être chez vous dans vingt minutes, ça vous va ?

— Vous avez pas de famille, c'est pas possible... C'est obligé de bosser le dimanche aux aurores ?

— Croyez-moi commissaire, vous ne le regretterez pas, et pour ma famille vous faites pas de mouron ça fait deux ans que ma femme est partie, alors la famille hein... »

Franchement ça ne l'enchanté pas le commissaire Sylvestre, le petit-déj du dimanche c'est quasi sacré, alors en tête à tête avec un collègue...

« Ok, je vous attends, vous savez où c'est ? »

— Oui oui, à tout de suite. »

Puis se ravisant *in extremis*, monsieur le commissaire s'arc-boute sur le combiné.

« Blanchard ! Blanchard !!

— Oui, monsieur le commissaire ?

— Je fais le café si vous apportez les croissants. »

Il a mis une heure et quart.

Plus que suffisant pour que l'accueil soit aussi froid que les viennoiseries. L'œil triste devant les croissants industriels, monsieur le commissaire ronchonne.

« Heureusement que j'ai de la bonne confiture, asseyez-vous, et racontez-moi vos malheurs.

— L'incendie dans le vieux Noisy, vous n'allez pas le croire, on a affaire à un meurtre, la femme. Le mari était déjà mort depuis un ou deux jours, difficile à dire avec les flammes. Elle, c'est sûr, les cervicales complètement broyées.

— Et vous venez me foutre mon dimanche en l'air pour ça ? Vous aviez personne pour vous faire du café ou quoi ?

— Attendez, c'est pas tout, on a retrouvé ça dans la salle de bain à côté de la victime. »

Le sachet transparent qu'il sort délicatement du sac en toile contient une masse sombre que le commissaire a du mal à identifier. Puis après avoir tourné le sachet sous la lumière de l'abat-jour tout proche, il se fige.

« Nom de dieu, c'est bien ce que je crois ?

— C'est bien ça, un truc de sado-maso, un bracelet pour se faire souffrir, pas avec des pointes en caoutchouc pour les bobos en mal de frisson, non, un vrai de vrai pour les malades du ciboulot. »

Monsieur le commissaire a posé son croissant encore vierge de toute confiture et examine l'objet de plus prêt à travers le sachet transparent.

« Merde, y a une vingtaine de pointes, vous savez combien elles mesurent ?

— Il y en a trente et elles mesurent un centimètre, un véritable appareil de torture. J'ai inspecté les membres des victimes, aucune trace, par

contre, et j'ai gagné un autre croissant, le sang c'est le même.

— Vous pouvez tous les bouffer si vous voulez, ils sont dégueulasses, mais si vous ne vous dépêchez pas de finir votre histoire, je vais vous faire avaler votre tasse de café en même temps ! Le même sang que qui ? »

Pas le temps de vérifier si c'est du lard ou du cochon, Blanchard opte pour la sécurité et termine son énigme.

« Que les autres meurtres de ces derniers jours, c'est la même personne qui a mis ce truc-là que celle qui tue depuis deux semaines ! »

Effectivement la nouvelle est de taille, on élimine une grande partie de la population avec cet objet. Pas encore de nom, mais le panel d'individus capables de porter ça vient de se réduire à quelque chose de plus raisonnable.

Le café tiède et les croissants pâteux sont relégués aux oubliettes en quelques secondes. La réunion de vendredi chez le préfet a été suffisamment explicite pour que le sujet devienne prioritaire, il y va du repos de ses dernières années de carrière.

Blanchard a remballé ses échantillons avec l'ordre de terminer un rapport complet avant demain. Quand à monsieur le commissaire il est reparti au bureau pour passer quelques coups de fil et mettre en place sa nouvelle stratégie de recherche.

Il va falloir chercher dans les hôpitaux psychiatriques, les clubs SM aussi et leurs magasins. Le travail ne va pas manquer, dans une semaine c'est Noël, après tout le monde débraye. Il faut trouver cette semaine ou ça risque bien de lui échapper.

Tout le monde a remis de l'ordre dans sa tenue quand il est entré, il faut dire que de mémoire de planton on n'a jamais vu le commissaire au boulot un dimanche.

Et rarement aussi mal luné.

À peine un bonjour à l'officier de permanence pour lui prendre une pièce qu'il glisse dans la machine à café et le calme de son bureau l'apaise enfin.

Mais pas longtemps.

L'inspecteur de permanence frappe à la porte et passe la tête sans attendre de réponse.

« Commissaire, je peux entrer une minute ?

— Si c'est rapide et concis, vous pouvez, sinon vous attendez lundi. »

S'estimant capable de respecter la consigne, l'inspecteur passe la porte, penaud.

« On a eu un double meurtre ce matin, deux vieux chez eux... »

Un instant le commissaire envisage une confusion avec les deux corps de la veille, mais non, il a bien parlé de deux meurtres.

« Je peux avoir des détails ou j'attends la presse de demain ?

— Oui, bien sûr, excusez-moi. Un couple de personnes âgées, chez eux le crâne défoncé. 237 impasse François Mitterrand. D'après les premières constatations, il ne manquerait rien au domicile. »

C'est à partir de là que le dimanche est véritablement devenu pénible.

Même si l'hypothèse du tueur en série l'a plutôt amusé il y a quelques jours, là, il n'y a plus rien de comique à l'horizon, ça risque même de devenir un des plus gros carnages de la criminalité urbaine depuis Landru.

Il a beau tourner les détails des derniers meurtres dans tous les sens, rien ne semble les relier les uns aux autres. À part peut-être la ville où ils ont eu lieu et le statut social des victimes.

Alors monsieur le commissaire ressort et va voir sur place. C'est important pour lui de visualiser, de sentir l'ambiance.

Pourtant cette fois-ci ça ne lui a rien apporté, à part peut-être pour prendre conscience de la violence des coups. Les deux têtes sont littéralement décalottées. C'est un tabouret en bois qui aurait fait ça d'après le médecin légiste, il a même précisé qu'« il », le tabouret, ne devait pas être seul.

Humour de légiste...

« Commissaire, ça fait pourtant vingt-six ans que je fais des autopsies, mais là c'est à se demander si ça n'est pas une machine qui aurait cogné, les coups ont été terriblement violents. Le premier corps était à côté de la porte d'entrée, et l'autre, sa femme, sur le tapis devant le canapé du salon. Elle a dû prendre le coup derrière la tête, ce qui l'a projetée par terre. Si vous voulez mon avis, le mari a ouvert à quelqu'un qu'ils connaissaient, un catcheur sans doute, mais plutôt un catcheur format Goldorak si vous voyez ce que je veux dire, je n'ai vraiment jamais vu un choc d'une telle

violence. Regardez-moi ces crânes, complètement décalottés, on dirait des œufs à la coque... »

Il est toujours aussi fâché le lundi matin, le commissaire Sylvestre, quand il appelle Le Talek. Très mauvais week-end, et très mauvaise nuit. La semaine qui commence ne devrait pas rester dans les souvenirs comme la plus agréable de sa carrière.

« Vous voulez que je vous apporte le café dans votre bureau ou quoi ? »

Ils ont tous senti que ce n'était pas le moment de plaisanter et les inspecteurs accélèrent le pas jusqu'au bureau du commissaire. Le silence en dit long sur l'orage qui se prépare.

« Ça fait deux semaines que je vous ai mis sur l'affaire des meurtres du SDF, de la vieille femme étouffée chez elle, de la pendue et de son mari, sans oublier la veuve au cimetière, et en deux semaines, rien. Vous avez passé votre temps à vous promener en ville sans aucun résultat. Vous n'êtes pas payés pour ça, nom de Dieu ! »

Encore une fois, c'est l'incontournable fanfaron de l'équipe qui prend, celui qui ne sait pas se taire.

« Mais patron, on n'a aucun indice, y a rien au fichier, on ne va pas faire un relevé d'ADN à tout Noisy quand même.

— Et pourquoi tu crois que tu es dans la police ? Si c'est pour la circulation, il suffit de demander, je signe la mutation tout de suite ! Tu pensais peut-être qu'on allait trouver le nom de l'assassin dans les pages jaunes ? On vient de passer, grâce à votre incompétence, de quatre à huit morts ce week-end. Pendant que tout le monde fait la sieste devant Stade 2, je suis obligé de faire votre boulot. Voilà des copies du rapport du médecin légiste. Pour ceux qui savent lire, à la page trois, à : *Cause probable des meurtres*, vous remarquerez qu'on insiste sur l'état dans lequel se trouvaient les vertèbres cervicales de la première victime, ainsi que la violence avec laquelle les deux dernières ont été assommées, ou plutôt massacrées. Boîte crânienne éclatée, je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça représente comme force. De plus, pendant que tout le monde faisait la sieste, j'ai fait des rapprochements qu'il va falloir vérifier tout de suite. Les sept dernières victimes, exception faite de la première dans le cimetière, font partie de la couche sociale la plus défavorisée du pays. Des petits vieux abandonnés ou presque, un SDF, un couple au RMI, que des pauvres. De là à envisager qu'on a un tueur en série qui cherche à nettoyer les trottoirs de Noisy, y a pas loin. De plus

l'assassin devait probablement les connaître puisqu'on n'a jamais trouvé de trace d'effraction aux domiciles des victimes. Alors vous allez commencer par me trouver tous les lieux où chacune des victimes avait des habitudes, Restos fraternels, œuvres sociales, Croix-Rouge, les soupes populaires, et jusqu'à Pôle emploi. Je veux connaître tous leurs déplacements du mois dernier, vous avez vingt-quatre heures pour m'apporter ça. Attention à ceux qui me bâclent le boulot, si l'inspecteur Felosi a des envies de circulation, je trouverai de la place pour ceux qui ne veulent pas le laisser seul ! »

## Chapitre 18

Elle a connu de meilleurs réveils, Josiane. Son corps tout entier la fait souffrir, sans avoir encore ouvert les yeux elle sait déjà que la journée sera pénible.

Elle doit rouler sur le côté pour pouvoir s'asseoir sans trop mettre à contribution un corps perclus de courbatures. Les pieds, un instant immobiles au-dessus de la moquette, semblent hésiter à prendre contact avec le sol.

Ça n'est pourtant pas de ce côté-là que la plus vive des meurtrissures se fera sentir.

Encore engourdie de sommeil, Josiane frotte le bras qui élance. La fulgurante douleur qui lui vrille le membre finit en un instant de la réveiller.

Elle a ouvert la bouche et les yeux en grand, et bien qu'aucun son n'en sorte, l'expression de son regard en dit long sur l'intensité qui la déchire.

Sans véritablement comprendre, elle regarde, un instant incrédule, le bras de sa chemise de nuit. Le doute, quant à l'origine de la douleur, s'efface en même temps qu'apparaissent les nouvelles couleurs du pyjama.

L'avant-bras gauche de Josiane est rouge sombre, les petites plaies purulentes qui garnissent le membre donnent toutes l'impression de bâiller sous l'inflammation de celui-ci. Le bras est chaud et bien que la fièvre l'engourdisse, la chaleur du membre est réelle.

Le bras droit n'a rien à envier à son pendant. S'il est moins gonflé pour cause de blessure récente, la couleur des plaies est à peine plus engageante. Une humeur blanchâtre semble avoir décollé les croûtes jusqu'à amalgamer le tissu du pyjama.

Elle a pourtant bien essayé de se lever dans un geste machinal, mais il en faudra plus ce matin. Josiane s'est laissée retomber sur le lit, le vertige a rendu la prestation périlleuse.

C'est encore une fois dans la force de son caractère qu'elle va trouver les ressources suffisantes. Elle a eu un mal de chien à parcourir les quelques mètres qui la séparent de la salle de bain.

Les dents serrées et le regard halluciné, elle sait que son salut passe par un grand volume d'eau brûlante.

Josiane a serré les dents à s'en casser l'émail, mais c'est aussi grâce à la douleur de l'eau sur les plaies qu'elle a véritablement repris conscience.

Les souffrances qu'elle s'inflige pendant le nettoyage de son corps ont su raviver sa volonté engourdie au réveil. Elle ne s'arrête de frotter que lorsque toutes les petites plaies saignent d'un beau rouge vif.

Purger son corps d'une humeur malsaine, c'est exactement ce qu'il lui fallait.

Madame Muller a déchiré de larges bandes de tissus pour s'en faire des bandages. Les deux bras en sang ça n'a pas été simple, mais il ne sera pas dit qu'un petit bobo aura raison de sa volonté.

La fièvre passera toute seule, maintenant que le corps a été remis à neuf ça n'est plus qu'une question de temps, c'est sûr.

o0o

Quatrième semaine de décembre, la température s'est ajustée aux faibles rayons de soleil qui traversent tant bien que mal la couche de nuage.

Les lumières de Noël apportent, dans la résidence qui se réveille, une tache de couleur impudique que personne d'autre qu'elle ne semble remarquer.

Encore une fois le même sourire mielleux de la boulangère.

Elle lui donne des envies de gifle ce matin, ça devient insupportable cette grimace racoleuse. Au moins les croissants sont bons, c'est déjà ça...

Josiane paye et s'en va, surtout ne pas rester et risquer une quelconque contrariété.

« Bonjour Madame Muller ! »

« Tiens, le chauffeur du bus, je l'avais oublié celui-là. Il est peut-être pas beau, mais au moins il est poli, c'est pas si fréquent... »

Les hochements de tête conventionnels permettent de garder une distance que les transports en commun raccourcissent, et les bonjours distants limitent de fait une promiscuité qui lui devient insupportable.

Enfin le calme du bureau, mais pour combien de temps ?

Le café qu'elle boit à petite gorgée n'a pas l'effet escompté, il a même ranimé le mal de tête qui s'était calmé depuis la douche.

Et puis c'est du jus de chaussette, ça fait longtemps qu'elle n'a pas fait un vrai café digne de ce nom. Toujours léger pour faire plaisir à la majorité, merde ! C'est pourtant bon un vrai café. Josiane s'est relevée et vide la cafetière dans l'évier de la salle de repos. Il ne sera pas dit qu'elle supportera tout le temps les caprices des autres, c'est elle qui le fait non ? Alors ce matin ce sera comme elle aime, quant aux autres, qu'ils aillent se faire foutre.

Elle s'est même rajouté du sucre.

Encore une fois elle réalise qu'elle le préfère plus sucré, encore un reste de culpabilité. Elle en serait presque à regretter de ne pas avoir de la crème fraîche à mettre dedans, c'est pourtant bon un cappuccino.

« Allo la Lune, ici la Terre... »

Josiane lève la tête, surprise par l'intrusion qui viole l'intimité de son bureau. Elle était tellement absorbée par l'écran de son ordinateur qu'elle n'a pas entendu l'intrus frapper à la porte avant d'entrer.

Le regard absent, elle dévisage sans vraiment réaliser celui qui la dérange.

« C'est toi qui as fait le café ce matin ?

— Comme tous les matins...

— Tu n'as pas fait semblant, c'est un truc à réveiller les morts que tu nous as fait là. »

Les réveiller, elle ne sait pas, mais effectivement il y a comme une envie de meurtre qui lui traverse l'esprit. En une fraction de seconde elle a fait le tour de la question et réalise l'égoïsme du petit monde qui l'entoure. Pas une seule fois elle n'a entendu « Merci » de qui que ce soit pour le café quotidien, ou alors peut-être au début, mais pas longtemps.

« Il suffit d'en refaire, tu sais quand même où est le café ? »

Si l'intérieur bouillonne, l'extérieur est tout sourire, seuls ceux qui la connaissent bien remarqueraient un petit quelque chose dans le regard, mais encore faudrait-il qu'ils y fassent attention.

Elle a replongé la tête derrière l'écran de son ordinateur et a instantanément ignoré son interlocuteur.

Demain elle prendra de la crème, c'est décidé.

oOo

C'est incroyable ce qu'on fait maintenant pour apprendre à souffrir, tout lui fait envie, et chaque pointe de métal ou lanière de cuir semble réclamer sa présence.

Les rougeurs de ses bras, calmées un instant au sortir de la douche, lui rappellent une réalité dont elle se délecte. Malgré les désagréments qu'elles procurent au moindre de ses gestes, les multiples plaies de ses bras la confortent dans ses choix, la rassurent dans ses plaisirs.

La douleur est bien réelle, pas moyen de faire semblant.

Si elle s'attarde sur Internet, ça n'a désormais plus rien à voir avec ses recherches du mois dernier. Le cuir et l'acier ont supplanté la dentelle et les froufrous. Josiane s'achète de la graisse pour entretenir les lanières de cuir, des catalogues pour apprendre et commande sans compter.

Le plaisir commence en montant l'escalier, paraît-il, pour Josiane c'est en surfant sur le net.

« Tu manges avec nous ce midi ? »

« Ce midi ? » Il est 11h30. La matinée est passée sans qu'elle s'en rende compte, cinq heures à « faire les magasins » ça absorbe.

« Allez-y sans moi, un dossier à finir en urgence. »

Françoise a passé la tête par la porte entrouverte et fronce les sourcils.

« Mais tu ne t'arrêtes jamais, c'est pas possible, avec la tête que tu as, tu devrais souffler de temps en temps. Tu n'es pas malade au moins ?

— Tu m'as déjà vue malade ? Non, c'est juste que je finalise les listes du personnel pour l'agence, j'envoie les courriers ce soir.

— Tu sais que tu auras droit au journal régional pour l'inauguration ? Et d'après ce que je sais peut-être même un ministre, c'est bien vu d'ouvrir des agences Pôle emploi. »

Elle n'en montre rien, mais c'est bien le genre de nouvelle qui la met en rogne.

Pour Josiane, ce que les politiciens appellent de la communication, n'est rien d'autre que de la propagande. D'un seul coup ça n'a plus rien à voir quand on change le mot, et pourtant ils sont si proches.

« La télé et un ministre, il va falloir que je me fasse belle alors...

— Sois naturelle surtout. Tu ne te fais jamais aussi bien comprendre que quand tu es toi-même. »

À peine la porte refermée et Madame Pellegrin en route pour sa pose déjeuner, Josiane replonge sur son écran, le calme et le plaisir.

Mais comme s'il était écrit que la matinée toucherait définitivement à sa fin sur des contrariétés, le téléphone l'interrompt de nouveau.

« Oui ?

— C'est Dany à la réception, il y a un inspecteur de police qui veut voir Madame la directrice, alors comme elle n'est pas là, tu peux peut-être le recevoir ? »

C'est à peine si elle a marqué le coup, on aurait pu l'observer apprendre la nouvelle que personne n'aurait remarqué quoi que ce soit. Le sourire qui lui a si souvent habillé le visage vient instinctivement de refaire surface.

« Bien sûr, tu me l'envoies. »

Avant de se lever pour aller au-devant du policier, Josiane ferme les fenêtres ouvertes de son ordinateur. Le rapide coup d'œil sur le bureau est suivi d'une inspection tout aussi rapide de ses manches qui cachent les plaies rougeoyantes de ses avant-bras. Mais de ce côté-là aussi rien à signaler, ni tache ni déformation, les bandages ne se voient pas.

« Entrez inspecteur, asseyez-vous. Un café peut-être ? »

La poignée de main de Madame la sous-directrice surprend toujours la première fois. Elle semble faire remarquer à chacun la faiblesse de sa constitution et remet à plat la hiérarchie des forces. Le sourire qui se veut chaleureux laisse place un instant à une inquiétude légitime quant à la possibilité de retrouver sa main intacte. Mais Madame Muller sait doser, elle n'a pas pour habitude de faire mal à n'importe qui.

Josiane attend que l'inspecteur se décide, il a visiblement quelque chose de délicat à demander et cherche ses mots à l'abri de sa tasse fumante.

« Voilà. J'ai plusieurs meurtres sur les bras et un bon paquet de questions sans réponse. Madame Pellegrin, votre directrice, nous aide à l'occasion lorsque nous avons besoin de faire des recherches sur certains "clients", mais comme elle est absente c'est à vous que je vais demander de l'aide, vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ?

— Pas le moins du monde, dans la mesure du possible et dans le cadre de la loi, ce sera avec plaisir.

— Parfait. Nous cherchons les personnes qui ont eu un lien avec les noms ci-dessus. »

Josiane fixe un instant le policier et, sans regarder le papier qu'il tient encore au-dessus de son bureau, demande :

« Vous savez que nous ne sommes pas un club de rencontre ? Nous sommes destinés à trouver des débouchés professionnels à des personnes à la recherche d'emplois. À part mettre en relation les demandeurs d'emploi et les DRH des entreprises qui recrutent, nous ne faisons rien, ou pas grand-chose...

— Je comprends bien Madame Muller, mais je ne cherche pas chez vous des liens d'amitié que ces personnes auraient pu tisser, quoique... Mais plutôt des noms d'individus avec qui elles ont été en contact. Stages communs, formation à plusieurs, il y a sûrement des noms qui reviennent. Qui s'est occupé de ceux qui sont inscrits chez vous ? Où ont-ils été envoyés, à quelles annonces ont-ils répondu, de quels programmes ont-ils bénéficié ? Pour que vous puissiez comprendre, il faut que nous tissions des liens entre la liste de noms et leurs relations communes. »

Josiane détaille le document et après un rapide coup d'œil relève la tête en direction du policier.

« J'en connaissais personnellement deux, Cécile et Jean Sabotier. Aussi gentils l'un que l'autre, ça nous a beaucoup peiné d'apprendre leur mort, ils ont été assassinés vous croyez ?

— Tout à fait, celui qui les a tués a d'autres "gentils" à son tableau de chasse, on pense qu'il tue de préférence les personnes en difficulté, celles qui ont besoin d'aide. »

Sans lever la tête, Josiane s'est mise à pianoter sur son clavier. C'est tout juste si elle répond au policier qui pourtant fait tout ce qu'il peut pour être aimable. Pas besoin d'avoir fait vingt ans d'enquête pour comprendre que le nom du couple Sabotier a dû raviver un chagrin.

Il ne faut pas plus de cinq minutes à Josiane pour imprimer sa recherche, et visiblement le résultat est maigre.

« Voilà, trois personnes de votre liste sont inscrites chez nous, les noms en question sont en tête de page. Suivent les stages avec nom et adresse des entreprises, puis les formations, et enfin les dossiers d'inscription de

chacun. J'ai rajouté à la dernière ligne le nom de l'agent qui s'est personnellement occupé d'eux pour le suivi de leurs différents dossiers. Je ne pourrai malheureusement pas vous aider plus, à part chercher qui d'autre a fait les mêmes formations, mais ça me prendra du temps.

— Si ça n'est pas trop vous demander je veux bien, ça peut nous rendre service, mais ne remontez pas trop loin, deux ou trois mois, pas plus. Je vous laisse mes coordonnées si vous avez besoin de me joindre. »

Josiane s'est levée pour raccompagner le policier. Le triste sourire qu'elle affiche évite les dernières questions trop souvent informelles.

Elle s'est assise dans son fauteuil le regard absent, elle ne pense à rien.

Puis, doucement, Madame Muller prend conscience de la réalité, de l'étouffement qui la gagne. Elle est en train de perdre. Même morts, ils la tourmentent, ils l'envahissent et l'obligent à se justifier. Elle n'a plus qu'un regret à ce moment-là, ne pas s'en être débarrassé plus tôt.

## Chapitre 19

Madame Muller n'a pas bougé de son bureau de toute la journée et s'est même limitée à un vague « au revoir » lorsque Françoise a passé la tête par la porte entrouverte. Sourire crispé et grognement ronchon ont dissuadé Madame la directrice de s'étendre, il y a des soirs où il fait bon rester seul.

L'échéance professionnelle qui l'attend sous peu n'a rien su stimuler de positif chez elle, son travail la détruit ce soir.

Josiane a quitté son bureau soulagée, il a l'air souillé, flétri. Il lui a fallu tout un après-midi d'abattement pour se rendre compte que la visite du policier a pollué son espace professionnel. Il a nui à son équilibre, lui aussi. Ça n'est pas franchement de la colère qui l'envahit, plutôt un arrière-goût de trahison où se mélangent amertume et rancœur, encore une fois elle a dû aider celui qui lui veut du mal.

Le temps d'une image, elle aperçoit sa mère allongée dans son sang, et son père qui la regarde ahuri, lui aussi allait la trahir.

Décidément, elle n'a pas grand-chose à attendre des hommes, ce policier ne vaut pas plus que son père.

Josiane n'est pas passée chez Abdel ce soir, pas faim, pas envie, dégoûtée.

Elle regarde sans les voir les vitrines de Noël où chacun s'émerveille. Ça n'est que lorsqu'elle arrive qu'elle réalise où elle est.

« Bonjour, Josiane, ça fait plaisir de te voir.

— Cyril ? Oui... Bonsoir, moi aussi, comment ça va ce soir, pas trop de monde j'espère ? »

Formule bateau où l'on s'amuse en envisageant l'inutilité des Restos fraternels. Ils sont loin les jours où ils n'auront pas leur raison d'être.

À la prochaine révolution peut-être.

« Houlà, je te réveille on dirait, tu marches au radar ? »

Sourire rassurant et main sur l'épaule, Josiane a repris conscience et par la même occasion remis du baume au cœur du vieux militaire qui la regardait, inquiet.

L'annexe des Restos est pleine, et, bien que les sourires soient de rigueur, ils ne font que cacher la misère plus profonde d'un quotidien sans espoir. Les petites bûches au chocolat ont réussi à donner un semblant d'air de fête aux dons d'aujourd'hui et l'équipe chargée de la distribution y trouve aussi son compte de joie.

« On nous a promis du boudin blanc pour samedi, ça devrait faire plaisir, tu ne crois pas ? »

Madame Muller approuve et ravale sa remarque sur le bonheur, surtout ne pas réveiller les somnambules.

Cyril gère le quotidien de la petite annexe comme un chef de gare. Tout est toujours parfaitement en place et jamais rien ne manque. Le peu de temps qu'elle passe à surveiller les comptes n'est qu'une formalité, elle n'a pas le moindre doute sur l'intégrité de l'ancien militaire, mais là, il y a quelque chose de désagréable dans sa remarque.

« Il y a un policier qui voulait te parler tout à l'heure, il a dit qu'il repasserait, je crois qu'il est allé se chercher à manger.

— Un policier ? C'est la journée des forces de l'ordre, déjà au travail et maintenant ici, tu sais pourquoi ?

— Non, rien dit, il voulait voir le responsable, alors je lui ai dit de revenir au cas où tu passerais aussi, un petit maigrichon à l'air malade. Tiens, quand on parle du loup, c'est lui qui arrive, là. »

Effectivement, la description correspond bien à l'inspecteur de ce midi. Le policier est congestionné dans un anorak qui semble l'étouffer sans pour autant le réchauffer.

« Madame Muller, notre responsable du centre » explique Cyril en présentant Josiane.

« On se connaît déjà, merci. »

Cyril les a laissés, il n'a rien de curieux congénital et les occupations du moment ne manquent pas.

« Vous ne m'avez pas dit que vous travailliez ici, ça m'aurait bien simplifié les choses de savoir ça.

— Il aurait suffi pour le savoir que vous me demandiez mon emploi du temps et je vous l'aurai donné. Mais il me semblait ne pas avoir vu mon nom sur la liste de ce matin, peut-être s'est-elle agrandie depuis ? »

Le policier grimace, visiblement contrarié de la répartie légèrement agressive de son interlocutrice.

« Ok, vous avez raison, excusez-moi. Je suis vanné et à cran, notre histoire nous occupe beaucoup et passer la journée à arpenter les rues en ce moment n'est pas franchement aussi agréable qu'en été. Je vous présente mes excuses, est-ce que je peux vous offrir un café, j'ai encore quelques questions à vous poser ?

— Laissez tomber, c'est moi qui vous l'offre, venez. »

Un petit signe à Cyril, qui la regarde du coin de l'œil, pour lui signifier qu'elle passe dans la réserve avec le policier.

« Asseyez-vous, toujours deux sucres ?

— Plus que jamais. »

Le geste est sûr, Josiane maîtrise.

« Je vous écoute.

— Toujours la même chose. La police est perspicace, vous savez. Vous vous souvenez de la liste ? »

Madame Muller se saisit du document que le policier lui tend et jette un rapide coup d'œil dessus.

« Vous devez savoir que les listes qu'on tient ici sont confidentielles, et qui plus est incomplètes, je ne pense pas pouvoir vous aider cette fois-ci.

— Voyons Madame Muller, je ne vous demande pas la liste des SDF de la région, pas non plus celle des pauvres de l'arrondissement, je voudrais juste savoir si les personnes qui sont sur cette liste venaient ici.

— On les connaît plus par leurs prénoms que par leur nom vous savez, et puis même si je suis là souvent, je ne suis pas là tous les jours, vous avez déjà remarqué que j'avais d'autres occupations...

— Que vous ne vous rappeliez pas de tous les noms, je veux bien, mais il y en a peut être certains que vous connaissiez mieux que d'autre, non ? »

Josiane marque un temps, comme touchée par la réflexion du policier et regarde de nouveau la feuille qu'elle tient encore à la main.

« Je connaissais bien Cécile et Jean, Madame et monsieur Sabotier, c'était même des amis, mais je vous l'ai déjà dit. Quant aux autres, si au moins je voyais leurs visages je pourrais probablement vous en dire plus,

mais les noms vous savez... Si vous demandiez aux autres bénévoles, ça vous aiderait peut-être, mais pour ma part sans photo je ne peux pas vous aider plus que ça, malheureusement. »

Fatigue, froid, et peut-être la médiocre qualité du café ont finalement raison de la sagacité du policier. Il a renoncé après un échange plus formel que pertinent et sort interroger Cyril pour la forme. Il ne s'est pas fait prier, même pas un « au revoir » à Josiane qui s'active une cagette de légumes dans les mains.

Ça faisait longtemps que Madame Muller n'avait pas fait la fermeture, et elle réalise du même coup qu'elle peut très bien s'en passer.

Ça ne lui manque plus de ne pas venir les aider.

Par contre ce qui la gêne ouvertement c'est de faire semblant, c'est pénible d'être gentil tout le temps. D'ail-leurs, elle aurait dû envoyer balader ce policier avec sa liste, de quel droit il s'est permis de venir la relancer jusqu'ici et de la soupçonner de cacher quelque chose, comme si elle devait se justifier. Le monde qui l'entoure prend des allures de virus incontrôlable, envahissant.

À l'image de l'inspecteur.

## Chapitre 20

Contre toute attente, Josiane est restée jusqu'au « verre de l'amitié » après la fermeture, peut-être d'ailleurs pour donner le change au sujet du passage du policier. Et les whiskies que Cyril sert dans des gobelets la confortent dans son besoin de solitude.

L'alcool, qui excite sa contrariété, attise aussi la fièvre qui ne l'a pas quittée de la journée.

Elle ne s'attarde pas pour autant, juste de quoi faire oublier la pénible rencontre, c'est plutôt de calme dont Josiane a besoin en ce moment. Le chemin qu'elle fait à la façon d'un Bulldozer jusqu'à chez elle devrait enfin lui apporter l'environnement qu'elle attend.

Seul problème, l'arrivée sur le palier de l'appartement.

Une femme dont le visage lui rappelle vaguement sa voisine l'attend les mains sur les hanches. Elle devait la guetter devant sa fenêtre pour être ici à cette heure-là.

« Madame Muller, enfin. Ça ne peut plus durer une odeur pareille. Comment vous faites pour vivre dans un tel environnement ? »

Josiane n'arrive pas à comprendre, il y a quelque chose du cauchemar dans cette remontrance.

La marche qu'elle vient de faire a activé l'alcool qu'elle a ingurgité un quart d'heure plus tôt et cela l'empêche de recoller à la réalité. Son trajet qui s'est limité à une réflexion colérique sur le comportement du policier ne l'a pas préparée à cette apostrophe.

La mégère à l'air furax, Josiane s'en rend compte maintenant. La remarque se voulait désobligeante, agressive presque.

Non, pas presque, c'était agressif.

D'ailleurs, elle a toujours été agressive, cette voisine. C'est toujours d'elle que viennent les pétitions contre ses chats et c'est encore elle qui a mis du répulsif dans l'escalier et l'a obligée à faire passer Roudoudou et Marie-Jo par la fenêtre du balcon.

« Et ne me dites pas que vous ne sentez rien, c'est de chez vous que ça vient, cette odeur.

— De quelle odeur vous me parlez, Madame Perin ?

— Comment ça, de quelle odeur je vous parle ? Tout l'immeuble empeste ! »

Josiane, un instant déstabilisée par l'agression surprise de la voisine, cherche à comprendre.

« Odeur ?... Chez moi ?... »

Sans plus se soucier de la harpie, Josiane sort ses clés et ouvre sa porte à la recherche de l'effluve en question. Il n'en fallait pas plus à la voisine pour profiter de l'occasion. Madame Perin passe le pas de la porte sur les talons de Josiane et, le nez au vent, piste ce qui visiblement semble lui soulever le cœur.

Pas besoin d'aller loin. Sitôt passée la porte d'entrée, il y a la cuisine sur la gauche.

La puanteur a attiré l'épagneul en bigoudi.

Là où se tenaient les gamelles des chats, se trouve maintenant un joli tas de croquettes et de restes moisis.

Madame Muller les entretient quotidiennement à l'attention de ses chats qu'elle devine encore à ses côtés.

Mais même si ces petites pyramides de nourriture avariées ne font rien pour purifier l'atmosphère de l'immeuble, ça n'est pas de là que vient l'odeur de charogne qui macule le moindre espace du bâtiment.

Le cadavre d'un chat, ou du moins ce qu'il en reste. dépasse de la poubelle à pédale qui fait l'angle avec la porte du placard.

Madame Perin, un instant pétrifiée par la vision d'horreur se vide maintenant l'estomac sur le linoléum de la cuisine. Le terrible outrage que subit le refuge de Josiane est aussi violent qu'odieux. La mégère souille ouvertement son havre de paix.

L'épais brouillard rouge qui aveugle Josiane se focalise sur la nuque de l'horrible bonne femme. Non seulement elle profane son logement, mais elle le corrompt.

S'il est impossible de détailler le geste, Josiane se souviendra facilement du bruit qu'a fait la nuque en craquant.

Elle assène un formidable coup de poing façon marteau-pilon sur des cervicales qui n'ont jamais supporté plus qu'une poignée de bigoudis disparate. Un instant déstabilisée par la chute du corps dans les souillures qui encombrant maintenant l'entrée de la petite cuisine, Josiane reprend péniblement ses esprits.

« Bibiche ? Bibiche, tu es là ? »

Impression de cauchemar.

Josiane se retourne au ralenti. Le retour au monde réel qui se faisait progressivement semble encore une fois compromis. Monsieur Perin a profité de la diversion pour venir aux nouvelles. Il devait attendre courageusement derrière la porte de son logis que sa femme règle le problème. Ne l'entendant plus il s'est risqué à franchir la frontière odoriférante du logement voisin.

« Mais qu'est-ce que... »

Très mauvaise idée de se pencher sur le corps de sa femme, surtout quand Madame Muller est dans cet état-là, mais comment pourrait-il savoir ?

## Chapitre 21

La nuit a été tout autant agitée que le réveil est pénible. Les plaies de ses avant-bras sont maintenant boursouflées et le pus, qui a collé les bandages, fait de larges auréoles jaunâtres jusque sur sa chemise de nuit.

La douleur et la fièvre ont rendu le passage à la salle de bain particulièrement pénible. Elle n'arrive plus à retenir les plaintes que provoque chacun des passages de l'éponge, mais le plaisir qu'elle en a tiré a encore une fois su la motiver.

Les cernes soulignent des yeux rougis par la fièvre et le fond de teint cache mal les traits tirés du visage.

Elle a malgré tout retrouvé un semblant de naturel, mais guère plus qu'un semblant.

« Bonjour Madame Muller, deux croissants comme d'habitude ? »

La journée commence bien... Depuis que Josiane habite dans la résidence, derrière la boulangerie, elle n'a jamais pris moins de trois croissants le matin. L'erreur n'a rien d'humiliant en soit, mais il est des jours où « pas grand-chose » est toujours de trop.

« Eh bien non, figurez-vous qu'aujourd'hui je vais prendre un canard laqué et une part de nem. »

Le regard de la boulangère en dit long sur le combat que mènent les quelques neurones compétents qui cherchent à comprendre la répartie. D'ailleurs elle abandonne rapidement et se raccroche à un salvateur défaut d'audition.

« Un quoi ? »

Ça n'amuse même pas Josiane.

L'œil bovin de la boulangère la dissuade de pousser plus loin le petit jeu du foutage de gueule. Il ne servirait à rien et ne serait même pas compris. Décidément cette femme l'horripile de plus en plus.

« Trop tard... »

Elle n'a rien dit de plus, juste une profonde envie d'être désagréable qu'elle part cacher dehors. Derrière la vitrine, où se pavanent les

viennoiseries, un regard vide la suit jusqu'à l'arrêt de bus tout proche.

« Bonjour Madame Muller. »

Elle n'a même pas entendu le chauffeur de bus ce matin, Josiane est perdue dans ses pensées que l'odeur des croissants n'a pas pu réveiller. Elle s'est assise comme d'habitude sans se rendre compte qu'on la suivait du regard dans le rétroviseur. Par chance, le retard pris dans la salle de bain lui a évité la présence coutumière de connaissances dans le bus. Celui de sept heures en est plein alors que celui qui passe un quart d'heure plus tard en est vide.

Ce matin, leurs chemins convergent à l'entrée du parking, l'une sort de sa Mercedes et l'autre des transports en commun. Madame la directrice salue d'un mouvement qui se voudrait être une révérence, puis se reprend devant le visage peu coutumier de sa copine.

« Houlà, toi tu es bien malade. Tu es allée chez le médecin ?

— Ça passera, t'inquiète pas...

— Tu ferais mieux de rester couchée avec la tête que tu as. Tu dois avoir une belle fièvre, ça va aller pour demain ?

— Évidemment que ça va aller, un peu de fièvre ça n'a jamais tué personne. Par contre, toi tu as l'air en pleine forme, tu me racontes ? »

Josiane s'en contre-fiche de la bonne mine de sa directrice.

Elle tente simplement d'échapper à des questions plus embarrassantes qui risquent bien d'accentuer sa mauvaise humeur. La croisière que monsieur et Madame Pellegrin, rabibochés de fraîche date, ont programmée pour la semaine prochaine, tient Françoise sous tension, et Josiane à la limite de la rupture. Le catalogue de photos et la liste des occupations sur le navire ont rapidement poussé le seuil de tolérance de Madame Muller aux limites de l'acceptable.

Le café rapidement expédié dans le bureau de sa directrice et Josiane s'échappe, prétextant un speech à finaliser pour l'inauguration du lendemain.

Bien que l'évènement soit de taille, il n'a que rarement occupé l'esprit de Josiane qui n'a jamais apprécié les mondanités. C'est d'ailleurs ce qui la tourmente. De savoir qu'un ministre et un préfet viendront s'afficher devant les caméras la rend amère.

Tout est bon pour se montrer, pour parader. Jamais on ne voit ceux à qui sont réellement destinés ces bureaux ni ceux qui y passent leurs journées. En début de semaine il a même fallu fournir la liste des personnes habilitées à accéder au bâtiment.

Les laissez-passer permettant d'assister à l'inauguration doivent être validés par la préfecture. La maison du peuple par excellence, sous contrôle policier. Elle traîne ça depuis quelques jours, et l'inauguration de demain est loin de la réjouir.

Sur le bureau de Josiane, c'est le mur de Berlin, tout le monde sait qu'elle prend ses nouvelles fonctions lundi prochain et les derniers documents à signer en tant que directrice adjointe s'empilent comme la tour de Pise.

La fièvre, oubliée un instant, est de retour. Josiane ne fait plus attention à ce qu'elle signe, mais elle signe, c'est d'ailleurs à peu près la seule chose dont elle soit sûre. Les mots qu'elle entend ne viennent de personne d'autre que de ses délires.

Josiane parle toute seule et personne ne l'entend.

Depuis déjà plusieurs minutes elle est figée, le regard perdu dans une brume de chaleur qui l'enveloppe. Les images que son esprit projette n'ont plus rien de réel. Tout se mélange, sa fille, son fils et son mari ont laissé place à ses parents.

La ceinture qu'elle tient à la main pour fouetter son fils prend la forme d'un pistolet qu'elle reconnaît tout de suite. Face au canon de l'arme, son fils en pleurs a fait place à son père.

Le film au ralenti redémarre pour une nouvelle séance.

Elle ne peut pas la voir dans l'état où elle est, mais la larme qui coule sur sa joue certifie la douleur du souvenir. Sa mère est allongée par terre, le ventre en sang.

Face à elle, son père effaré devant ce qu'il découvre.

Il a entendu la détonation et s'est précipité au premier étage, il a tout de suite reconnu son arme de service. L'expression de son visage est indescriptible devant le pistolet qui le vise, l'effroi et l'incrédulité s'enchevêtrent jusqu'à la détonation.

L'horreur a laissé place à la douleur.

Le canon de l'arme est tourné vers lui, et la fumée qui en sort atteste ce qu'il n'ose comprendre. Il tend la main, incrédule, vers sa fille et perd conscience au deuxième impact.

« Tu manges avec nous ?

— ... ?

— Ça n'a pas l'air d'aller mieux, toi, tu veux un cachet ?

— Un cachet ? Non, merci.

— Tu es sûre que ça va ? Si tu voyais ta tête...

— Non, ça va, mauvaise nuit et petite fièvre, t'inquiète pas, ça va passer.

— Ne sois pas malade demain, ça serait dommage, c'est un peu le jour de ta consécration, tu sais. »

Elle le sait, et ça l'horripile.

Ça aussi...

« Je ne serai pas malade, no problemo, c'est juste que j'ai du mal avec tout ce qui est mondanités officielles, pas de quoi fouetter un chat. »

Fouetter un chat...

« Tu viens manger avec nous ? Tu vas bien manger quand même ?

— Prends-moi une part de pizza et un coca, ça sera largement suffisant, merci. »

La tête tourne et la bouffée de chaleur qui la prend n'a pas d'autres témoins que son tourment.

Doucement, comme incrédule, elle essuie les gouttes de sueur qui perlent sur son front. Effectivement, devant le petit miroir qu'elle sort de son sac à main, elle a du mal à se reconnaître. Le crépi qu'elle s'est copieusement badigeonné ce matin ne cache plus grand-chose des traits creusés de son visage.

La grande tasse de café aurait réveillé n'importe qui, mais aujourd'hui la chaleur du liquide donne des airs de vin chaud à la boisson caféinée.

La fumée qui s'échappe de sa tasse l'hypnotise un instant, le canon du pistolet avait la même, c'est drôle comme les choses se ressemblent.

Le regard perdu dans sa tasse elle revoit la large flaque de sang qui s'étale sous son père, un sang sombre, presque noir lui aussi.

« Et une pizza, une. »

Encore une fois, Josiane émerge d'un abîme de souvenirs où tout la déchire.

Sourires réflexes et remerciements standards permettent de retrouver la solitude de son bureau.

Si la pizza finit à la poubelle avant son départ, le coca, lui a fait du bien. Suffisamment en tout cas pour lui donner envie de rentrer chez elle.

## Chapitre 22

Ces guirlandes qui pendouillent partout lui fichent un cafard de tous les diables et les rires des enfants dans la résidence l'irritent au plus haut point.

Ce soir, c'est le gros malaise chez Madame Muller.

Elle s'est avachie toute habillée dans son fauteuil et rumine sa misère. Le carrousel qui règne dans son esprit vaut largement celui de son appartement, mais si elle laisse celui de son esprit remonter à la surface, il vaut mieux ne pas trop regarder celui qui l'entoure.

La fièvre stimule ses visions et mélange ses souvenirs, le passé prend des airs de présent.

La violence qu'elle a si longtemps combattue en son sein devient plus forte chaque jour, et cette rage qui sommeille en elle depuis tout ce temps s'est désormais réveillée.

Impossible de dire ce qui la ramène dans le présent, la sonnette ou les coups à la porte, mais au bout d'un instant elle émerge dans une colère sourde qui brouille tout autour d'elle.

Elle s'est réveillée en sursaut d'un cauchemar où ses peurs les plus profondes refaisaient surface.

« Qui c'est ? »

Josiane, perdue entre fièvre et réalité, chancelle jusqu'à la porte et dans un geste réflexe entrouvre le battant.

« Désolé de vous déranger à cette heure Madame Muller, mais j'ai récupéré les photos, vous vous souvenez, les noms sur la liste ? »

La porte reste entrouverte et Josiane fait un terrible effort de mémoire pour comprendre de quoi parle le policier.

L'inspecteur Le Talek, enveloppe à la main, cherche à détailler quelque chose dans le peu de place laissée libre par la carrure de Josiane.

« C'est terrible ce que ça sent mauvais dans votre cage d'escalier, il y a une bête morte quelque part, non ? »

Cette seule réflexion suffit à Josiane pour prendre conscience de ce qui est en train de se passer. La fièvre qui commençait à l'engourdir nappait son esprit d'une glu qui l'empêchait de comprendre. Mais l'allusion à l'odeur ressuscite instantanément le monde qui l'entoure. Josiane pose la main sur la porte au moment même où le policier comprend dans son regard que quelque chose ne va pas.

La porte ne claque pas contrairement à ce qu'essaye de faire Josiane. L'espace qui la sépare du châssis a très exactement la largeur d'un pied humain.

« Madame Muller, ouvrez cette porte tout de suite, laissez-moi entrer. »

Il y a des ordres qu'il vaut mieux éviter avec Josiane, surtout dans cet état-là.

À peine cinquante centimètres d'élan, et un somptueux coup d'épaule essaye de fermer la porte déjà malmenée. Le craquement qui en résulte passerait facilement pour la rupture d'un morceau de bois s'il n'était pas suivi d'un hurlement.

Si le geste réflexe du pied pour coincer la porte était dû à son instinct de policier, la suite est plus consciente, plus réfléchie.

« Police, Madame Muller, ouvrez cette porte. »

Heureusement qu'il n'y a plus personne sur son palier, sinon il y aurait déjà des témoins.

Josiane prend conscience qu'elle n'arrivera plus à refermer la porte avec ce qui ressemble encore à un pied coincé dedans, alors elle entrouvre le battant et empoigne le policier par le blouson.

Si lui n'avait pas dû montrer du zèle en venant avec ses photos, elle n'aurait jamais eu à ouvrir la porte.

Le policier arme à la main est littéralement aspiré à l'intérieur du logement avant que la porte ne soit enfin claquée derrière lui.

Il n'a pas plus le temps de réagir qu'elle n'en a pour remarquer l'arme qu'il tient.

C'est surtout pour l'empêcher de hurler davantage qu'elle empoigne la gorge du policier à pleine main. Regard noir et dents serrées, Madame Muller est en train de lui broyer la trachée-artère.

Le vilain bruit de cartilage écrasé s'efface sous la déflagration de l'arme.

Elle n'a pas fait beaucoup de bruit, coincée entre les deux corps qui luttent, mais la détonation s'est malgré tout nettement entendue.

Le combat semble se ralentir et finit même par s'arrêter complètement. Josiane, essoufflée, continue à tenir le policier par la gorge. Lui ne sera plus jamais essoufflé, et pour cause. Le cou a été complètement ravagé par la poigne de Josiane, l'emplacement de la pomme d'Adam ressemble maintenant à un goitre difforme placé trop bas.

Domage pour l'inspecteur, il n'a même pas eu le temps de voir les deux cadavres allongés sur le linoléum de la cuisine.

Ça l'aurait peut-être consolé de voir qu'il avait trouvé.

o0o

« Allez me chercher Le Talek ! Il va m'entendre, celui-là. »

Le commissaire Sylvestre a bien du mal à garder son calme, l'échéance du préfet tombe lundi prochain, et les trois jours qui lui restent pour mettre la main sur le tueur de Noisy ne seront pas de trop. Surtout si ses adjoints lui font faux bond.

« Il n'est pas dans son bureau, pas chez lui et son portable ne répond toujours pas, commissaire. Et sa femme m'a dit qu'il n'était pas rentré de la nuit.

— Tout le monde dans mon bureau, bordel ! C'est pas possible ça, qu'est ce qu'il a foutu ? »

Pas besoin de battre le rassemblement, le commissaire a hurlé son exaspération et tout le monde dans le commissariat a pu entendre l'échange entre ses adjoints et lui. Ils sont tous là et pas un ne bouge une oreille ; surtout ne pas se faire remarquer dans la tempête.

« Qui sait où est Le Talek ?

—...

— Vous foutez pas de ma gueule, il y en a forcément un qui sait ce qu'il devait faire hier ou cette nuit. Qui l'a vu en dernier ? »

Tout le monde se regarde et finalement une main se lève.

« Moi, je l'ai vu hier midi, on a mangé ensemble chez Émile, le bar des Sports de la place de la mairie, il sortait de Pôle emploi, mais depuis pas de nouvelle...

— Qui l'a vu depuis ? »

Tour de la salle du regard et finalement un policier en uniforme prend la parole.

« Moi, commissaire, je lui ai fait des tirages de portraits dans l'après-midi, tous les morts de la liste.

— C'était pour en faire quoi ?

— Il devait les montrer à quelqu'un, j'en sais pas plus.

— Et on sait qui c'est, ce quelqu'un ? »

Cette fois personne n'intervient. Les regards se croisent comptant sur l'autre pour un détail complémentaire.

« Si je comprends bien on connaît la dernière personne qu'il a interrogée, mais on ne sait pas à qui il allait montrer ses photos, c'est bien ça ? »

Il devra se contenter du silence de ses assesseurs pour confirmer sa déduction.

« Alors vous allez vous mettre par paire et contacter les personnes qu'il a rencontrées hier. Quelles questions il a posées ? Est-ce qu'il a dit ce qu'il avait l'intention de faire ? Moi je m'occupe de son ordinateur et de son armoire, il a peut-être laissé quelque chose. Si un de ses contacts n'est pas au travail, allez chez lui, je veux des réponses dans une heure au plus tard. Encore une chose, je vous rappelle qu'on cherche un tueur et la disparition de Le Talek n'a rien de réjouissant. Prenez vos précautions, tout le monde gilet pare-balle. Vous connaissez mon numéro de portable ? Alors, ne traînez pas en route, j'attends vos coups de fil. »

Une minute pour se répartir les destinations et tout le personnel disponible du commissariat se volatilise. S'ils ont perdu Le Talek ils ne mettront pas longtemps à le retrouver.

oOo

Elle reprend doucement conscience.

Le visage horrifié du policier restera figé dans cette ultime grimace. Son corps sans vie, qu'elle tenait à bout de bras, vient de s'écrouler comme un

chiffon mouillé sur le sol.

Elle l'abandonne sur place et titube jusqu'à la salle de bain.

Josiane ne reconnaît pas la blessure.

Les coups de révolver qui ont tué ses parents avaient fait énormément saigner, et Josiane, petite fille à l'époque, s'était imaginé une plaie béante. Là, rien à voir avec ça, le petit trou bleuté qu'elle découvre sous son chemisier ne laisse couler qu'un mince filet de sang. Par contre, la douleur est inversement proportionnelle.

C'est quand elle enlève ses vêtements pour se nettoyer qu'elle remarque la tache qui souille l'arrière de son chemisier. La balle est ressortie, mais de ce côté-ci la plaie est conséquente, le sang nappe sa jupe à la taille et coule en goutte à goutte jusque par terre.

Madame Muller se contorsionne devant le miroir de la salle de bain et tire sur les lèvres de la blessure pour en estimer l'importance. La douleur la fait grimacer, mais la nouveauté qu'a engendré la blessure la rend curieuse.

Elle tamponne avec une serviette et se contracte à chaque douleur puis recommence à la recherche d'une autre zone sensible.

Le point de compression qu'elle s'impose la fait couiner, mais encore une fois la meurtrissure n'est qu'un stimulant pour ne pas lâcher prise.

La serviette rougie par le sang colle et poisse tout, une autre prendra la relève, puis une dernière servira de compresse pour la douche.

C'est d'ailleurs la première fois qu'elle devra se passer de la douche brûlante, elle a bien failli s'évanouir quand le jet est entré en contact avec la plaie. La séance de nettoyage s'est vite limitée à de rapides ablutions, la blessure s'est refroidie et la douleur gagne en intensité.

Un grand drap de bain a fini débité en larges bandes et protégera les plaies des souillures pour la nuit. Lorsque Josiane se couche enfin en grimaçant, elle laisse au pied du lit des montagnes de contrariété et de colère.

Sa fièvre a profité de la diversion pour refaire parler d'elle.

## Chapitre 23

Impossible de savoir si elle a rêvé ou déliré, mais lorsque le réveil se fait entendre, le cauchemar continue.

La première chose qui émerge du chaos de la nuit c'est la conscience de son état.

La fièvre est forte et engourdit la réalité du réveil.

Lorsque Josiane essaye de se frotter les yeux pour se réveiller ses bras ont collé aux draps. Les petites plaies qu'elle n'a pas eu la force de nettoyer hier ont toutes sécrété du pus et donnent un aspect de pourriture à sa peau qu'elle n'a pas protégée pour l'occasion.

Étrangement ses blessures ne la font pas souffrir, elles engourdissent ses mouvements, mais ne sont plus véritablement douloureuses. La douleur viendra lorsqu'elle essaiera de se redresser dans son lit.

D'ailleurs le cri qu'elle pousse en témoigne.

Une lame d'acier rougi vient de lui traverser le ventre et manque de peu de lui faire perdre conscience.

Le souvenir, que la fièvre avait caché, se réveille.

Machinalement, Josiane touche l'endroit de l'impact. Le bandage confirme la réalité du souvenir et souligne son état de faiblesse. Si elle avait besoin de motivation pour aujourd'hui, voilà qui devrait lui suffire. Ce matin, encore moins qu'un autre, elle ne doit pas être faible, trop de sales types attendront qu'elle trébuche pour tirer la couverture à eux.

Elle a fini par hurler un bon coup pour se relever.

Elle a essayé en roulant sur le côté ou en y allant par petit coup, mais la douleur est trop forte, elle est presque tombée du lit.

Alors quitte à se faire mal, autant le faire bien...

À la façon dont on enlève un sparadrap pour éviter la douleur de chacun des poils qu'on arrache, Josiane s'est redressée d'un coup, en hurlant.

La sueur qui perle de son front n'est pas seulement due à la fièvre, la douleur fulgurante qui vient de la poignarder a été d'une extrême intensité.

D'ailleurs il n'y a pas que sur son front que ça coule, la plaie dans son dos s'est rouverte et laisse traîner un sillon sanglant jusqu'à son drap.

C'est la première douleur qui donne le ton de la suite.

Josiane serre les dents avant de descendre du lit.

Si elle s'est fait surprendre au réveil, cette fois-ci madame Muller se tient au mur.

Impossible de rester couchée aujourd'hui, c'est le jour où elle pourra enfin dire ce qu'elle a sur le cœur, le jour où on sera bien obligé de l'écouter. Malgré la blessure qui lui déchire les tripes, Josiane n'est pas en retard ce matin. Elle a passé ses dernières serviettes dans un bandage approximatif et s'est récuré les avant-bras comme elle a pu. La douleur, là aussi, s'est réveillée, et l'engourdissement des mains est indéniable.

La journée va être longue, mais aujourd'hui elle a exceptionnellement emporté un souvenir de son père pour lui tenir compagnie.

Ce matin, pas de croissants. Josiane passe devant la boulangerie, sans un regard. Difficile de dire si elle voit la boulangère qui la dévisage depuis sa caisse.

Elle doit être la seule à transpirer.

Pour la première fois Josiane ne s'est pas assise dans le bus, pas qu'elle boude les connaissances qui ne comprennent pas son refus de se rapprocher, mais elle sait trop à quelle douleur elle s'expose lorsqu'il faudra se relever.

Même le chauffeur, toujours si attentif au traditionnel « bonjour » matinal, reste interdit devant l'absence de réponse de Josiane.

Elle ne voit personne et pourtant tout le monde la regarde.

Parfum de fleur dans la décharge qui l'entoure, au bureau ce matin le café est très exactement comme elle l'aime. D'ailleurs, tout aussi sûr que la boisson est comme elle l'aime, personne, voire pas grand monde, ne l'aimera.

Mais ce matin et pour la première fois, elle s'en contrefout. C'est bien simple, elle n'en a fait qu'une demi-cafetière, comme ça, sans vraiment de raison, juste pour souligner qu'elle a délibérément fait quelque chose qu'elle aimait.

Qu'elle seule aimait.

Le temps d'une pause dans la tourmente qui l'emprisonne, Josiane a tiré un des tiroirs de son bureau et vient y poser les talons de ses chaussures, jambes tendues. Le café qui la brûle est encore meilleur les yeux fermés, il participe malgré lui à la sueur qui perle sur son visage. Grâce à de petites gorgées, elle se raccroche à quelque chose de plus terrestre que son délire fiévreux souhaite interrompre.

Le calme des bureaux à la première heure permet à l'esprit de se programmer, de se motiver aussi.

Ramenée à la raison par une goutte de sueur qui rejoint le coin de son œil, Josiane envisage son discours d'inauguration. Parler d'avenir, de reconstruction ? Louer ceux qui les méprisent ? Leur jeter la vérité à la face ? Ils ne l'écouteraient pas. Et pourtant la présence des caméras motiverait plutôt, pour une fois, l'opportunité d'un discours inoubliable.

L'énergie qu'elle a toujours souhaité apporter aux autres s'est engluée dans des océans de mauvaise foi, dans des univers de belles paroles.

« Salut ma chérie. Alors, prête pour le grand jour ? »

Josiane garde la pose, mais ouvre les yeux.

Françoise en chemisier d'été et jupe au-dessus du genou a privilégié les caméras à la température hivernale. Elle est même passée chez l'esthéticienne et la coiffeuse. Ça ne se rate pas une pareille occasion de briller.

« Tu vas au bal ? »

— Décidément, tu n'es pas de meilleure humeur aujourd'hui qu'hier, c'est pour toi que je me suis faite belle, tu ne voudrais pas que je vienne fagotée comme une femme de ménage quand même.

— Je ne serai probablement pas la plus gênée... »

Josiane se redresse sur sa chaise, mais reste assise, la douleur qu'a engendrée ce simple mouvement l'a dissuadée d'en faire plus.

« Tu t'es servie en café ? »

— Très peu pour moi, bien trop fort. Tu as les yeux cavernes, tu te sens bien au moins ?

— Ça va, juste un peu de fièvre, des courbatures, rien de bien terrible.

— Je te passerai ma boîte de couleurs pour cet après-midi, tu as fini ton discours au fait ?

— Intégralement, mais crois-moi, j'ai fait court.

— De toute façon je ne me fais pas de bile, à chaque fois que tu as eu quelque chose à dire tu as su te faire entendre. Je suis sûre que ton discours, aussi court soit-il, restera dans les esprits de tous. »

On ne pouvait pas mieux dire.

La dernière matinée de travail aurait dû se passer à faire de la paperasse, mais encore une fois c'est impossible pour Josiane de rester en place. Sitôt le personnel arrivé, Josiane s'est levée pour faire les remplacements quasi quotidiens. L'organigramme pourtant millimétré de Madame Muller se trouve pratiquement tous les jours remis en cause par une absence intempestive. Et ce matin, chance pour elle, mais pas pour ses blessures, elle remplacera un agent dans les petits boxes de l'accueil.

Le déplacement depuis son bureau s'est fait sans desserrer les dents, la douleur qui lui cisaille le ventre se fait sentir à chaque marche qu'elle descend.

Pourtant la blessure ne doit pas saigner, c'est déjà ça.

Comme pour une dernière mise en condition, ce matin c'est pleurnichage à tous les étages. Exception faite d'une jeune maman et d'un vieux maçon, les allocataires qui défilent dans son petit box passent leur temps à se plaindre.

L'habitude de l'aide sans contrepartie a engendré de fait une obligation où se réfugient trop souvent ceux à qui elle suffit.

Cerise sur le gâteau ce matin, un jeune homme en survêtement vient s'inscrire et prétend repartir avec un chèque.

« Et la prime de Noël elle est pas pour Noël peut-être ? »

Josiane respire, profondément.

« Bien sûr, mais elle est pour ceux dont la situation est éligible, ce qui visiblement n'est pas votre cas.

— Et pourquoi que ce s'rait pas Noël pour moi ? C'est parce que j'suis musulman, c'est ça ? »

Classique utilisation des différences pour justifier une prétendue injustice, Josiane a passé l'âge de tomber dans ce piège en se justifiant.

« En fait les allocations chômage ont été créées sur la fin du XXe siècle, et ni Mahomet ni Jésus n'ont participé à l'élaboration des critères

d'éligibilité. Je pense donc que votre religion n'a pas été prise en compte dans l'obtention d'une prime pour Noël. »

Visiblement la seule chose que le jeune homme comprend de la répartie de Josiane, c'est qu'elle doit se foutre de lui. Le jeune coq humilié parle fort et menace.

En quelques secondes tous les agents du Pôle emploi de Noisy-le-Grand relèvent la tête par-dessus les petites cloisons des boxes. Pour peu, on dirait une décoration façon Halloween.

Josiane qui, dans un premier temps, n'a pas bougé regarde la scène sereine, sourire narquois aux lèvres. Le jeune homme, que le sourire humilie un peu plus, s'emporte et inonde Madame la sous-directrice d'insultes.

C'est encore une fois le « grosse vache » qui va la fâcher.

Elle n'a pas besoin de beaucoup pour s'emporter Josiane, mais là, ça bat tous les records.

La douleur qui vient de lui foudroyer l'abdomen, a déclenché façon catapulte de guerre une monstrueuse gifle.

Le jeune homme est parti s'écrouler dans le box voisin, emportant avec lui la cloison de formica qui a tout aussi mal résisté à l'impact. Elle voit rouge Josiane, et c'est le cas de le dire, la plaie qui s'est rouverte la pousse en avant.

Elle vient de prendre le jeune homme groggy par le col de son survêtement et arme une deuxième gifle.

Mais celle-ci n'ira pas plus loin. Le collègue qui a retenu le bras a d'ailleurs bien failli être emporté par le mouvement.

« C'est bon Josi, je crois qu'il a compris. »

Effectivement, quand le voile rouge qui habille chacune de ses colères s'estompe, le jugement est plus sûr. Le jeune homme a bien les yeux ouverts, mais celui de droite pas complètement, et vu la couleur qu'il est en train de prendre ça n'ira pas en s'arrangeant. Josiane relâche la veste de survêtement et laisse retomber le perturbateur encore groggy.

C'est seulement quand elle se redresse qu'elle sent couler le sang dans son dos. D'ailleurs c'est le moment où la douleur redevient perceptible.

Abandonnant son poste, Madame Muller s'est enfermée dans la salle de bain.

Pôle emploi dispose de tout ce qu'il faut pour permettre à son personnel d'être performant, même d'une douche. Ça n'est d'ailleurs pas la première fois que Josiane l'utilise. Dans un de ses tiroirs, elle a toujours de quoi se changer, un pull, une jupe, le strict nécessaire à ses journées mouvementées.

Si la plaie par où est ressortie la balle du policier mort semble moins couler, celles qui parsèment ses avant-bras ont inondé les manches de son chemisier. Les petites plaies, maintenant en forme de bubons violacés, commencent à sentir mauvais, la pourriture s'installe, et les frotter jusqu'au sang ne les fait pas sentir bon pour autant. Tout le rouleau de tissu, qui sert habituellement de torchon à côté du lavabo, vient d'être réquisitionné pour de nouveaux bandages.

Josiane est restée enfermée une bonne heure dans le petit local, et Françoise est même venue deux fois aux nouvelles, inquiète du temps passé à se changer.

Quand elle sort enfin de la petite salle de bain, son amie l'attend, son bureau est tout proche.

« Ça va ? Je parle pour de vrai, c'est pas une formule de politesse, tu t'es regardée dans le miroir ? »

Bien sûr qu'elle s'est regardée dans le miroir, elle n'est pas aussi coquette que son amie, mais sait quand même la tête qu'elle a.

« De la fatigue je t'ai dit, et puis on ne peut pas dire que la petite colère de tout à l'heure m'a rafraîchi le teint, tu ne crois pas ? »

Josiane a entraîné, malgré elle, sa directrice jusqu'à son bureau, son amie a visiblement l'intention d'avoir une discussion sérieuse.

« Je suis vraiment inquiète, tu sais, même si ce gamin t'a insultée, et tout le monde est prêt à en témoigner, tu lui a quand même fait une entorse des cervicales, juste avec une claque. Je te passe l'œil au beurre noir et la cloison fracassée, mais les pompiers n'ont pas voulu croire que c'était une gifle qui avait fait ça. Tu devrais faire attention à ne pas être aussi violente, on a un agent de sécurité maintenant, laisse-le faire, il est payé pour ça.

— Et tu crois que l'argent fait tout ? Sous prétexte qu'il est payé, il doit prendre des coups à ma place, c'est ça ?

— Pas du tout, voyons, je dis simplement qu’il y a peut-être d’autres moyens que la violence pour régler nos petits problèmes du quotidien. Il n’y a pas si longtemps tu faisais preuve d’un sens de la diplomatie bien plus élaboré. Tu ne te serais pas si facilement laissée emporter.

— Ras le bol de la diplomatie, des jolies phrases et des ronds de jambe. Il a eu ce qu’il méritait, et je ne risque pas de m’excuser de quoi que ce soit, figure toi.

— Mais c’est pas ce que je te demande, je constate juste qu’il n’y a pas longtemps, tu aurais fait preuve de diplomatie, c’est tout. Tu es irritable, colérique même, je n’imagine pas que ce soit à cause de tes nouvelles responsabilités, mais si c’est le cas on peut toujours en parler si tu veux.

— Pour parler, je crois que je vais avoir mon compte tout à l’heure, un ministre et un préfet, ça devrait largement me suffire pour aujourd’hui.

— Comme tu veux, tu es grande, si tu as des soucis, tu sais où me trouver. »

Comme elle le dit si justement, Josiane est grande, on ne peut pas obliger quelqu’un à ouvrir son cœur.

Elle encore moins que les autres.

## Chapitre 24

Quatorze heures trente, Josiane jette sa serviette en papier tachée d'huile, elle mange pour se laisser du temps, pour retarder l'échéance en quelque sorte.

Devant elle, ou plutôt à quelques pas, l'entrée du nouveau bâtiment qu'elle va diriger.

Elle connaît déjà bien l'endroit, depuis sa nomination officielle elle y est venue plusieurs fois par semaine pour les réunions préparatoires à la mise en route. Tout le monde aussi la connaît sur place, c'est un peu elle la star du moment.

Sur les marches de l'entrée qui verront passer dans quelques instants le gratin local, départemental et national pour la cérémonie d'inauguration, quelques journalistes font le pied de grue, mais pas longtemps. À peine Josiane repérée, les caméras s'allument et les micros la menacent.

Malgré la fièvre qui l'étouffe, elle arrive à garder le sourire, l'intérieur bouillonne, mais l'extérieur reste impassible.

L'artiste entre en scène.

« Évidemment que le nombre croissant des centres d'accueil de Pôle emploi est aussi un signe de dégradation de l'emploi en France, mais il est aussi le signe d'une attention particulière que porte l'Administration à ses allocataires... »

Françoise n'aurait pas dit mieux et ça la fiche dans une rogne qu'elle a du mal à maîtriser. Rien ne l'a poussée à dire une connerie de cette taille, mais elle a plongé dedans à pieds joints.

« Le signe d'une attention particulière que porte l'Administration à ses allocataires... » C'est lamentable !

« Bien sûr que notre travail paie, les chiffres de chômeurs retrouvant un emploi sont régulièrement en hausse. C'est d'ailleurs pour ça que nous construisons de nouveaux centres d'accueil, pour être plus performants. »

« Mais quelle conne je fais, qui peut croire ça ? Comme si le nombre des constructions de nouveaux bâtiments de Pôle emploi pouvait remplacer le

départ de France des entreprises qui utilisaient de la main d'œuvre ? Il faut vraiment que j'arrête de dire n'importe quoi !»

Josiane s'en veut de s'être laissée si facilement entraîner dans le lèche-bottes vaseliné.

Elle a laissé les journalistes sur un dernier sourire grimaçant et s'est quasiment enfuie du piège où elle s'enlisait. Le cordon de policiers qui contrôle les identités à l'entrée s'est contenté de la regarder passer, entérinant l'officialité de Josiane aux vues de l'empressement des journalistes.

Le hall d'accueil, où s'effectuera la cérémonie, est suffisamment grand pour accueillir une bonne centaine de personnes, journalistes, policiers et officiels inclus, mais aujourd'hui aucun allocataire pour les petits fours.

Une petite estrade a été installée avec une dizaine de chaises en arc de cercle autour d'un pupitre déjà équipé d'un grandiose bouquet de micros. Les journalistes qui l'ont interviewée à l'entrée n'ont pas perdu de temps. À dix mètres, face au pupitre et aux chaises des officiels, une demi-dizaine de caméras sont installées sur leurs trépieds.

Le spectacle peut commencer.

Josiane est partie s'asseoir dans son nouveau bureau, elle doit souffler.

La fièvre et la colère qui gronde de plus en plus fort lui laissent le souffle court et la nuque sertie dans un carcan de courbatures. Pour le moment, ses blessures se font discrètes, c'est déjà bien assez dur comme ça.

Par contre, pas moyen de faire passer sa colère contre ses propos de tout à l'heure. Elle a beau, un instant, mettre ça sur le compte de la fièvre ou de la douleur lancinante de son ventre, ça ne tient pas. La fièvre n'est sûrement pas une raison pour se faire pardonner quoi que ce soit, et le trait d'acide qui lui déchire le ventre la motive plus que tout.

Non, les seuls fautifs ce sont encore une fois ceux qui lui rabâchent à longueur de formulaire ou de discours-fleuve, des phrases insipides dont ils ont oublié le sens une fois le premier toast englouti.

Machinalement, Josiane a pris un stylo sur son nouveau bureau et sans se rendre compte de son geste, cherche à se piquer la main avec la pointe bille.

D'ailleurs elle ne fait pas qu'essayer, elle y arrive très bien. La pointe qu'elle tient à pleine main droite fait de petites marques rouges sur le dos de sa main gauche, l'ancre n'y est pour rien, le stylo est noir.

« Mais qu'est-ce que tu fiches, tu ne vas pas bien toi, qu'est-ce qui se passe Josiane, tu vas me le dire à la fin ? »

Légèrement en avance pour la cérémonie d'inauguration, Françoise est entrée dans le nouveau bureau de son amie sans frapper.

Pas besoin d'avoir étudié les subtilités des religions pour comprendre que son amie est en train de se faire souffrir.

Josiane lève la tête, nullement gênée par l'intrusion, plutôt perdue entre douleur et délire fiévreux. Le regard qu'elle pose sur son amie en dit long sur son état. L'ouragan de révolte qui l'habite l'hypnotise et anesthésie ses sens. Elle s'est enlisée dans un fouillis de souvenirs atroces et de douleurs autodestructrices.

« Tu m'entends au moins ? »

Le regard est fixe, mais le cerveau à l'air de fonctionner, Josiane émerge péniblement de son enfer.

« Pas obligée de brailer comme ça, bien sûr que je t'entends.

— Tu peux me dire ce que tu es en train de faire ? Regarde dans quel état tu as mis ta main... »

Josiane jette un coup d'œil rapide au membre incriminé et enchaîne.

« C'est rien, juste quelques gouttes de sang, tu n'en as jamais vu, ça te fait peur ?

— Comment tu peux dire ça ? Tu es en train de te planter un stylo bille dans la main et tu me réponds comme si c'était une tache de chocolat, Josiane je t'assure que tu ne vas pas bien.

— Mais si je vais bien, fatiguée, malade et peut-être un peu stressée, mais c'est normal, t'inquiète pas...

— Bien sûr que si je m'inquiète, dans dix minutes tu reçois un préfet et un ministre devant des caméras de télévision, j'aimerais autant que ça se passe bien. »

Encore une fois, l'argumentation de Françoise n'est pas la bonne.

Si son amie cherche à apaiser une colère ou une quelconque inquiétude, elle s'y prend mal. Josiane s'en servirait plutôt pour se motiver.

Journalistes, préfet et ministre, tout ce qu'il faut pour faire monter la pression.

« Si tu pouvais savoir à quel point je m'en fous de ton ministre et de toute sa clique. Et puis je n'ai pas besoin de tes sermons, je peux avoir un peu de calme pour me préparer tranquillement ? »

Josiane s'est levée, chancelante, pour raccompagner Françoise jusqu'à la porte de son bureau. Madame Pellegrin fait face et résiste un instant à la poussée de Josiane qu'elle regarde, ahurie. Son amie est en train de la fiche dehors de son bureau, sans violence, mais fermement.

Madame Pellegrin, qui a déjà presque rejoint la porte suivie de près par Josiane, s'arrête et fait face. Les deux mains fermement accrochées aux bras de Josiane, elle s'y agrippe un instant crispée par l'inquiétude.

« Mais dis-moi ce qui se passe à la fin, regarde la tête que tu fais, tu as mal quelque part ? Tu me caches une maladie ? »

Mal quelque part ?

Elle ne l'avouerait jamais, mais son amie en s'accrochant ainsi à ses bras vient de rouvrir toutes ses petites blessures. Mâchoire serrée et regard noir, Madame Muller a repoussé son amie dehors. Elle l'a laissée complètement éberluée face à la porte de son bureau qu'elle vient de lui claquer au nez.

Josiane pose une main sur la porte refermée, sa tête tourne.

En équilibre précaire elle laisse passer un instant pour ne pas tomber, l'excès de colère a déclenché une forte poussée de fièvre et la nausée qui la prend ne lui tire que quelques gouttes de bile. Josiane n'a jamais été aussi mal de toute sa vie. Sa température doit avoir dépassé les quarante degrés et la septicémie qui lui pourrit le sang rend désormais chaque mouvement douloureux.

Son corps n'est qu'une plaie, et son esprit tourmenté n'a plus de place pour les réalités du moment, ou si peu.

Quelques gorgées d'eau bues directement au lave-mains des toilettes et quelques gouttes sur le visage ont tout juste suffi à lui permettre de rejoindre le hall d'accueil. Elle n'est pas la première à prendre place sur une des chaises réservées aux officiels. Françoise est là, déjà assise à côté

de son directeur général que Josiane salue d'un rapide geste de la main avant de s'asseoir à son tour à quelques places de là.

Pas le temps de se perdre dans des discussions de salon, c'est au tour des officiels de faire leur entrée. Ces messieurs sont entourés façon lanières de gras autour d'un rôti du dimanche, par des journalistes qui s'acharnent à ne rien perdre des banalités qui leur sont proposées.

Salutations des officiels et congratulations officieuses, le brouhaha se calme et tout le monde s'installe.

Monsieur le directeur général de Pôle emploi Île-de-France prend la parole et explique, après avoir remercié le ministre pour sa présence, le déroulement de la cérémonie.

oOo

Le commissaire Sylvestre n'en mène pas large cet après-midi.

Particulièrement attentif au bien-être du préfet de région avec qui il aura réunion lundi, il tente désespérément de se rendre indispensable.

Il a même insisté pour diriger en personne la sécurité de l'inauguration. Un préfet et un ministre, c'est l'occasion de se montrer utile, de se faire valoir, ils aiment bien ça, eux, les animaux de compagnie.

S'il n'en mène pas large, monsieur le commissaire, c'est qu'il a dû signer une demande de perquisition en express avant de partir. Un certain Muller, ou Maller, il n'a pas vraiment eu le temps de faire attention, le préfet attendait déjà.

La seule chose qu'il a encore à l'esprit c'est qu'il s'agissait du dernier rendez-vous de Le Talek. Ah oui, et que ça puait la charogne jusque dans la cage d'escalier. Alors, bien sûr, ça fait beaucoup de stress avec son préfet et son ministre.

C'est de sa retraite dont il s'agit après tout, ou plutôt de ses dernières années de travail. Tout ça se ressemble tellement. Surtout pas de vague et si possible, finir commissaire principal chez lui. Hors de question d'achever sa carrière de flic dans un trou perdu. La campagne, il ne supporte pas.

Il est assis dans le fond de la salle, monsieur le commissaire.

À côté de lui un de ses adjoints en civil est resté debout et semble détailler l'assemblée à la recherche d'un criminel quelconque. Le syndrome du flic qui soupçonne tout ce qui n'est pas flic.

Ils sont une demi-dizaine en civil cet après-midi et en uniforme, à l'entrée il y a deux cars de gendarmes mobiles. Largement de quoi en imposer au plus récalcitrant des délinquants. Rien n'est trop beau pour les ménager, ce serait dommage de gâcher un aussi bel après-midi à cause d'un râleur.

Pas moyen de se concentrer sur les discours qui s'enchaînent, dans sa tête il est avec ses inspecteurs. Ils trouveront probablement une bête morte, ou un petit vieux abandonné derrière la porte, mais la disparition de son inspecteur principal le tourmente depuis ce matin.

Et puis c'est un peu comme s'il était avec eux, le portable dans la main, il trépigne sur place en attendant un coup de fil. La vibration de l'appareil le fait sursauter, un instant il s'est perdu dans quelques pensées morbides et la secousse l'a surpris.

« Commissaire ? C'est une véritable boucherie ici. Le Talek est mort et il y a deux autres cadavres aussi, a priori c'est les voisins, mais on se renseigne. »

Le commissaire s'est levé d'un coup sous le regard inquiet de son adjoint. Puis, faisant demi-tour il se rapproche de la sortie pour pouvoir parler tranquillement.

Pour raison de sécurité, la porte est fermée et le commissaire doit se contenter d'un recoin pour poser les questions qui lui brûlent la langue.

« Comment ça “Le Talek est mort ?” Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ?

— On n'en sait rien pour le moment, le labo est en route, on vient de les appeler. La seule chose que je peux vous dire c'est qu'il avait son arme à la main et qu'il s'en est servi, il manque une balle.

— Trouvez-moi l'identité de ce type, comment vous m'avez dit qu'il s'appelait ? Muller, Maller ?

— Muller, monsieur le commissaire, mais ce n'est pas un homme, c'est une femme. C'est la directrice adjointe du Pôle emploi de Noisy... »

Le commissaire Sylvestre vient de disjoncter, c'est trop d'un coup pour lui. Au ralenti, pendant que le téléphone continue à transmettre des informations, il tente de faire le point.

« Madame Muller, celle qui est en face de moi sur l'estrade, a, chez elle, le corps de mon inspecteur mort disparu depuis bientôt quarante-huit heures. Sans oublier aussi les deux autres cadavres... »

La nouvelle est difficile à assimiler et ressemble à une mauvaise blague. En une fraction de seconde, les emmerdements qui l'assaillent le submergent. Sa feuille de mutation est signée ; finie la tranquillité de sa banlieue.

L'abattement ne dure jamais longtemps chez le commissaire Sylvestre, il est du genre réactif quand la motivation est là. À peine le temps qu'il faut pour y penser qu'il s'est ressaisi. Monsieur le commissaire refuse le constat, rien n'est joué.

C'est même une chance d'avoir tout ce monde comme témoins. Avec un peu de chance, et s'il joue bien la partie, il pourrait même y récolter quelques lauriers. Une arrestation courageuse devant la presse, c'est les grands titres des journaux assurés, alors sauver la vie d'un ministre ça doit valoir son poids en promotion, ça.

Il ne lui en fallait pas plus pour retrouver quelques couleurs. Les cinq minutes qu'il passe au téléphone n'ont rien d'inutile, il s'est connecté avec les renseignements de la police et vient de se faire lire le dossier de Madame Muller.

Plus le temps passe et plus l'urgence est évidente.

Un rapide conciliabule avec deux inspecteurs et la tenaille se met en place.

« Discrétion et discrétion, surtout personne devant moi, et vous me laissez faire. Compris ? »

## Chapitre 25

Elle n'en peut plus Josiane, la tête lui tourne et son envie de vomir ne l'a plus quittée.

Elle a même failli tomber de sa chaise à un moment, mais c'est passé inaperçu, heureusement. Par contre, la douleur au ventre l'a réveillée lorsqu'elle a dû se retenir *in extremis*, il faut dire que toutes ces paroles l'engourdissent, elles l'ankylosent doucement.

Ça n'arrange rien à sa colère puisqu'elle en prend conscience.

La fièvre est encore montée d'un cran et la transpiration qu'elle ne faisait que deviner sur son visage se fait bien sentir désormais, les gouttes de sueur coulent et la gênent. Peut-être à cause du ministre qui vient de prendre la parole d'ailleurs.

Il a décidément de moins en moins une tête qui lui plaît, celui-là. Elle a pourtant bien essayé de faire attention à ce qu'il disait, mais rien à faire, tout la fâche chez ce type, pas moyen de croire quoi que ce soit de ce qui sort de sa bouche.

Dans son sac, un grand mouchoir qu'elle sort pour se sécher le visage. Sans véritablement de raison, tout en s'essuyant, elle a concentré son attention sur le fond de la salle, sur ce gros type qui vient de se lever téléphone à l'oreille. Il n'a pas l'air de bon poil.

Quand enfin il ressort de derrière le pilier où il s'est abrité quelques instants, il lui semble même qu'il la détaille, elle. D'ailleurs c'est bien simple, maintenant elle a l'impression que chaque personne à qui le gros type adresse la parole se cache pour la détailler.

D'un mouvement de la tête à droite et à gauche Josiane vérifie qu'il n'y a personne derrière elle, mais non, c'est bien elle qu'on regarde comme ça. Il ne lui en faut pas plus pour comprendre quand le gros homme, suivi de quelques autres, se rapproche négligemment de l'estrade.

Ils ont beau regarder ailleurs, leur attitude n'a rien de naturel.

Aucun d'entre eux ne fait partie du personnel de Pôle emploi, elle les connaît tous. Ils ne sont pas non plus venus avec le personnel qui accompagne le ministre, ils ont tous une cravate.

Elle a senti les flics plus qu'elle ne les a reconnus.

Mariée à l'un d'entre eux pendant une dizaine d'année, elle n'a pas mis longtemps à se faire une idée. Parmi les trois qui se rapprochent, il y en a même un qu'elle finit par reconnaître. Le gros, elle l'a vu à la télé pendant le journal régional l'autre jour. Les deux autres, avec leurs têtes de « je cherche des huîtres au plafond », ce sont ses sbires.

Il ne lui faut pas longtemps pour repérer le mouvement qui se fait autour d'elle, on referme la nasse. En un instant Josiane vient de comprendre que sa journée va s'arrêter ici, maintenant.

Elle respire profondément, puis en ouvrant son sac à main pense une dernière fois à ses chats.

« JOSIANE, NON ! »

Pas besoin de se retourner, elle a reconnu la voix. Françoise, qui devait la surveiller du coin de l'œil, a tout de suite remarqué ce qu'elle tient à la main. Sans marquer le moindre temps, pistolet d'ordonnance paternel à la main, Josiane vient de se planter à côté de monsieur le ministre qu'elle dévisage de profil.

Fini l'éternel sourire de Madame Muller.

Lui n'a rien compris, il regarde avec un air particulièrement bête la grosse femme qui vient le déranger pendant son discours.

Le pistolet que Josiane tient à la main est une arme imposante, et une fois braqué sur une tempe, il devient très explicite. Monsieur le ministre un instant déboussolé semble reprendre le contrôle de ses émotions et après un coup d'œil aux caméras qui ne ratent rien de la scène, met tout ce qui lui reste d'autorité dans sa question.

« Mais qu'est-ce que vous faites ?... »

— Je vous fais taire ! »

L'image de l'exécution fera la une de tous les journaux de la planète.

## Chapitre 26

MADAME MADEMOISELLE MONSIEUR BONSOIR.

NOUS EN SAVONS DÉSORMAIS PLUS SUR LA PERSONNALITÉ CONTRASTÉE DE LA FEMME QUI A ASSASSINÉ DE SANG-FROID NOTRE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR IL Y A DEUX JOURS. MADAME MULLER, ANCIENNE DIRECTRICE ADJOINTE DU PÔLE EMPLOI DE NOISY-LE-GRAND, N'EST PAS UNE INCONNUE DES SERVICES DE POLICE, ET TANT S'EN FAUT.

MISE EN HÔPITAL PSYCHIATRIQUE POUR AVOIR ABATTU SES PARENTS À L'ÂGE DE NEUF ANS, MADAME MULLER A ÉTÉ RELÂCHÉE DIX ANS PLUS TARD. MARIÉE À VINGT-DEUX ANS AVEC UN POLICIER, ELLE RÉCIDIVE ET TENTE CETTE FOIS DE TUER SON ÉPOUX ET SON FILS À LA SUITE D'UNE DISPUTE FAMILIALE OÙ SA FILLE A TROUVÉ LA MORT. CETTE FOIS-CI, IL N'Y AURA PAS DE PLAINTÉ OFFICIELLE. MAIS JUSTE UNE ENQUÊTE INTERNE DISCULPANT LE MARI DE TOUTES LES CHARGES QUI PESAIENT SUR LUI. IL OBTIENDRA D'AILLEURS LA GARDE DE SON FILS.

MADAME MULLER A SU SE MONTRER EXEMPLAIRE JUSQU'À CE JOUR PUISQU'ELLE PASSAIT LA QUASI-TOTALITÉ DE SON TEMPS LIBRE À AIDER LES PLUS DÉMUNIS.

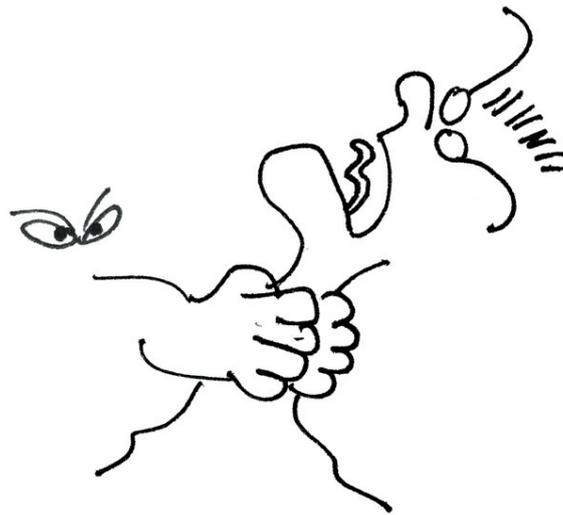
BÉNÉVOLE CHEZ LES DISCIPLES DE NAZARETH, RESPONSABLE D'UN CENTRE DES RESTOS FRATERNELS, ELLE ÉTAIT AUSSI INSCRITE DANS UN SERVICE D'AIDE À DOMICILE AUX PERSONNES ÂGÉES.

LA POLICE LA SOUPÇONNE DE HUIT MEURTRES DE SANG-FROID, TOUS EN RAPPORT AVEC SES ACTIVITÉS SOCIALES, MAIS NE S'INTERDIT PAS D'EN DÉCOUVRIR D'AUTRES PENDANT L'ENQUÊTE.

LE SERVICE HOSPITALIER DE LA PRISON DE FLEURY MÉROGIS, OÙ MADAME MULLER EST DÉTENUE, A EXPLIQUÉ QU'ELLE ÉTAIT TIRÉE D'AFFAIRE MALGRÉ SON ÉTAT DE SANTÉ CATASTROPHIQUE.

NE DOUTONS PAS QUE SON PROCÈS FERA COULER  
BEAUCOUP D'ENCRE TANT LE PERSONNAGE SUSCITE  
D'INTÉRÊT.

ÉTRANGE ASPECT DE NOTRE SOCIÉTÉ, LES ADRESSES  
INTERNET DES LIEUX OÙ MADAME MULLER PROPOSAIT SES  
SERVICES CROULENT LITTÉRALEMENT SOUS LES MAILS DE  
SYMPATHIE ENVERS CETTE FEMME QUI RESTERA  
PROBABLEMENT LA CRIMINELLE LA PLUS CONTROVERSÉE DE  
NOTRE SIÈCLE.



**FIN**

## À propos de Nicolas Hibon

Guyanais d'adoption, depuis 1987, Nicolas Hibon partage un quotidien reposant avec sa compagne Javanaise et ses deux filles. Après avoir voyagé jeune, il a trouvé en Guyane un pays authentique où il a pu dérouler son hamac. Épicurien convaincu, il aime profiter de la vie, et l'humour est, à ses yeux, le seul remède sérieux à portée de tous. Les amis tiennent chez lui une place prépondérante où les repas bruyants et les barbecues arrosés sont sa cure de jouvence. Peu attaché à ses origines métropolitaines, il a construit en Guyane ce qui lui a manqué là-bas, une famille soudée entourée d'amis proches. Catalogué dès le premier jour comme cancre à part entière, il a systématiquement écumé les derniers rangs des classes fréquentées. Il ne garde de ses souvenirs scolaires qu'ennuis et frustrations. Il aimait tellement à cette époque construire des cabanes et faire mille batailles dans les forêts toutes proches ! Comme les mercredis étaient riches en émotions, comparés au reste de la semaine...

oOo

Josiane est d'abord et avant tout une force de la nature. Josiane œuvre dans tous ces métiers, professions ou activités bénévoles ou philanthropiques engageant la conscience : Pôle emploi, Restos fraternels, organisation caritatives diverses. La lie de la terre, les démunis et encore la lie de la terre et les démunis, Josiane se les coltine à la brouettée. Ses bénéficiaires lui pendent à l'encolure en permanence, comme autant de grigris aussi cuisants qu'incantatoires. Elle est si bonne, si indéfectiblement fiable, si stable et d'aplomb. Elle aime tant et est si solide. On peut toujours se fier à elle.

Mais cette force, c'est aussi une tension. Un comburant interne faisant pression sur chaque millimètre des parois de la citerne. Josiane est gonflée à bloc, tendue comme un câble. Et un jour, comme disent les québécois, elle va le péter, justement, son câble. Elle va chasser du revers de la main une de ces vieillardes importunes comme il en bourdonne tant dans le vivier de son univers ordinaire saturé de la lie de la terre.

Et la conscience, la conscience sociale mais aussi la *bonne conscience* de Josiane Muller va graduellement se fendiller, comme une mauvaise peinture sur un mur tremblant ou un maquillage trop épais, trop rigide, sous la pression des crispations faciales en redites. Et cette vie ordinaire, peuplée de chats, de petites gens, de bureaux, de restos et d'apparts modestes, cette vie décrite et dépeinte dans le style sobre, fin et convivial de Nicolas Hibon, va imperceptiblement se gorger de la plus hideuse des violences feutrées.

Grosse de pus et de haine rentrée, de rage irrationnelle sublimée, une maritorne souriante de société occidentale tertiarisée ruinée va donc graduellement devoir se mettre à se défouler.

## Du même auteur

*Quatre-vingts printemps*, ÉLP éditeur, 2011

*Le chasse-temps*, ÉLP éditeur, 2012

*Amigolo, chaman des abeilles*, ÉLP éditeur, 2012

*Chambertin et Cupidon*, ÉLP éditeur, 2013

ÉLP éditeur est une maison d'édition 100% numérique qui publie douze ouvrages par année. Pour en savoir davantage sur nos auteurs, et pour lire de nombreux extraits de leurs ouvrages, n'hésitez pas à visiter notre site Web : [www.elpediteur.com](http://www.elpediteur.com)